



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

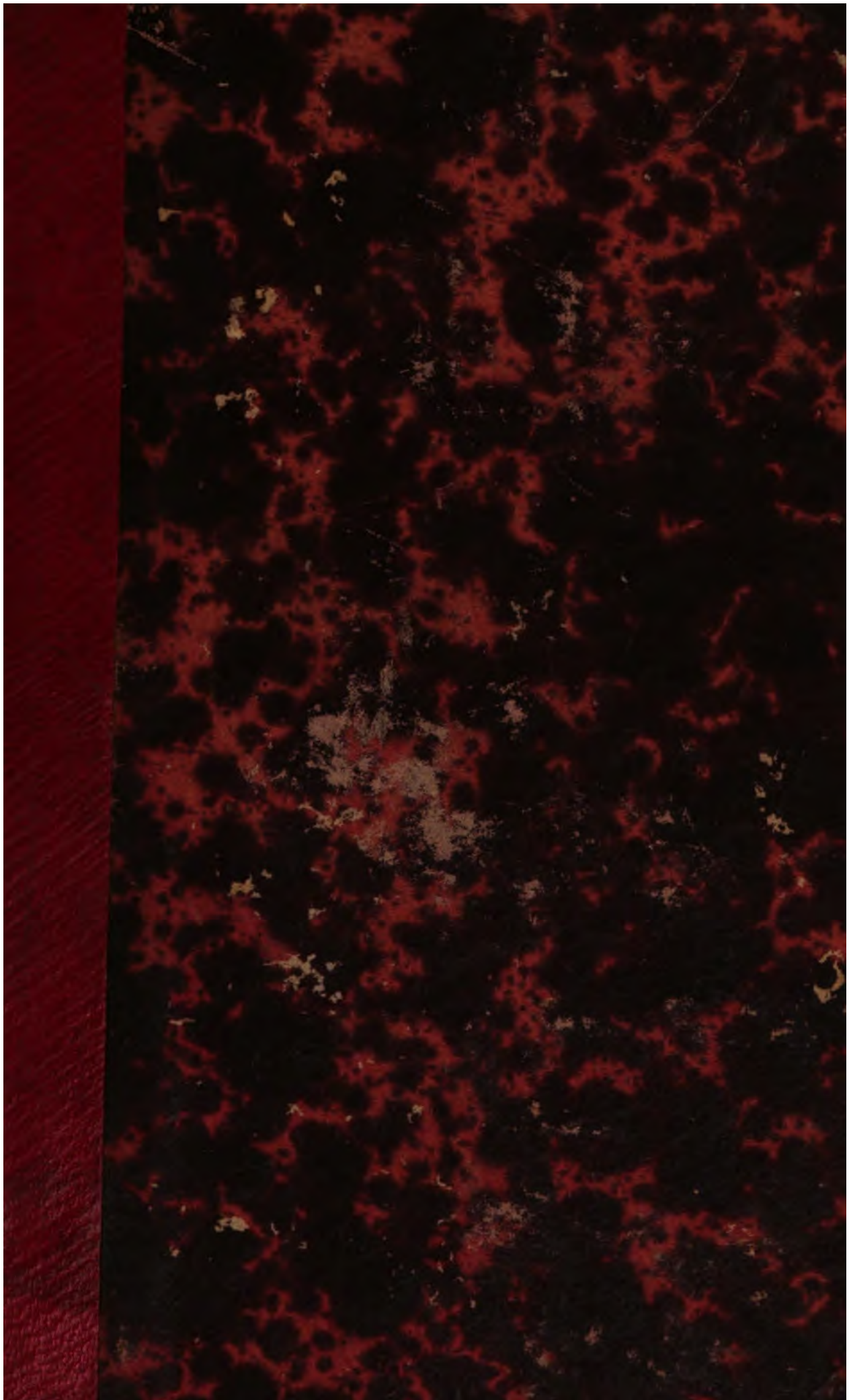
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



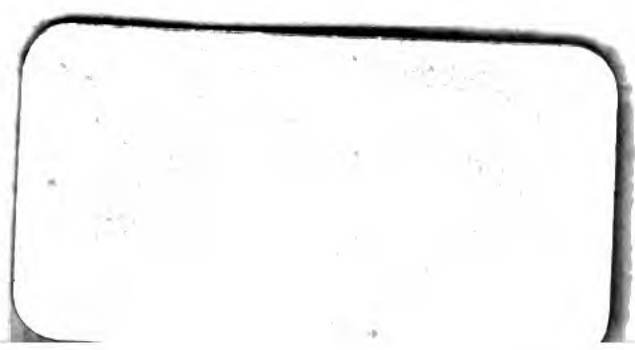
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



S. 9.



*Bibliothèque  
du Château des Courelles*







**LE BACHELIER**

**DE SALAMANQUE.**

1  
D.A.C. I





10.10.10

1





C'est lui, dis-je en moi-même; oui ma foi, c'est le  
licencié Carambola.

# LE BACHELIER

## DE SALAMANQUE,

OU MÉMOIRES ET AVENTURES DE DON CHÉRUBIN  
DE LA RONDA.

---

### QUATRIÈME PARTIE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Don Chérubin de la Ronda, quinze mois après son mariage, devient le plus malheureux des époux. Don Gabriel enlève sa femme; il poursuit inutilement le ravisseur. Son entretien avec son valet : il cesse de chercher celle qui le fuit, et se résout d'aller au Mexique.*

**N**ous vivions donc de cette sorte avec nos épouses, mes beaux-frères et moi. Don Grégorio et don Manuel me donnaient chaque jour quelque nouvelle marque d'amitié, comme de mon côté j'avais pour eux les

déférences les plus attentives. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que nos dames n'étaient pas moins unies entre elles que nous l'étions entre nous. Quoique nous ne fissions, pour ainsi dire, qu'un ménage des trois, elles s'accordaient merveilleusement bien ensemble. Elles ne se contredisaient presque jamais, et lorsque cela arrivait, c'était sans aigreur. Leurs disputes finissaient toujours par des ris.

Pour comble de bonheur, le ciel nous fit bientôt connaître qu'il bénissait nos mariages. Isménie, au bout de dix mois, accoucha d'un garçon, dona Paula d'une fille, et dona Francisca ma sœur en mit au monde deux à la fois, comme pour réparer par ce double enfantement une longue stérilité, ou, si vous voulez, pour faire voir à Clévillente que lui seul avait le privilège de la rendre féconde.

Notre société, ravie de ces heureux accouchemens, les célébra par des fêtes qui furent pour toute la ville autant de jours de réjouissances. Enfin nous n'avions plus de vœux à faire. Dans quelque endroit que nous fussions, la joie régnait toujours parmi

nous ; et quoique nos plaisirs eussent dans notre seule famille une source inépuisable, nous avions encore un grand nombre d'amis qui venaient les augmenter en les partageant. Etions-nous au château de Clévillente, les *hidalgos* des environs nous y tenaient bonne compagnie ; et quand nous faisons notre séjour à Alcaraz, la maison de don Manuel devenait le rendez-vous de la noblesse de la ville, ainsi que des illustres étrangers qui s'y trouvaient.

Nous goûtions les douceurs de la félicité la plus parfaite, et en mon particulier j'étais fort satisfait de mon sort ; je trouvais dans les bras de dona Paula la source de plaisirs purs et inexprimables. Je l'aimais, quoique marié, encore plus que jamais : trop heureux si le bonheur dont je jouissais eût duré plus long-temps. Je croyais avoir atteint le terme de mes infortunes ; mais je n'avais point subi ma destinée, elle me réservait des malheurs encore plus grands que ceux que j'ai déjà essayés.

Entre plusieurs cavaliers qui venaient prendre part à nos plaisirs, il y en avait un qui se faisait appeler don Gabriel de

Monchique. Il se disait du royaume des Algarves, et se donnait pour un parent du comte de Villa-Nova. En voyageant en Espagne par curiosité, il s'était arrêté à Alcaraz, et nous avions fait connaissance avec lui. Outre qu'il avait une suite de seigneurs, il était fait de façon, et il avait des manières si nobles, qu'on ne pouvait le soupçonner d'être un homme du commun. On l'aurait plutôt pris pour un jeune prince qui parcourait *incognito* les provinces de la monarchie espagnole que pour un simple gentilhomme. Je n'ai jamais vu de cavalier qui eût un meilleur air ni une figure plus gracieuse. D'ailleurs son esprit répondait à sa bonne mine. Il nous charma, mes beaux-frères et moi, dès la première vue, et nous n'épargnâmes rien pour devenir de ses amis. Nous nous fîmes un plaisir de le présenter à nos dames, qui, peut-être en elles-mêmes, nous taxèrent d'imprudences de leur faire voir un objet si dangereux. Pour nous autres maris, au lieu d'en craindre les conséquences, nous en usâmes avec lui comme de vrais Français en l'admettant bonnement dans notre

société à nos risques , périls et fortunes.

Il nous fit bientôt connaître que nous avions introduit le loup dans la bergerie ; et, malheureusement pour moi, ma femme fut la brebis qu'il eut envie de dévorer. Je m'aperçus bien qu'elle ne lui déplaisait pas ; mais cette remarque ne m'alarma point ; je n'en fis que rire. Je félicitais même quelquefois en badinant dona Paula d'avoir fait la conquête d'un si joli homme : et elle me répondait sur le même ton qu'elle était bien aise d'avoir un sacrifice si flatteur à me faire. Je dirai plus , je me faisais , pour ainsi dire , un jeu de l'amour de Monchique. Bien loin d'en avoir quelque inquiétude , je m'applaudissais en secret de voir un amant si aimable soupirer inutilement. J'en sentais ma vanité flattée : en un mot , je croyais la sœur de don Manuel trop sage pour s'écarter de son devoir ; mais je comptais trop sur sa sagesse. Le galant qui avait formé le dessein de la séduire n'y réussit que trop par le ministère d'une vieille soubrette qui avait un grand pouvoir sur l'esprit de ma femme , et dont il trouva moyen de corrompre la fidélité.



Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette séduction, c'est qu'elle fut ménagée si secrètement, que je n'en eus pas le moindre soupçon. Ma femme était même déjà loin d'Alcaraz quand j'appris qu'elle avait disparu avec Antonia sa suivante, aussi-bien que don Gabriel, et que vraisemblablement ce cavalier les avait enlevées.

Je n'ajoutai aucune foi au premier rapport qu'on me fit de ce ravissement. Je n'y trouvais pas de vraisemblance. Non, non, disais-je, il n'est pas possible que mon épouse, dont la vertu jusqu'ici ne s'est point démentie, commence par se porter à cette extrémité. Ce serait un coup d'essai bien extraordinaire. Je serais moins surpris de cette aventure si les femmes de mes beaux-frères en étaient les héroïnes. Cela leur conviendrait mieux en effet qu'à dona Paula, dont la conduite a toujours été irréprochable. Cependant c'est elle qui, malgré l'excellente éducation qu'elle a reçue, vient de se couvrir d'infamie. Comment cela s'est-il pu faire ? Il faut que don Gabriel ait employé la force pour l'enlever. Mais par quelle adresse a-t-il pu l'arracher du sein

de sa famille et des bras d'un époux ? Par quel enchantement a-t-il pu commettre ce crime sans en laisser la moindre trace ? Cet événement me confond.

Clévillente et Pédrilla, ne sachant que penser de ce rapt, n'en étaient pas moins étonnés que moi. Nous n'en demeurâmes pas aux réflexions que nous fîmes là-dessus. Nous nous donnâmes tous trois de grands mouvemens pour découvrir la route que le ravisseur pouvait avoir prise avec sa proie. Nous fîmes, tant du côté de Murcie que du côté de Valence, les plus exactes perquisitions, qui furent toutes infructueuses. Nous jugeâmes que Monchique avait gagné la côte de Carthagène, et qu'il s'était embarqué là sur un bâtiment préparé par son ordre pour le transporter en Portugal avec son Hélène. Je m'arrêtai à cette conjecture ; et, prenant la résolution de suivre ce nouveau Pâris, je me disposai à l'aller chercher dans le royaume des Algarves, où je me flattais de le trouver.

Don Manuel ne se croyant pas moins intéressé que moi à tirer raison du procédé de don Gabriel, voulait absolument m'ac-

compagner, quelque chose que je pusse lui dire pour le détourner de son dessein, ne demandant pas mieux que de me prouver qu'un frère tel que lui n'était pas moins sensible qu'un époux à l'affront fait à la famille. Je n'eus pas peu de peine à obtenir de lui qu'il me laissât le soin de notre commune vengeance. Il se rendit pourtant aux opiniâtres instances que je lui en fis, et qui furent appuyées des pleurs de son épouse. Je me disposai donc à courir après Monchique; mais avant mon départ je priai don Manuel de se charger de l'éducation de ma fille, sa nièce, et de l'administration de mes revenus. Puis, m'étant bien muni d'or et de pierreries, comme un homme qui pressentait qu'il allait s'éloigner d'Alcaraz pour long-temps, je pris congé de mes beaux-frères et de leurs femmes, que je ne quittai point sans exciter leurs larmes, ni sans en répandre aussi abondamment. Les dames surtout s'attendrirent fort dans nos adieux, soit qu'elles fussent véritablement affligées de mon départ, soit qu'elles fussent encore bonnes comédiennes.

Je me rendis au port de Véra, où je m'em-

barquai avec un valet, dont je connaissais le courage et la fidélité, sur un vaisseau freté pour Lagos, ville qui fait la pointe du royaume des Algarves sur le bord de la mer. Je n'y fus pas sitôt arrivé, que je m'informai de don Gabriel de Monchique : et comme on me dit qu'on ne le connaissait point à Lagos, j'allai de ville en ville en demander des nouvelles. Je parcourus Tavira, Faro, Sagres, en un mot, tout le royaume des Algarves, sans recueillir d'autre fruit de mes recherches que le chagrin de les avoir faites inutilement. J'étais au désespoir de ne pas rencontrer mon ennemi. Je ne respirais que vengeance.

Quelle rodomontade ! pourront s'écrier en cet endroit les lecteurs qui se rappelleront l'affaire de don Ambroise de Lorca, et la peine que j'eus à me résoudre à un combat de deux contre deux. Cependant il est certain que j'aurais voulu déterrer don Gabriel pour me couper la gorge avec lui. Il fallait que je fusse effectivement devenu brave depuis ce temps-là, ou que mon honneur offensé m'inspirât un esprit de vengeance qui suppléait à la valeur.

Quoi qu'il en soit, Toston, mon valet, commençant à se lasser de tant de courses vaines, me dit un jour : Monsieur, nous nous fatiguons tous deux infructueusement. Cessons de courir en Portugal après un homme qui peut avoir pris le chemin de Flandre ou la route d'Italie. D'ailleurs savez-vous si la dame enlevée mérite que vous exposiez pour elle votre vie ? Pour moi, si vous me permettez de dire ce que je pense, je doute qu'elle voyage à regret avec son don Gabriel, ou, pour parler plus juste, avec un aventurier ; car je me trompe fort si ce galant n'est pas un nouveau Gushman d'Alfarache, ou quelque chose d'approchant. Si cela était ainsi, ajouta-t-il, ne feriez-vous pas beaucoup mieux d'abandonner une infidèle épouse à son mauvais destin que de vouloir vivre encore avec elle ? Assurément, lui répondis-je. Ne t'imagines pas que je pense autrement que toi. Si je savais que son enlèvement fût volontaire, le mépris que je concevrais pour elle m'empêcherait de la chercher plus long-temps. Que dis-je ? au lieu d'en continuer la recherche, je la regarderais comme

une infâme dont je croirais ne pouvoir assez m'éloigner. Mais je ne puis la croire si coupable.

Quelle prévention ! reprit mon confident. Est-il possible, monsieur, que vous vous imaginiez, avec le bon esprit que vous avez, qu'une femme vertueuse ne puisse pas cesser de l'être quand elle est vivement poursuivie par un joli homme ? Quelle erreur ! Je juge moins favorablement que vous de dona Paula ; et j'ai particulièrement raison de douter de sa vertu. Il faut que je vous l'avoue. J'ai vu don Gabriel un jour et la vieille Antonia qui s'entretenaient d'un air mystérieux en particulier. Je suis sûr que vous étiez intéressé dans leur conversation, ou plutôt qu'ils concertaient ensemble l'exécution du projet qu'ils méditaient, et qu'enfin madame était d'accord avec eux.

Ce zélé serviteur me dit encore tant d'autres choses, et revint si souvent à la charge, qu'il vint à bout de me persuader que j'avais été trompé par une épouse hypocrite. Je n'en doutai plus, et passant aussitôt d'une extrémité à l'autre : Toston, m'é-

criai-je, tu me dessilles les yeux ! Oui, j'ai été la dupe d'une fausse vertu. Certaines circonstances que tu m'as dites ne me le font qu'è trop connaître. O ciel ! quel aveuglement a été le mien ! Dona Paula est une perfide dont je ne veux plus me souvenir que pour la détester. Je suis ravi, me dit Toston, de vous voir dans ces sentimens. Le ciel en soit loué ! Allons, mon cher maître, ne courons plus après une personne qui s'est rendue digne de votre haine. Retournons à Alcaraz, où les seigneurs don Manuel et don Grégorio vos beaux-frères, et, qui plus est, vos amis, vous aideront à la bannir de votre mémoire.

Ah ! Toston, lui répondis-je, qu'oses-tu me proposer ! Tu devrais plutôt me conseiller de passer les colonnes d'Hercule, et d'aller au fond de l'Afrique cacher ma honte et mon nom. Je sens une répugnance invincible à revoir le séjour d'Alcaraz après le coup mortel que mon honneur y a reçu. J'aime mieux m'en écarter pour jamais, ou du moins pour quelques années. Hé bien, reprit-il, puisque vous vous faites une si grande peine d'aller retrouver vos

amis , prenons donc un autre parti. Faisons le voyage des Indes occidentales. Après toutes les merveilles que j'ai ouï raconter du Mexique , je serais bien aise que vous voulussiez voir ce pays charmant , qui mérite qu'on lui donne la préférence sur tous les climats du monde ; un pays où règne , à ce qu'on dit , un éternel printemps , où l'on ne voit presque point de malades , où les entrailles de la terre sont d'argent , et où dans mille endroits les rivières roulent leurs eaux sur un sable d'or. C'est là , mon cher patron , c'est là que vous devez aller. Tu m'en inspires l'envie, lui repartis-je , mon enfant. Je le veux bien , partons pour la nouvelle Espagne. C'en est fait, je me détermine à faire ce voyage. Peut-être me fera-t-il oublier plus facilement l'indigne sœur de don Manuel.

Je n'eus pas plus tôt formé cette résolution, qui véritablement était préférable à celle de m'obstiner à chercher une femme qui me fuyait, que je me rendis à Cadix, où je n'attendis pas huit jours l'occasion de m'embarquer pour le Mexique. Je trouvai un navire marchand qui se préparait à mettre



à la voile pour Vera-Cruz, et je me hâtai de profiter de cette commodité.

---

## CHAPITRE II.

*Don Chérubin de la Ronda part de Cadix, et arrive à la Vera-Cruz, où il loue des mules pour aller par terre au Mexique. Du curieux entretien qu'il eut la première journée sur la route avec son muletier. Histoires singulières racontées par Tobie. Ce qu'il apprend du Mexique lui donne beaucoup d'espérance.*

**P**OUR épargner au lecteur un journal ennuyeux de mon passage aux Indes, je me contenterai de dire qu'après avoir couru quelque péril sur la mer, j'arrivai heureusement à Saint-Jean de Ulhua, autrement appelé la Vera-Cruz. Comme on va sur des mules de cette ville à Mexique, je priai le maître de l'hôtellerie où j'étais logé de me donner un muletier de sa main. Il m'en fit venir un, et me le présentant :

Seigneur gentilhomme, me dit-il, vous voyez le meilleur muletier de ce pays-ci sans contredit. Il vous fournira de très-bonnes mules, et aura un soin tout particulier de vos hardes. Outre cela, c'est un garçon d'esprit et de belle humeur, qui vous réjouira par ses chansons, et par le récit de cent petites histoires dont il a la mémoire farcie. N'est-il pas vrai, maître Tobie, ajouta-t-il, en lui adressant la parole ?

Oui, seigneur Guttierrez, lui répondit le muletier. J'ai, grâces à Dieu, dans mon sac une si copieuse quantité de ces denrées-là, que monsieur n'en manquera pas d'ici à Mexique, bien que nous ayons quatre-vingts bonnes lieues à faire. Il y a deux mois, poursuivit-il, que je menais un gros moine de la Merci. Je lui contai sur la route des historiettes qui le firent tant rire, qu'il en pensa crever.

Je jugeai par cette réponse que maître Tobie était un babillard, et je n'en fus pas fâché. Il pourra, disais-je, m'étourdir souvent les oreilles de ses chansons et de ses récits; mais quelquefois en récompense il me divertira. Je suis même persuadé qu'il

m'apprendra des choses que je serai bien aise de savoir. Pour Toston, il en eut d'autant plus de joie, qu'il espéra qu'un homme de ce caractère l'aiderait à me tirer d'une noire mélancolie, dans laquelle je tombais de temps en temps malgré moi, l'image de dona Paula au pouvoir de Monchique me revenant sans cesse dans l'esprit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, maître Tobie, suivant l'accord fait entre nous, entra dans la cour de l'hôtellerie avec quatre mules, dont il y en avait une pour moi, une autre pour lui, la troisième pour mon valet, et la dernière était destinée à porter un coffre et une valise qui contenaient tous mes effets. Nous nous mîmes en chemin, et nous eûmes à peine fait un quart de lieue, que voilà maître Tobie qui fait entendre une grosse voix qui aurait pu faire honneur à un chantre de cathédrale. Il entonna des couplets composés du temps de Charles-Quint sur la conquête du Mexique. J'aimais trop la gloire de ma nation pour écouter sans plaisir les exploits héroïques du vaillant Cortez et de ses compagnons : mais, outre que j'avais entendu

raconter mille fois l'histoire incroyable de cette conquête, les vers que chantait maître Tobie n'en rendaient pas le récit fort agréable à l'oreille. La poésie n'était pas mesurée à la dignité du sujet.

Après avoir essuyé une vingtaine de couplets sur le même air, j'interrompis le chanteur qui m'ennuyait, quoique ses couplets fussent assez ridicules pour devoir me réjouir. Je m'avisai, pour mes péchés, de lui adresser la parole : Maître Tobie, vous chantez à merveille; mais en voilà assez pour cette fois, mon ami. Le seigneur Guttierrez, mon hôte, m'a dit, comme vous savez, que vous avez la mémoire ornée d'une infinité d'histoires divertissantes, voulez-vous bien nous en conter quelques-unes ? Très-volontiers, répondit-il, et plutôt dix qu'une, pour vous faire voir que Guttierrez vous a dit la vérité. Je veux même, ajouta-t-il en souriant d'un air malin, puisqu'il vous a fait fête des histoires que je sais, commencer par la sienne, qui vous paraîtra peut-être assez plaisante. En même temps il m'en fit le récit à peu près dans ces termes :

Le seigneur Guttierrez, natif de Zamora,

étant allé faire un voyage en Portugal, y épousa la fille d'un bourgeois de Santarem, jeune et jolie. Un mois après son mariage, il s'embarqua dans le port de Lisbonne avec elle pour la Véra-Cruz, dans le dessein de s'y établir. Se flattant d'y faire fortune, il loua la maison qu'il occupe aujourd'hui, et se mit à tenir hôtellerie. Il s'aperçut bientôt qu'il avait fait une très-bonne affaire d'être venu à la Véra-Cruz. Sa taverne était toujours remplie de monde que la gentillesse de sa femme y attirait. On ne parlait dans la ville que de la belle Portugaise (car elle fut ainsi nommée, et l'on peut dire qu'elle faisait autant de conquêtes qu'il allait de jeunes gens dans sa maison). Guttierrez, naturellement jaloux, ne put voir sans effroi ce concours de galans; et pour soustraire sa femme aux yeux des hommes, il l'a renferma dans une chambre, où il lui faisait porter à manger par un esclave nègre qui possédait sa confiance. Vous jugez bien qu'un époux qui traitait ainsi sa femme sans avoir sujet de se plaindre d'elle, et seulement par jalousie, ne manqua pas de se rendre odieux à tous ceux qui savaient

sa tyrannie, c'est-à-dire à toute la ville, puisqu'il n'y avait personne qui l'ignorât. Chacun, s'intéressant pour la belle Portugaise, faisait des vœux au ciel pour qu'elle fût promptement délivrée de son tyran : et ces vœux furent exaucés. Le nègre, à qui seul il était permis d'entrer dans la chambre de cette dame, l'entendant tous les jours gémir et se plaindre, fut touché de ses lamentations ; de sorte qu'une belle nuit il la tira d'esclavage, et disparut avec elle de la Vera-Cruz : on ne les a pas vus depuis l'un et l'autre, ni même appris de leurs nouvelles.

Le muletier s'étant arrêté dans cet endroit, se mit à faire des éclats de rire aux dépens de Guttierrez. Comme j'étais assez sérieux, Tobie crut que cette histoire ne m'avait pas plu ; et pour me donner une humeur plus gaie que celle qu'il me voyait, il commença à nous faire le récit d'un songe qu'avait fait dernièrement un bon bourgeois de la Vera-Cruz, dont la femme était extrêmement économe. Elle menait son mari, et était la maîtresse de la maison. Il est vrai qu'elle avait raison, dit le muletier, cet

homme était un joueur de profession , qui , n'ayant pas plus tôt de l'argent , allait le jouer et le perdre : lorsqu'il revenait à la maison , ce n'était plus un homme , mais un diable : ce qui avait fait prendre à sa femme le parti de maîtriser et de se mettre à la tête des affaires de son commerce , où elle réussissait fort bien. Si toutes les femmes suivaient ce modèle , que de ménages heureux il y aurait ! Mais il y en a beaucoup où lorsque le mari ne fait rien , la femme de son côté en fait de même. Et quelles sont les raisons de la plupart des femmes ? c'est qu'elles ne prennent un mari que pour s'assurer de quoi vivre ; elles ont même la sotte gloire de le dire tout haut. On reconnaît bien les femmes à ce portrait ; mais je m'égaré , continua le muletier , et il reprit ainsi : Une des qualités que possédait encore cette femme était la propreté , qui régnait dans sa maison depuis la cave jusqu'au grenier.

Un certain jour son mari revint fort tard de l'académie , où il avait coutume d'aller jouer ; et , n'ayant pas un sol , il demanda à sa femme de l'argent pour le lendemain , disant qu'il le devait , et qu'il avait donné

sa parole d'honneur à celui qui l'avait gagné ; mais on le refusa selon la coutume. Sa colère fut extrême ; il prit les chaises et les jeta les unes sur les autres. Il accabla sa femme d'injures, et ne cessa de l'envoyer au diable : je crois que, si le diable fût venu dans ce moment, il lui aurait laissé emporter sa femme, tant sa fureur était grande. Il voulait quitter la maison, se promettant bien de ne plus revenir. La femme, accoutumée à cette sorte de vie, se contentait de préparer son souper, et laissait marmoter monsieur son mari tant qu'il voulait. Le couvert mis, il soupa avec sa femme ; soit qu'il oubliât sa colère, ou que le vin dissipât sa fureur, il resta tranquille et mangea comme quatre : ensuite il alla se coucher, ruminant toujours dans sa tête comment il aurait de l'argent. Il s'endormit avec tous les projets qu'il faisait. Sa femme l'entendant ronfler en fit autant que son mari, et se coucha auprès de lui le plus doucement qu'elle put, dans la crainte qu'elle avait de le réveiller. Mais notre homme, le cerveau échauffé de l'avidité du gain et de la perte de l'argent qu'il venait



de faire, fit le songe le plus plaisant que j'aie jamais entendu, continua Tobie. Le voici, et vous en jugerez vous-même. Il rêva qu'il sortait de grand matin de sa maison, et que, ne sachant quel parti prendre pour avoir de l'argent, il se résolut d'en aller emprunter sous le nom de sa femme. Dans son chemin, il rencontra un petit homme mal fait, bossu, et ayant trois jambes, dont une naturelle et deux de bois, qui l'arrêtant : Zador (c'était son nom), lui dit-il, où vas-tu si matin ? Je viens de chez toi, et ne t'ayant pas trouvé, je suis bien aise de te rencontrer, pour savoir si tu es dans la même intention où tu étais hier. Comment ? répondit Zador ; et qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas, et je ne vous ai jamais vu. Il est vrai, dit l'autre, que je ne te suis pas connu ; mais tu peux avoir entendu parler de moi, ayant déjà fait assez de bruit dans l'Espagne et dans bien des cours étrangères où je brille encore. Je suis *le Diable boiteux*, mon nom est *Asmodée*. Quoi ! reprit Zador, c'est vous qui avez rendu tant de services au jeune *Cléophas* ? Moi-même, repartit le Diable ; et comme je veux t'en

rendre aussi de fort importans, dis-moi si tu veux me donner ta femme, ainsi que tu l'as fait hier en l'envoyant au Diable. Je mérite bien la préférence ; et, si tu me la donne, je te ferai présent d'un trésor inépuisable qui est hors de cette ville, et où tu puiseras tout l'or et tout l'argent dont tu pourras avoir besoin pour assouvir ta passion dominante du jeu. Je crois que tu ne peux balancer au change que je te propose ; et comme je suis un bon Diable, ta femme ne peut être en meilleures mains que les miennes. Quoi ! répondit Zador, étonné de ce qu'il venait d'entendre, vous me donneriez un pareil trésor pour ma femme ? Mais la connaissez-vous bien pour faire une telle proposition ? Si je la connais ! sans doute, reprit le Diable ; mets ta main dans la mienne pour assurance de ta parole ; mon trésor est à toi comme ta femme est à moi. Je le veux, dit Zador, ma femme est à toi, et je te la donne pour ce prix ; on ne peut avoir un trésor à meilleur marché, et peut-être bien je t'aurais donné ma femme pour rien. Avec le trésor que tu me donnes, j'en trouverai plus d'une. Je suis

persuadé de ta générosité , reprit le Diable. Mais fais-moi voir le trésor , reprit Zador , et rends-m'en à cette heure l'unique possesseur. Cela est juste ; suis-moi , dit Asmodée. Il conduisit Zador par - delà les portes de la ville , jusque dans un pré charmant , dont la verdure enchantait les yeux , et dont l'étendue était immense. Lorsqu'il fut au milieu de ce pré , le Diable fit arrêter Zador , qui regardait de tout côté s'il ne verrait pas son trésor. C'est là , dit Asmodée , où est le trésor que je te donne : tout ce que tu vois couvert de cette verdure est rempli d'or et d'argent ; mais il n'y a que par ce seul endroit où tu puisses en puiser. Regarde bien , continua le Diable , ce que je vais faire. Il se baissa , et après avoir arraché plusieurs poignées d'herbes , il découvrit la terre , aidé de Zador , qui ne cessait de regarder le Diable. Il lui fit voir de l'or et de l'argent en toutes sortes de monnaies. Ce que tu vois , dit Asmodée , est à toi , et je t'en fais présent. Adieu , je n'ai plus besoin ici ; maintenant je vais te débarrasser de ta femme. Tu feras bien , dit Zador , que je ne la trouve pas quand je

rentrerais chez moi ; car elle s'emparerait encore de ce trésor. Cela suffit, dit Asmodée, je vais te satisfaire. Si par hasard tu as besoin de moi , tu n'as qu'à m'appeler trois fois, le ventre à terre, par ces mots : *Asmodée, le meilleur des diables, viens à moi*, tu me verras paraître. Aussitôt il disparut. Zador, à la vue de son trésor, ne se possédait pas de joie ; il remplit ses poches d'or et d'argent, et se chargea comme un mulet. Dès qu'il eut fait, de peur qu'un autre ne s'aperçût du trésor qu'il possédait, il boucha le trou que le Diable avait fait, et remit les poignées d'herbes par-dessus la terre, afin qu'on ne s'aperçût de rien ; il s'en alla. Lorsqu'il fit réflexion que, s'il revenait, il aurait bien de la peine à retrouver l'ouverture du trésor, cela l'inquiéta beaucoup ; il se retourna même, et il ne reconnaissait déjà plus la place que le Diable lui avait indiquée ; il fit beaucoup de chemin dans cette prairie pour retrouver son trésor, sans qu'il le pût jamais. Il se ressouvint de ce que le Diable lui avait dit avant que de le quitter ; il se coucha le ventre à terre, et appela par trois fois : *Asmodée, le meilleur des diables,*

*viens à moi* : le Diable apparut tout d'un coup à lui , et lui demanda ce qu'il voulait. Ah ! reprit Zador , je suis dans un grand embarras ; le pré est si vaste , que je ne pourrai jamais trouver le trésor que tu viens de me donner , à cause de la verdure qui le couvre ; je l'ai même déjà perdu. Le Diable le conduisit à l'endroit où était le trésor : Zador le reconnut , et exprimait sa joie au Diable par des sauts qu'il faisait. Mais ce n'est pas encore assez , dit Zador , il faut que tu m'instruises de la façon que je m'y prendrai pour reconnaître mon trésor. S'il n'y a que cela qui t'embarrasse , dit Asmodée , je vais te donner le moyen le plus sûr pour retrouver cette place. Mon avis est que tu fasses ton cas dessus l'ouverture même. Ton conseil est fort bon , répondit Zador , et personne n'osera par ce moyen y mettre la main , encore moins le nez. Asmodée lui dit : Tu n'as plus besoin de moi ; adieu. Zador , se voyant seul , se mit en devoir d'exécuter l'avis du Diable , et , après quelques efforts , il fit un cas assez considérable pour reconnaître son trésor. Il s'applaudissait déjà de sa fortune présente , lorsqu'il

se sentit poussé avec tant de force, qu'il tomba : la frayeur qu'il en eut l'éveilla en sursaut, et sa surprise fut bien grande d'entendre sa femme qui lui disait : Que viens-tu de faire, misérable que tu es ? tu m'empêtes, et je ne puis y résister. Comment, dit Zador, à demi-éveillé, est-ce que je suis dans mon lit ? Où veux-tu donc être ? reprit sa femme. Je suis bien malheureux, dit Zador ; j'ai fait le plus beau songe qu'on puisse jamais faire ; c'est bien le plus puant, répondit sa femme. Mais, tiens, dit Zador à sa femme, regarde dans mes poches tout l'argent que je possède, et que j'ai pris dans mon trésor. Va, va, dit-elle, lève-toi, et regarde dans ton lit. Sa surprise fut extrême en voyant que ce qu'il avait fait dans un pré pour reconnaître son trésor, il venait de le faire dans son lit.

On ne m'a pas dit la suite, continua le muletier, qui, ne pouvant s'empêcher de rire avec tant d'éclat, me fit croire qu'il étoufferait et qu'il creverait comme le gros moine de la Merci qu'il conduisait avant nous. Pour moi, dans la disposition d'esprit où j'étais, je ne fus pas tenté d'en faire au-

tant ; l'histoire d'une femme enlevée et un songe n'étant guère propres alors à me divertir. Toston , devinant bien pourquoi je ne riais pas , remarquant même que j'aurais voulu au diable Tobie et ses histoires , dit à ce muletier pour changer de discours : Ce que vous venez de nous raconter est assez plaisant ; mais voulez-vous bien que nous parlions un peu de Mexique ? Vous qui connaissez parfaitement cette grande ville , vous êtes en état de nous en dire des particularités intéressantes. Qu'y trouvez-vous de plus beau à voir ? Cinq choses , répondit Tobie : les femmes , les habits , les chevaux , les rues et les carrosses de la noblesse , qui surpassent en magnificence et en beauté ceux de toutes les cours de l'Europe , sans exception. Il est vrai que pour les orner on n'épargne ni l'or ni l'argent. On y emploie même les pierres précieuses avec les plus belles soies de la Chine. Les chevaux portent des brides enrichies de perles fines ; ils ont des fers d'argent , et l'on dirait , à leur allure fière , qu'ils sentent l'avantage qu'ils ont d'être les plus parfaits animaux de leur espèce.

Venons aux rues , poursuivit-il : elles sont presque toutes d'une largeur prodigieuse , ce qui est nécessaire à une ville où quinze mille carrosses roulent tous les jours. Mais il faut admirer en même temps leur propreté : car il n'y a pas de ville au reste du monde où les rues soient si nettes ; et ce seroit dommage qu'elles ne le fussent pas , à cause des boutiques qui offrent aux yeux des passans un air d'opulence qu'on ne voit point ailleurs. Celles entre autres de la rue des Orfèvres sont remplies de richesses immenses et d'ouvrages merveilleux.

J'attends maître Tobie aux femmes , interrompit Toston. Votre impatience est juste , reprit le muletier. Ce que j'ai à vous dire des femmes mérite assurément d'être entendu. Les dames espagnoles de Mexique sont belles en général , et elles s'habillent d'une manière qui relève encore leur beauté. Elles ont une si prodigieuse quantité de pierreries , qu'elles paraissent plus brillantes que les étoiles. Quel luxe ! quelle magnificence ! Il faut les aller voir sur la fin du jour au champ de la *Atomeda* , qui est la promenade des gentilshommes et des prin-



cipaux bourgeois. C'est là que vous pourrez juger de la dépense excessive qu'elles font en habits. Mais elles ont beau être aimables naturellement, et richement vêtues, elles ne font tout au plus que partager les regards des hommes avec les filles indiennes de leur suite, qu'elles font marcher aux portières de leurs carrosses. Ces négresses sont si jolies et si mignonnes, que souvent on les préfère à leurs maîtresses.

Fi donc ! maître Tobie, s'écria mon valet en faisant la grimace, ne badinons point. Ces faces basanées peuvent-elle être regardées avec quelque plaisir ? Avec quelque plaisir ! lui repartit le muletier fort sérieusement ; ah ! que vous parlez bien en homme qui vient d'Espagne, et qui n'a jamais vu ces brunettes ! Allez, allez, quand vous les aurez bien considérées, vous ne les trouverez pas si dégoûtantes. Les gentilshommes, ajouta-t-il, et les officiers de la chancellerie leur rendent plus de justice. Le vice-roi lui-même leur fait fête, et son excellence prend tant de goût à leur conversation, que les railleurs disent que le noir est devenu sa couleur favorite.

Je ne pus me défendre de rire à ces paroles de maître Tobie ; et pour l'engager à me dire tout ce qu'il savait du comte de Gelves, qui était alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne, je lui fis plusieurs questions sur ce seigneur, auxquelles il répondit d'une façon qui me fit connaître que les vices et les vertus des hommes en place n'échappent point au public. Le comte de Gelves, nous dit le muletier, aime un peu trop l'argent, et ces négresses dont je viens de parler. Quoiqu'il ait tous les ans cent mille ducats à prendre dans l'épargne du roi, et qu'il tire un million, pour le moins, tant des présens qu'il reçoit du pays que du commerce qu'il fait en Espagne et aux Philippines, tout cet argent ne peut rassasier son appétit pour les richesses. A cela près, c'est un vice-roi parfait. Il sait mieux que ses prédécesseurs faire respecter les lois et l'autorité royale. Il est si sévère, qu'on l'appelle par excellence *le boucher des brigands*.

Il mérite bien en effet ce surnom, continua Tobie, par le soin qu'il a pris et qu'il prend encore tous les jours de nettoyer de

voleurs les grands chemins ; car depuis qu'il est vice-roi , il a fait exécuter plus de malfaiteurs et d'assassins qu'on n'en a vu punir depuis que les états du grand Montezume ont changé de maître. Mais il faut tout dire : si le gouvernement de Mexique fait tant d'honneur au comte de Gelves, je crois, entre nous, qu'il est un peu redevable au seigneur don Juan de Salzedo, son premier secrétaire, qui est un homme de mérite, et sur lequel il a raison de se reposer des plus pénibles soins de la vice-royauté.

J'interrompis Tobie pour lui demander si don Juan de Salzedo dont il parlait n'avait pas été employé dans les bureaux du duc d'Uzède. Oui, vraiment, me répondit-il, et il y serait encore si, depuis la mort de notre bon roi Philippe III, le duc d'Uzède n'eût point été exilé ; mais, immédiatement après la disgrâce de ce ministre, don Juan a quitté la cour pour venir trouver à Mexique le comte de Gelves, qui est de ses anciens amis, et dont il est plutôt le collègue que le secrétaire.

Je fus ravi d'apprendre par cette nouvelle que je serais à Mexique en pays de connais-

sance ; car don Juan de Salzedo était ce même secrétaire qui m'avait fait choisir pour aller porter à Naples des dépêches importantes au duc d'Ossone , et qui avait la mauvaise habitude de citer à tout propos des passages d'auteurs latins. Je dis au muletier que je connaissais ce don Juan de Salzedo , et même que je pouvais me vanter d'avoir autrefois été de ses amis. Ah ! seigneur gentilhomme , s'écria là-dessus maître Tobie , avec beaucoup de vivacité , que vous êtes heureux d'avoir un ami de cette importance ! J'ignore ce qui vous amène à Mexique ; mais , dans quelque dessein que vous y puissiez venir , soyez sûr que vous réussirez , puisque vous connaissez un homme qui dispose de tous les emplois que le vice-roi peut donner , et qui , pour ainsi dire , est la cheville ouvrière du gouvernement.

Lorsque le muletier Tobie eut parlé de cette sorte du comte de Gelves et de son secrétaire , il se remit sur les agrémens de Mexique. Quand vous aurez vu , nous dit-il , cette ville et ses environs , vous conviendrez que , s'il y a quelque pays sur la

terre qui soit comparable au paradis terrestre , c'est celui-là. L'Andalousie et la Lombardie , si vantées par les voyageurs , n'en approchent point : et sur cela maître Tobie nous en fit une description assez intéressante , mais si longue , qu'elle n'était pas encore finie quand nous arrivâmes à Xalapa , première bourgade qu'on trouve sur le chemin , et dans laquelle il y a une hôtellerie ordinairement bien pourvue de toutes sortes de provisions.

---

### CHAPITRE III.

*De la rencontre que don Chérubin fit d'un religieux de l'ordre de Saint-François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre. Il soupe avec le gardien du monastère : portraits des religieux qui se trouvent avec lui. Après le repas , il joue , gagne , et se retire à minuit du couvent.*

COMME nous descendions à la porte de cette hôtellerie , il passa près de nous un religieux de l'ordre de saint François , que

nous regardâmes, mon valet et moi, avec toute l'attention qu'il nous parut mériter. Il était monté sur un bon cheval, et accompagné de deux esclaves maures qui marchaient à ses étriers. Il portait une robe de laine brune retroussée et attachée à sa ceinture de soie blanche cordonnée, laissant voir des caleçons de toile de Hollande brodés par le haut, des bas de soie bleue, avec des souliers de maroquin à talons rouges. Il avait sur son froc un chapeau de castor du Canada, dont la coiffe était de satin incarnat. Une si grande propreté dans un religieux mendiant me parut un peu scandaleuse; mais, ayant appris que dans ce pays-là les yeux y étaient tout accoutumés, je me préparai à voir d'autres choses qui me surprendraient.

On me dit que ce cordelier était le gardien du couvent de Xalapa, qui probablement allait faire quelque visite à l'extrémité de la bourgade. Je le saluai d'un air respectueux, et il me rendit le salut avec beaucoup de civilité. Je ne l'eus pas sitôt perdu de vue, que je ne pensai plus à lui; et j'étais fort éloigné de deviner que nous

souperions ensemble ce soir-là, quand, trois heures après, il entra dans l'hôtellerie un petit moine qui demanda le muletier Tostie. Ils se parlèrent un moment en particulier, après quoi ils vinrent me trouver. Seigneur, me dit le muletier en me présentant le moine, voilà un petit frère qui vient ici pour s'acquitter d'une commission que son supérieur lui a donnée. Oui, seigneur cavalier, me dit le moine, notre révérendissime père gardien vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir souper avec sa révérence. Je répondis poliment au petit frère que la proposition était trop agréable pour ne la pas accepter avec plaisir; qu'il pouvait assurer son révérendissime supérieur que je m'allais disposer à me rendre à son monastère : ce que je fis effectivement, laissant Toston et le muletier à l'hôtellerie.

Je trouvai à la porte du couvent le père gardien qui m'attendait pour me conduire lui-même à son appartement. Seigneur cavalier, me dit-il en me saluant d'un air aisé, pardonnez à un de vos compatriote d'avoir pris la liberté de vous inviter à sou-

per ; mais j'ai coutume d'en user de la sorte avec tous les cavaliers espagnols qui passent par cette bourgade pour aller à Mexico. Je me fais un extrême plaisir de les recevoir, et d'apprendre d'eux des nouvelles de ma patrie ; car je suis natif de Bilbao , capitale de la Biscaye, ce que mon accent vous fait assez connaître. Je descends des anciens comtes de Durango , qui se sont tant signalés dans les guerres de Ferdinand contre les Maures, et dans celles de Charles-Quint dans les Pays-Bas.

Je jugeai par ce début que le moine, malgré les vœux qu'il avait faits, conservait toujours le caractère Biscayen. Aussi lui répondis-je , pour flatter sa vanité, qu'à son air noble et majestueux , je m'étais d'abord bien douté qu'il devait être un homme de condition ; que cela sautait aux yeux , et qu'enfin je me trouvais bien honoré de l'invitation qu'il m'avait faite.

Là-dessus ce religieux, qui paraissait un homme de quarante et quelques années, m'introduisit dans une grande salle décorée de tableaux qui représentaient divers saints de son ordre. De là , m'ayant fait traverser



une vaste cour remplie de palmiers et d'orangers, il me mena dans un corps de logis isolé où il logeait. Pour me montrer toutes les pièces de son appartement, il me fit passer par plusieurs chambres tapissées de tapisseries de coton, et parées de buffets garnis de vases de porcelaine. Ce bon père m'ouvrit ensuite un cabinet où il couchait sur une simple mante de laine étendue sur une natte. Comment donc ! mon révérend père, m'écriai-je, est-ce là dessus que repose votre révérence ? Je vous croyais un lit plus mollet. Que vous êtes bon ! me répondit-il avec un sourire. Ne me trouvez-vous pas bien à plaindre ? Apprenez que je dors sur cette natte d'un sommeil plus profond que celui des inquisiteurs qui couchent sur du duvet. Admirez la force de l'habitude. Je n'ai plus, poursuivit-il, que ma bibliothèque à vous faire voir. En même temps il me fit entrer dans une chambre toute nue, et dans laquelle j'aperçus une vingtaine de vieux bouquins par terre, entassés les uns sur les autres, mal reliés, couverts de poudre et de toile d'araignées, et sur les-

quels il y avait une guitare , quelques papiers de musique avec quantité de boîtes de conserves. A cette vue , qui me parut avoir quelque chose de ridicule , je n'eus pas peu de peine à garder mon sérieux. Je résistai pourtant à la tentation de rire , et je fis bien ; car le révérend père y allait de la meilleure foi du monde.

Lorsqu'il fut temps de se mettre à table , nous passâmes dans une salle où il y avait trois jeunes religieux qui devaient souper avec nous , et qu'il me présenta en faisant leur éloge. Il me vanta leurs talens ; l'un , à ce qu'il me dit , avait la voix belle ; l'autre faisait bien des vers , et le troisième savait jouer de toutes sortes d'instrumens. C'étaient ses courtisans et ses convives ordinaires quand il régalaient des étrangers. Ces jeunes moines , ce que j'aurais tort d'oublier , étaient vêtus dans le goût de leur supérieur. Ils laissaient apercevoir sous leurs larges manches des pourpoints piqués de satin blanc , et les poignets de leurs chemises de toile de Hollande étaient garnis de dentelles. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'à l'exemple de leur

gardien, ils se disaient tous gentilshommes, soit qu'ils le fussent véritablement, soit que, ne se connaissant pas les uns les autres, chacun crût pouvoir impunément s'aggréger à la noblesse. Au reste, ils avaient de l'esprit, et leurs manières étaient plus militaires que monacales.

Je fus étonné de l'abondance des mets qui nous furent servis. Il y en aurait eu assez pour rassasier un chapitre général. Toutes sortes de grosse viande, de volaille et de gibier, composèrent le premier service, et le second ne me surprit pas moins par la diversité des fruits et des confitures, tant sèches que liquides, dont la table fut couverte. Je me souviens, entre autres choses, que, trouvant quelques conserves d'un goût exquis, je dis au gardien : Voilà des conserves admirables ! Que vous êtes heureux, mon père, d'avoir de si habiles confiseurs dans votre couvent ! Ces conserves, me répondit-il, n'ont point été faites dans notre maison. C'est l'ouvrage de quelques bonnes religieuses dont le monastère est dans notre voisinage, et qui se donnent la peine de les faire pour nous.

Pendant le souper, tous ces moines ne cessèrent de me faire des questions sur la cour d'Espagne. Les uns me demandaient de quel caractère était le roi ; les autres si le nouveau ministre, le comte d'Olivarès, remplaçait dignement les ducs de Lerme et d'Uzède ; et le gardien, surtout tranchant de l'homme d'importance, s'informait successivement de tous les grands, se disant de leurs maisons. Il se vanta d'être cousin du duc d'Ossone, neveu des ducs de Frias et d'Albuquerque, allié des marquis de Pegnafiel et d'Avila-Fuente. En un mot, il fit sa généalogie, dans laquelle il comprit modestement les plus grands noms de la monarchie d'Espagne.

Après le repas, quelques-uns proposèrent de jouer à la prime, et cette proposition fut généralement acceptée. On apporta des cartes. Le premier qui les prit pour les mêler s'en acquitta de bonne grâce et d'un air qui marquait bien qu'il était dans l'habitude d'en manier. Nous voilà donc engagés au jeu. D'abord la fortune sembla ne vouloir favoriser personne. Tantôt elle flattait ses compagnons ; mais enfin elle se

déclara contre deux moines, qui, perdant leur sang-froid avec leur argent, apostrophèrent cette divinité dans des termes peu mesurés pour des religieux, et plus convenables à un tripot qu'à un monastère.

Le petit corps de logis du révérend père gardien retentissait encore de leurs apostrophes quand j'entendis sonner minuit. Alors, m'adressant à ce supérieur, je le priai de me permettre de me retirer, lui représentant que j'avais une grande journée à faire, et que je devais avant l'aurore me remettre en chemin. Il eut la politesse de ne vouloir pas m'arrêter plus long-temps. Je pris congé de sa noble révérence, après l'avoir remerciée de sa gracieuse réception, et je regagnai mon hôtellerie au grand regret des autres moines, qui m'auraient volontiers retenu toute la nuit dans l'espérance de rattraper quelques pistoles que je leur emportais malgré leur savoir-faire.

## CHAPITRE IV.

*De l'arrivée de don chérubin à Mexique, et dans quel endroit il alla loger. Il est charmé de la femme de son hôte, quoique mauricaude.*

DÈS que je fus de retour à mon hôtellerie, je me couchai pour prendre quelque repos. Mais à peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que la bruyante voix de Tobie me réveilla. Il était déjà sur pied, et chantait à pleine tête en apprêtant ses mules. Je me levai aussitôt; et comme j'achevais de m'habiller on m'apporta mon chocolat, après quoi je remontai sur ma mule pour continuer mon voyage.

Le muletier, ennemi du silence, le rompit bientôt. Il chanta ce jour-là des romances sur les guerres de Grenade. Ensuite il nous débita quelques historiettes, les mêmes peut-être qui avaient tant fait rire son gros père de la Merci; mais elles ne firent pas sur nous un si bon effet. Au

contraire, elles nous ennuyèrent à un point que nous trouvâmes le chemin plus long qu'il n'était. Aussi j'en ferai grâce au lecteur, de même que de celles qu'il nous fit essuyer les jours suivans. Hâtons-nous d'arriver à Mexico.

En entrant dans cette célèbre ville, je demandai à Tobie à quel endroit il se proposait de nous conduire. Dans le quartier de la noblesse, me répondit-il, dans une hôtellerie où logent ordinairement les gentilshommes qui viennent d'Espagne, chez un Espagnol natif de Carmona, près de Séville, et qui se nomme maître Jérôme Juan Moralès. Se voyant sans bien dans sa patrie, il la quitta pour venir à Mexico, où il tient hôtellerie avec une jeune Indienne qu'il a épousée, et qui fait tomber des pluies d'or dans sa maison. Gare le Maure! s'écria Toston en faisant un éclat de rire. Oh! il n'y a point ici de Maure à craindre, lui repartit le muletier; Moralès, loin de ressembler à votre hôte de la Veracruz, n'est nullement jaloux, quoiqu'il ait pour femme une Indienne des plus appétissantes. Vous avouerez, quand vous l'au-

rez vue, qu'il y a des faces basanées qu'on peut envisager sans horreur.

Sur ce pied-là, dis-je au muletier, son cabaret ne doit pas être mal achalandé. Il ne l'est pas mal non plus, répondit Tobie. Il y va tous les jours d'honnêtes gens, moins pour boire que pour la voir. Elle les reçoit d'un air si affable, qu'ils en sont enchantés; et les conversations qu'ils ont avec elle ne manquent guère d'être suivies de présens; ce qui plaît fort à Moralès, qui est ravi de posséder une jolie femme et de voir qu'on la cajole.

Ce discours me frappa, et me fit souhaiter d'être à l'hôtellerie pour le vérifier par mes propres yeux, ne pouvant me mettre dans l'esprit qu'une Indienne fût capable de charmer des Européens. Maître Tobie, secondant l'impatience que je marquais d'arriver chez Moralès, nous fit doubler le pas. Il nous mena dans la rue de l'Aigle, où il ne demeure que des gentilshommes et des officiers de la chancellerie. Nous descendîmes à la porte d'une maison qui avait pour enseigne un serpent avec ces paroles : *Al Basilico, buena cama*, au Basilic,



bon gîte. Parbleu ! dis-je en moi-même , cette enseigne me paraît assez plaisante : il semble qu'elle ait été faite pour avertir les étrangers qu'il y a du danger pour eux à loger dans cette hôtellerie ; mais je trouvais le péril trop agréable pour en être effrayé. Malgré tout ce que Tobie m'avait dit de l'hôtesse , au lieu de craindre ce basilic , je m'exposai sans hésiter à ses regards.

Je les soutins d'abord impunément. Je dirai plus , son teint basané me déplut. Néanmoins je m'y accoutumai bientôt. Que dis-je ? elle me fascina les yeux insensiblement par des manières aisées et toutes gracieuses ; de sorte qu'après un quart d'heure de conversation , je sentis que les cœurs n'étaient pas moins en danger avec de pareilles Indiennes qu'avec les beautés de Madrid les plus redoutables. Elle ressemblait un peu à la Gitanilla , dont j'ai parlé dans le premier volume de ces mémoires ; je dis un peu , car l'Indienne était encore plus piquante.

Il est vrai que , lorsqu'elle s'offrit à ma vue , elle était ajustée d'une façon qui

donnait un grand relief à ses charmes. Elle portait une jupe de toile de la Chine charmarrée d'argent, avec un ruban couleur de feu, dont les bouts ornés d'une frange d'or descendaient jusqu'en bas devant et derrière. Elle avait par-dessus une chemisette de la même toile à manches larges, brodée de soie rouge, mêlée d'argent, et lacée avec des lacets d'or. Ajoutez à cela une ceinture de soie bleue, et enrichie de pierres précieuses, un collier et des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles de diamans fins.

Il est constant qu'il était difficile de la voir dans cet état sans émotion, ou plutôt sans l'aimer. Je pensai m'y laisser prendre moi-même; du moins il est certain que le premier jour je ne fus occupé que de ses appas, qui s'obstinèrent toute la nuit à se présenter à mon esprit; mais ma raison, plus opiniâtre encore que son image, m'empêcha de céder à mes tendres mouvemens. Hé bien, mon ami, dis-je à Toston le lendemain, que penses-tu de notre hôtesse? T'a-t-elle un peu réconcilié avec les Indiennes? Parfaitement, me répondit-il.

Tobie avait bien raison de dire que je jugerais autrement que je ne faisais. Hier au soir je fatiguai les muscles de mes yeux à force de les tendre en contemplant la femme de Moralès. Quelle éveillée ! Je ne pouvais me rassasier de sa vue , et l'on peut dire qu'elle a changé mon goût du blanc au noir.

---

## CHAPITRE V.

*Don chérubin va voir le palais du vice-roi. Il y trouve don Juan de Salzedo , qui le reconnaît. Du bon accueil que lui fit ce secrétaire , et de la première conversation qu'ils eurent ensemble , et dont Chérubin fut extrêmement flatté.*

**J**E me sentais une si vive impatience de voir la ville , et principalement le palais du vice-roi , que , pour avoir cette satisfaction , je sortis dans la matinée avec mon valet. Moralès voulut absolument m'accompagner , pour répondre , disait-il , aux questions que je pourrais avoir envie de lui faire par cu-

riosité. Je me laissai conduire par un si bon guide. Il me fit traverser le marché, qui est la place la plus considérable de Mexique, et dont tout un côté est bâti en arcades, sous lesquelles on voit des boutiques pleines de toutes sortes de marchandises.

Comme je regardais de toutes parts, j'aperçus une grande maison. Je demandai à qui elle appartenait. C'est le palais du vice-roi, me dit mon hôte. Vous le voyez tel que Cortez le fit bâtir sur les ruines de celui de Montezume. Est-il possible, m'écriai-je avec étonnement, que ce soit là ce palais dont j'ai tant de fois entendu vanter la magnificence ? Il y a des hôtels aussi beaux dans toutes les grandes villes d'Espagne. Je m'étais attendu à un bâtiment plus superbe. Vous vous trompez, reprit Moralès, ce n'est point de ce palais que les voyageurs font de si belles descriptions ; c'est de celui qui a été réduit en cendre. On assure qu'il pouvait passer pour une nouvelle merveille du monde.

Quelle exagération ! m'écriai-je encore. Je veux bien croire que les murs, comme disent ces messieurs, étaient faits d'une

maçonnerie mêlée de jaspe, et d'une certaine autre pierre noire sur laquelle il paraissait des veines rouges et aussi brillantes que des rubis. Je crois bien encore que les toits pouvaient être parquetés de cèdre et de cyprès; mais je ne puis ajouter foi aux choses extraordinaires qu'ils rapportent de l'empereur Montezume, pour égayer apparemment leurs lecteurs. Ils disent, par exemple, qu'il avait dans son sérail plus de deux mille femmes, dont il y en avait toujours pour le moins deux cents enceintes en même temps : miséricorde ! s'écria Toston en éclatant de rire, il en avait donc encore plus que Salomon. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous étonner, dit alors Moralès, puisque Montezume pouvait en avoir plus de trois mille, étant en droit d'enlever les filles des principaux Indiens quand elles lui plaisaient.

En nous entretenant ainsi, nous nous approchâmes du palais. Il y avait à la porte quelques soldats qui laissaient passer librement tout le monde. Nous entrâmes dans une cour spacieuse et carrée pour aller gagner un large escalier qui condui-

sait à l'appartement du vice-roi. Nous suivîmes plusieurs cavaliers qui allaient au lever de ce seigneur. Nous traversâmes avec eux trois ou quatre chambres ornées de riches ameublemens, et nous parvînmes jusqu'à celle où le comte se faisait habiller par ses valets de chambre. Nous nous rangeâmes tous trois dans un coin d'où nous pouvions facilement observer tout.

Je m'attachai d'abord à considérer le maître, qui me parut un homme de cinquante ans. Il possédait au suprême degré la gravité espagnole. Il avait des cheveux plats, des sourcils noirs et fort épais, l'air farouche et terrible. Néanmoins je fis une remarque assez singulière pendant qu'il s'entretenait avec des gentilshommes qui lui faisaient leur cour : il souriait de temps en temps, et toutes les fois que cela arrivait, il devenait tout à coup si différent de lui-même, qu'il semblait avoir deux visages. Enfin, lorsqu'il était sérieux, il faisait peur ; et dès qu'il prenait un air riant, il paraissait tout agréable.

L'entretien qu'il avait avec ces gentilshommes fut interrompu par l'arrivée de

son secrétaire, dans lequel je reconnus don Juan de Salzedo mon ancien ami. Il tenait à la main un gros paquet de papiers; vieille politique des ministres d'Espagne, qui, pour paraître accablés d'affaires, se montrent toujours hérissés de paperasses. Le vice-roi ne l'eut pas sitôt aperçu, qu'il alla au-devant de lui. Ils se retirèrent tous deux près d'une fenêtre, et se parlèrent près d'un quart d'heure en particulier. Pendant ce temps-là je fis une observation qui s'accordait avec ce que m'avait dit Tobie, et qui marquait bien l'ascendant que Salzedo avait sur l'esprit du comte. Je ne sais de quoi il s'agissait entre eux; mais il me sembla que son excellence écoutait son secrétaire avec complaisance, et qu'elle applaudissait à ses discours.

Je résolus de ne pas sortir du palais sans avoir salué don Juan. Dans ce dessein j'allai l'attendre sur son passage dans l'antichambre, fort curieux de voir l'accueil qu'il me ferait. Je doutais qu'il reçût affectueusement un homme qui n'avait pas voulu à Madrid profiter de ses bontés. Je doutais même qu'il daignât me recon-

naître. Cependant ses yeux ne m'eurent pas plus tôt démêlé dans la foule, qu'il s'approcha de moi, et m'adressant la parole d'un air riant : Je ne crois pas me tromper, me dit-il, vous êtes don Chérubin de la Ronda. Je lui répondis que j'étais charmé qu'il se souvînt encore de moi. Je ne vous ai point banni de ma mémoire, me répliqua-t-il, *tantùm abest!* De votre côté, poursuivit-il, vous ne devez pas avoir oublié que je vous aimais en Espagne. Je me rappelle ce temps avec plaisir, et je sens renaître en vous revoyant toute l'amitié que j'avais pour vous.

Touché, pénétré de l'affection qu'il me témoignait, je voulus me répandre en discours reconnaissans; mais il me coupa la parole, et me tirant à part : Don Chérubin, continua-t-il d'une voix basse, laissons là les complimens : vous savez bien que je suis homme réel, quoique j'aie été toute ma vie à la cour. Parlez-moi confidemment. Que venez-vous faire à Mexique? Je crois le deviner, *auri sacra fames*, n'est-ce pas? avouez-le-moi hardiment. Je suis en état de vous réconcilier avec elle.



J'ouvris encore la bouche pour remercier le secrétaire de sa générosité, et il me la ferma une seconde fois en me disant : Je ne puis m'arrêter avec vous plus longtemps. J'ai des affaires pressantes qui m'occuperont le reste de la matinée. Venez me revoir tantôt, nous nous entretiendrons à loisir. *Vale.*

En crachant ce mot latin, qu'il accompagna d'une vive accolade, il me quitta pour aller travailler, me laissant transporté de joie de la réception qu'il venait de me faire. Toutes les personnes qui en avaient été témoins, regardant Salzedo comme un vice-roi en second, envièrent mon bonheur, et jugèrent que je devais être un Espagnol de distinction, puisque le seigneur don Juan m'avait fait l'honneur de m'embrasser. Mon hôte m'en fit compliment, et en eut plus de considération pour moi.

A l'égard de Toston, il en était dans un ravissement inexprimable : Monsieur, me dit-il en nous en retournant à l'hôtellerie, n'êtes-vous pas bien aise présentement d'être venu aux Indes ? Que ne devez-vous pas vous promettre de l'amitié du seigneur

don Juan ! Vous pouvez vous flatter que par son crédit.... Hé ! quelles espérances, interrompis-je, mon ami, veux-tu que je conçoive ? Tu sais que je suis assez riche pour devoir me contenter de ce que j'ai. Non, non, me répliqua-t-il, abondance de bien ne nuit pas. D'ailleurs songez que vous avez une fille. Vous ne sauriez amasser trop de richesses pour en faire une grande héritière.

---

## CHAPITRE VI.

*De la visite qu'il rendit l'après-dîner à don Juan de Salzedo, et de son second entretien avec lui. Quel en fut le fruit. Don Chérubin de la Ronda est reçu gouverneur de don Alexis, fils du vice-roi. Joie de Toston en apprenant cette agréable nouvelle.*

JE ne manquai pas de me rendre au palais du vice-roi l'après-midi. On m'y enseigna le logement du seigneur de Salzedo, et j'allai me présenter à la porte. J'y trou-

vai un valet de chambre, à qui je n'eus pas plus tôt appris mon nom, qu'il me dit d'un air respectueux : Seigneur, mon maître vous attend dans un cabinet où je vais vous conduire. En même temps il me fit traverser cinq à six chambres pour le moins, toutes plus superbes les unes que les autres, car l'appartement du secrétaire était aussi richement meublé que celui du vice-roi, et peut-être même davantage. On y voyait une infinité de tableaux des meilleurs peintres d'Italie, avec les plus beaux ouvrages de plumes de Mechoacan et de poils de lapin.

Enfin mon guide m'ouvrit la porte d'un cabinet où don Juan était seul et assis sur un sofa de soie de la Chine. D'abord qu'il me vit, il se leva pour venir m'embrasser en me disant : Mon cher don Chérubin, je vous attendais avec impatience pour savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce pays-ci, et pour vous assurer de nouveau que, si vous êtes mal dans vos affaires, vous ne le serez pas long-temps; en un mot, je me charge de vous faire à Mexico un sort agréable. Je suis, lui répondis-je, aussi

sensible que je dois l'être à vos bontés ; mais ce serait en abuser si je vous disais que l'envie de m'enrichir m'amène à Mexique. Non, seigneur ; quoique je n'aie qu'une fortune médiocre, j'en suis satisfait, et le seul désir de voir la Nouvelle-Espagne m'en a fait entreprendre le voyage.

Vos sentimens sont un peu trop philosophiques, répliqua don Juan ; n'avoir que le bien dont on a précisément besoin pour vivre, ce n'est pas être à son aise, et la nécessité de ne faire qu'une certaine dépense est triste pour un homme du monde, pour peu qu'il soit généreux. Croyez-moi, conservez ce que vous avez déjà, et ne dédaignez pas les nouvelles faveurs que la fortune s'appête à répandre sur vous par mon ministère. Il m'est venu une idée, ajouta-t-il, qui vous sera très-utile. Je veux vous placer... Ne me proposez pas, interrompis-je assez brusquement, une place dans vos bureaux. Ma vivacité fit rire Salzedo : Non, non, reprit-il, je sais bien que vous n'aimez point les postes de commis. Je vous en destine un autre qui vous conviendra mieux : c'est celui de gouverneur du jeune don

Alexis, fils unique du vice-roi; laissez-moi vous ménager cela; dès aujourd'hui je parlerai à son excellence, et j'oserais vous répondre du succès de cette affaire.

Comme je m'étais accoutumé à l'indépendance, et que je me trouvais alors en état de me passer du misérable emploi de gouverneur d'enfant, je ne fus point ébloui du projet de Salzedo. J'allais même lui dire avec franchise quelle était ma pensée là-dessus; mais ce qu'il ajouta me fit garder le silence, et me parut mériter quelque attention. Ne vous imaginez pas, me dit-il, que je vous propose un mauvais parti. Je sais comme vous qu'à Madrid et dans les autres villes d'Espagne ce n'est pas un trop bon métier que celui de gouverneur, et que ces messieurs gagnent à peine de quoi s'entretenir, surtout quand ils ont la folie de vouloir porter de riches habits. A Dieu ne plaise que je sois tenté de vous procurer ici un pareil établissement! ce ne serait pas vous rendre un grand service; mais daignez m'écouter jusqu'au bout. Je prétends, en vous faisant confier la conduite de don Alexis, que vous soyez sur un autre pied

chez le vice-roi. Je veux qu'on vous y regarde comme un mentor, et qu'on vous traite avec distinction. En un mot, vous y serez considéré, aimé, respecté, et vous aurez des appointemens considérables, sans compter les profits qui vous reviendront tous les ans par mes soins.

Le secrétaire Salzedo m'en dit tant, qu'il me persuada. Je ne puis, lui dis-je, tenir contre de si flatteuses promesses, et ce qui me plaît encore plus que tout le reste, c'est de vous voir prendre tant d'intérêt à ma fortune. Il n'est plus question que de savoir si j'aurai le bonheur de plaire à son excellence. C'est de quoi je ne suis nullement en peine, interrompit don Juan; le portrait que je lui ferai de vous ne manquera pas de le prévenir en votre faveur, et votre figure ne gâtera rien. Revenez, ajouta-t-il, revenez ici demain, et je vous présenterai à monseigneur après son dîner.

Telle fut la seconde conversation que j'eus avec mon ami Salzedo, qui me dit le jour suivant quand je l'abordai : Votre affaire est faite; vous êtes gouverneur de don Alexis. Le comte de Gelves vous donne un

## LE BACHELIER.

logement au palais avec douze centspistoles tous les ans pour vos honoraires. Outre cela, quand vous voudrez aller en visite ou à la promenade, il y aura toujours deux laquais et un carrosse à vos ordres.

En vérité, seigneur don Juan, m'écriai-je à ces paroles, je suis confus des marques d'amitié que vous me donnez. Oh ! ce n'est pas tout encore, reprit-il ; je ne serais pas content de moi si je bornais là l'envie que j'ai de vous obliger. Je compte de joindre chaque année à vos appointemens deux mille écus pour le moins, qui vous reviendront du commerce que nous faisons son excellence et moi, tant en Espagne qu'aux Philippines, et dans lequel je vous intéresserai. Ah ! c'en est trop, lui dis-je ; qu'ai-je fait pour mériter tant de bontés, et comment pourrai-je les reconnaître ? En m'aimant autant que je vous aime, répondit-il, c'est tout ce que j'exige de votre reconnaissance. Mais, poursuivit-il en changeant de discours, allons voir monseigneur, il est dans son cabinet, où il doit avoir fait la sieste. Saisissons ce moment.

Il me conduisit aussitôt jusqu'à la porte

et lorsque nous y fûmes, il me dit : Attendez là un instant. A ces mots il entra seul dans un cabinet, où il demeura près d'un quart d'heure; ensuite, étant revenu à moi, il me prit par la main et m'introduisit. Le vice-roi me parcourut des yeux depuis la tête jusqu'aux pieds, et le coup-d'œil me fut favorable: Je crois, me dit son excellence, d'un air de bonté, que Salzedo ne m'a point surfait; vous avez une physionomie qui confirme l'éloge qu'il m'a fait de vous. Je vous confie don Alexis : je suis persuadé qu'il ne saurait être en de meilleures mains. A l'égard de vos intérêts, ajouta-t-il, don Juan doit vous avoir dit mes intentions, et sur quel pied je prétendais que vous fussiez chez moi. Je répondis à ce seigneur que je mettrais mon attention tout entière à me rendre digne de l'emploi dont il voulait bien m'honorer.

Là-dessus je sortis avec mon Mécène, qui me mena chez don Alexis, que nous trouvâmes occupé dans son appartement à composer un thème sous les yeux de son précepteur, qui était un vieux prêtre galicien, qui avait, comme on dit, rôti le balai.



Mon jeune seigneur, dit Salzedo à don Alexis, voici le gouverneur dont son excellence a fait choix pour vous conduire dans le monde et vous former à la vertu : je puis vous assurer que vous serez content de lui, et j'espère aussi qu'il le sera de vous. Don Alexis, pour toute réponse, ouvrit de grands yeux pour me considérer. Je lui adressai la parole pour le faire parler et pour sonder son esprit, qui me parut bien enfoncé dans la matière. Tandis que je l'entretenais, son précepteur, qui était un homme hérissé de latin, citait des passages de Virgile et d'Horace, et don Juan, qui ne demandait pas mieux que d'en faire autant, se répandait aussi en citations latines. Après qu'ils s'en furent donné tous deux au cœur joie, Salzedo me dit : Seigneur don Chérubin, retournez à votre hôtellerie pour vous préparer à venir ici demain vous installer dans votre poste ; vous y trouverez un appartement convenable à la place que vous y devez remplir.

Je fis aussitôt la révérence à la compagnie, et regagnai le basilic, où mon valet m'attendait avec la dernière impatience

pour apprendre le succès de ma visite. Toston, lui dis-je, il faut aller demeurer au palais du vice-roi; je suis gouverneur de don Alexis. Je n'eus pas sitôt prononcé ces paroles, que, s'abandonnant à une joie immodérée, il se mit à faire des sauts et des bonds devant moi comme un fou. Quand il fut las de sauter, il s'arrêta pour prendre haleine, et me dit : Nous voilà donc, Dieu merci, en train, vous de grossir votre fortune, et moi de commencer la mienne, car je compte que l'un n'ira pas sans l'autre. Tu as raison, lui répondis-je, mon ami, si j'acquiers dans ce pays-ci des richesses, je t'assure que je t'en ferai part. Cette promesse eut Toston en humeur de sauter.

Pendant qu'il faisait de nouvelles gambades, Moralès, qui survint, demanda pourquoi il se réjouissait tant. Je lui en dis le sujet, et lui fis un détail circonstancié des avantages attachés à mon emploi. Moralès en fut ébloui, et, me regardant déjà comme un haut et puissant seigneur, il me pria de lui accorder ma protection. Ce fut à moi de lui dire que, si il y a de plaisant, c'est que je la lui donnai d'un air sérieux, en lui faisant de sin-

cères protestations de lui rendre service , si j'en trouvais l'occasion. Le jour suivant , après avoir chargé Toston du soin de faire porter mes hardes à ma nouvelle demeure , je dis adieu à ma belle hôtesse , qui me parut un peu mortifiée de notre séparation , quoiqu'elle n'eût pas grand sujet de l'être , ne perdant en moi qu'un homme qui refusait de sacrifier à ses appas.

---

## CHAPITRE VII.

*Don Chérubin , gouverneur de don Alexis de Gelves , fils unique du vice-roi , rend une visite à la vice-reine. Conversation qu'il a avec le précepteur de don Alexis ; portrait de ce dernier.*

**J**E retournai au palais , où j'allai d'abord chercher Salzedo , qui , pour m'installer dans mon poste , me conduisit lui-même mon appartement , lequel consistait en trois petites pièces de plain-pied , meublées fort proprement , avec une garde-robe où il avait un lit pour mon valet. Vous ne ser

pas mal logé, comme vous voyez, me dit don Juan, et vous mangerez en particulier avec le docteur Gaspard de Aldagna, précepteur de don Alexis, si cela vous est plus agréable que d'être servi tout seul dans votre appartement. Ce docteur est un fort honnête ecclésiastique, d'un très-bon caractère, qui ne manque pas d'esprit, et qui parle latin à ravir. Je répondis que je serais bien aise de dîner et souper avec un pareil collègue, et cela fut ainsi réglé.

La première démarche que je crus devoir faire pour commencer à m'acquitter de mon devoir, fut d'aller saluer la vice-reine. Salzedo me mena chez elle. Je m'attendais à un accueil plein de fierté, m'imaginant que la comtesse était une femme orgueilleuse et enivrée de sa grandeur. Point du tout. La bonne dame, au contraire, me reçut d'autant plus gracieusement que don Juan lui avait déjà fait un magnifique éloge de mon mérite. Elle me fit plusieurs questions, pour juger par mes réponses si on ne lui avait pas trop vanté mon esprit; mais, heureusement pour moi, elle fut si contente de mon entretien,

qu'elle dit en ma présence à Salzedo : Je vous sais bon gré, don Juan, d'avoir fait un pareil choix. Ce gentilhomme me paraît propre à élever un jeune seigneur. Voilà le sujet qu'il faut pour façonner mon fils, qui, je l'avoue, a peu de disposition à devenir un cavalier parfait. Cela viendra, madame, dit alors don Juan; don Alexis a un esprit tardif qui se développera peu à peu à l'aide d'un bon gouverneur.

Après avoir eu cette conversation avec la vice-reine, je me rendis auprès de mon élève, avec lequel j'en eus une autre qui m'affligea. Je vis que j'avais affaire à un disciple qui me préparait bien de l'occupation, à un sujet des plus pesans, à un automate. J'en témoignai mon chagrin au docteur Gaspard, qui n'en devait pas avoir moins que moi, à ce qu'il me semblait; cependant il me parut avoir pris son parti là-dessus. Je conviens, me dit-il, qu'il est désagréable pour vous et pour moi d'avoir un écolier imbécille; car don Alexis en est un véritablement. Il est déjà dans sa quinzième année, et il n'est pas capable encore de faire tout seul la plus simple

version, quoique depuis dix-huit mois que je suis son précepteur je sue sang et eau pour lui enseigner la langue latine. Quelquefois, las de semer sur le sable, j'ai perdu patience, et demandé mon congé à monsieur le comte, mais il n'a jamais voulu me l'accorder. Seigneur docteur, m'a-t-il toujours dit, de grâce, n'abandonnez pas mon fils. Je sais bien que ce n'est pas votre faute si jusqu'à présent il n'a point profité de vos leçons. N'importe, continuez; à force d'entendre répéter les mêmes choses, il pourra bien en retenir quelque'une, et cela suffira pour lui; car je ne prétends point en faire un savant. Pour obéir à son excellence, poursuivit le docteur, je demeure donc, et vais toujours mon train. Je donne à mon petit seigneur des thèmes et des versions qu'il fait comme il plaît à Dieu.

Pendant ce temps-là, je fais bonne chère dans ce palais. Mes honoraires, qui sont assez considérables, me sont exactement payés, et j'attraperai peut-être à la fin quelque bon bénéfice; car, quand on est au service des grands, on n'est pas t<sup>à</sup>ener

jours mal récompensé. Imitiez-moi, seigneur don Chérubin, continua-t-il : hé ! pourquoi prendre les choses si fort à cœur ? Conduisez dans le monde don Alexis ; reprenez-le lorsqu'il fera des actions répréhensibles ou qu'il dira quelque sottise , et moquez-vous du reste. Si notre élève n'est qu'une bête naturellement, nous n'y saurions que faire. Voyez ses autres maîtres : sont-ils plus avancés que nous ? Non, vraiment. L'un ne peut lui apprendre la musique , ni l'autre les principes de la danse , quoiqu'il y ait quinze mois qu'ils lui montrent. Pensez-vous que cela les chagrine ? Nullement. Ils donnent à tout hasard leurs leçons au sot , et en font une vache à lait.

C'est ainsi que le Galicien m'exhortait à me consoler des mauvaises dispositions de don Alexis, et je trouvais en effet qu'il avait raison. Je commençai donc à exercer mon ministère à telle fin que de raison. Je m'attachai avant toutes choses à gagner l'amitié de mon petit homme par des manières douces et insinuantes, et j'y réussis en peu de jours. Il est vrai que je ne lui

tins que des discours plus propres à le divertir qu'à l'instruire, de peur de lui déplaire en dogmatisant.

---

### CHAPITRE VIII.

*Il va se promener avec son disciple au champ appelé la Aloméda, qui est la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, et de l'extrême étonnement qu'elles lui causèrent. Evénement tragique dont il est témoin.*

JE passai trois jours à m'arranger sans sortir du palais; mais le quatrième, sur les cinq heures du soir, je montai dans un carrosse magnifique avec don Alexis, et nous roulâmes vers le champ de *la Aloméda*, me faisant un grand plaisir de le voir après ce que le muletier Tobie m'en avait dit.

Ce champ est d'une vaste étendue. Il contient une grande quantité d'allées bordées d'arbres, et l'on peut s'y promener



sans être incommodé du soleil. Le *Zocodover* de Tolède et le *Prado* même de Madrid n'approchent point de cette promenade, qui présente aux yeux un spectacle enchanteur. On y voit arriver jusqu'à deux mille carrosses pleins de gentilshommes, de bourgeois, et de dames de toute condition. Les gentilshommes, ceux principalement qui se disent descendus des capitaines de Cortez, ont pour la plupart des équipages superbes, et sont suivis d'esclaves maures, couverts de riches livrées, en bas de soie, et portant des roses de pierreries à leurs souliers. Outre cela, ces esclaves ont tous l'épée au côté; de sorte que leurs orgueilleux maîtres peuvent se vanter d'avoir des gardes comme les rois.

Les dames ne se promènent pas d'un air moins fastueux que les hommes. Elles font marcher aux portières de leurs carrosses leur suite, qui est composée de ces gentilles négresses dont j'ai déjà fait mention, et qui sont ajustées de manière qu'elles dérobent souvent à leurs maîtresses les regards des hommes. Celles-ci pourtant ne

négligent rien pour paraître charmantes. Tout ce qu'elles peuvent emprunter de l'art ne manque point à leur parure, et les pierres précieuses y sont employées dans le goût le plus coquet de l'Amérique.

De quelque côté que je tournasse la vue, je n'apercevais que des perles et des diamans; ce qui faisait pour les femmes un effet si avantageux, qu'elles me semblaient toutes plus belles les unes que les autres. Où suis-je donc ici? disais-je en moi-même. A voir tant d'objets ravissans, peu s'en faut que je ne me croie dans le paradis de Mahomet.

J'étais en effet ébloui des beautés brillantes qui s'offraient à ma vue de toutes parts. Mais aucune de ces dames ne me faisait plus d'impression que les autres; car, au moment que j'en remarquais une qui me frappait, il en passait une nouvelle qui s'attirait mon attention; de manière que je vis impunément bien des visages que j'aurais trouvés fort redoutables chacun en particulier.

Le plaisir que je prenais à regarder à droite et à gauche fut troublé par un évé-

nement qui n'est que trop ordinaire dans cette promenade, où les amans jaloux, ne pouvant souffrir que leurs rivaux parlent à leurs maîtresses, ni même qu'ils s'approchent d'elles de trop près, vont fondre sur eux le poignard ou l'épée à la main. Je découvris à deux ou trois cents pas de moi à la portière d'un carrosse deux cavaliers qui se battaient avec tant de fureur, que j'en vis bientôt tomber un sur le carreau. Dans le moment vingt épées furent tirées, les unes pour venger le vaincu, et les autres pour défendre le vainqueur. Les amis de ce dernier furent les plus forts; ils le délivrèrent des mains de ses ennemis, et l'emmenèrent à la première église, où ils le mirent en sûreté, l'immunité des églises étant inviolable en ce pays-là. Quelque crime qu'un homme puisse avoir commis, s'il est assez heureux pour se sauver dans un de ces asiles sacrés, il échappe à la rigueur des lois, sans que le vice-roi lui-même ait le pouvoir de l'en arracher pour le livrer à la justice.

Après avoir été témoin de cette triste aventure, je continuai de me promener et de lorgner les dames, jusqu'à ce que la

nuit vint soustraire leurs charmes à mes regards. Alors je retournai avec mon élève au palais, fort occupé de ce que j'avais vu, et ne pouvant assez admirer la magnificence des habitans de Mexique. Quand je les mettais en parallèle avec ceux de Madrid, ces derniers ne gagnaient point à la comparaison.

---

### CHAPITRE IX.

*Comment l'esprit vient à don Alexis. Entretien de don Chérubin avec son valet ; ce qu'il apprend de son valet l'étonne. Conseils prudens qu'il donne à Toston ; il en veut profiter.*

SI j'avais un disciple stupide, en récompense il était docile et obéissant ; s'il ne faisait pas bien ce que je souhaitais qu'il fît, il tâchait du moins de le bien faire ; sa bonne volonté suppléa peu à peu aux dispositions qui lui manquaient. Au bout de neuf à dix mois, ce qui m'étonna moi-même, il parut tout autre au comte son père, qui m'en fit des complimens, aussi-bien que la

comtesse. *Macte animo* (1), me dit un matin mon ami le secrétaire : on est très-content de vous. *Perge* (2), et ne vous mettez pas en peine du reste, cela me regarde.

Flatté d'un commencement si heureux, je m'attachai plus que je n'avais fait encore à mon élève, et ses autres maîtres me secondant chacun de son côté, nous en fîmes en moins de deux ans un cavalier qui en valait bien un autre. Il savait se présenter de bonne grâce, et soutenir la conversation sur le ton de la bonne compagnie mexicaine. C'était une vraie métamorphose; elle me fit beaucoup d'honneur, aussi-bien qu'au docteur Gaspard, lequel, à force de rebattre les mêmes choses à don Alexis, était enfin parvenu à lui mettre un peu de latin dans la tête.

Nous étions tout fiers l'un et l'autre de l'heureux succès de nos peines. Cependant, quelque sujet que nous eussions tous deux de nous applaudir d'avoir débourré notre disciple, je ne sais si Toston n'y eut pas

(1) Courage ! courage !

(2) Continuez.

encore plus de part que nous ; il y contribua du moins autant : c'est ce que ce valet m'apprit un jour que je me vantais en sa présence d'avoir fait de mon élève un fort joli garçon. Monsieur , me dit-il en souriant d'un air malin , vous méritez sans doute des louanges , et j'aurais tort de vous les refuser ; mais qu'il me soit permis , s'il vous plaît , de vous dire que vous ne devez pas seuls , monsieur le docteur Gaspard et vous , vous donner les violons , puisque j'ai travaillé au même ouvrage ; ou plutôt apprenez que c'est moi qui ai dégourdi notre jeune seigneur : ou bien , si vous voulez , c'est un miracle de l'amour.

Parle-moi , lui dis-je , plus clairement , explique-toi. C'est , reprit-il , ce que je vais faire en peu de mots. Il y a parmi les femmes de la vice-reine une créole de dix-sept ans , qui a de l'esprit et de la beauté ; c'est cette petite personne qui est le principal auteur du changement dont vous vous attribuez la gloire.

Que dis-tu , Toston ? m'écriai-je ; tu m'annonces une nouvelle qui me cause un extrême étonnement : hé ! comment don Alexis

est-il devenu amoureux de cette créole ? lui a-t-il fait connaître ses sentimens ? où en est-il enfin avec elle ? A la queue du roman, repartit mon valet. Je ne puis revenir de ma surprise, lui répliquai - je avec précipitation ; raconte-moi, je te prie, de quelle façon cette intrigue s'est nouée. C'est ce que je vais vous détailler fidèlement, me dit-il ; faites-moi l'honneur de m'écouter.

Vous savez, continua-t-il, que je fais assidument ma cour à don Alexis, et que nous vivons ensemble assez familièrement. Je ne suis pas moins son valet de chambre que le vôtre, et je possède sa confiance. Blandine, la plus aimable des suivantes de la vice-reine, l'a charmé ; il m'a fait confidence de son amour, et m'a prié d'employer mon adresse pour lui procurer de secrets entretiens avec sa nymphe ; ce que je fais la nuit si heureusement, que personne n'en a le moindre soupçon. Voilà ce que j'avais à vous apprendre ; jugez à présent, ajouta-t-il, si ce sont ces conversations nocturnes, ou vos leçons, qui ont donné de l'esprit à notre jeune seigneur.

Ainsi parla l'officieux et secret agent de

don Alexis; après quoi je lui dis en brandissant la tête : Monsieur Toston, si vous attendez que je vous loue d'avoir contribué de cette sorte au changement de mon élève, vous êtes dans l'erreur. A Dieu ne plaise que j'approuve le coupable moyen dont vous vous êtes servi pour lui faire perdre son imbécillité. Il aurait mieux valu qu'il l'eût toujours conservée. D'ailleurs êtes-vous bien assuré que vous ne vous repentirez point d'avoir été si obligeant? Vous connaissez la sévérité du vice-roi. Il vous saura peut-être mauvais gré de rendre de pareils services à son fils, si, par malheur pour vous, cela vient à sa connaissance; et la comtesse aussi pourra ne pas trouver bon que vous débauchiez ses filles. Enfin, mon ami, vous jouez à vous faire enfermer dans un cachot, et à me faire mettre à la porte, moi, pour m'apprendre à choisir des valets moins vicieux que vous. Voyez à quoi vous nous exposez tous deux.

Toston me laissa parler tant qu'il me plut sans m'interrompre; mais, au lieu d'être ému de ce que je lui représentais, il prêtait une oreille distraite à mes dis-



cours; et lorsque j'eus tout dit, il me répondit dans ces termes en souriant : Rien n'est plus judicieux que ce que vous venez de me remontrer. Vous êtes un homme plein de prudence. Mais vous ne savez pas tout. Madame la comtesse n'ignore point ce qui se passe; je vous dirai même que c'est par son ordre que je conduis cette intrigue.

Qu'entends-je? m'écriai-je à ces paroles. Ne me trompes-tu pas? Dois-je ajouter foi à ton rapport? N'en doutez point, monsieur, répartit-il; c'est un fait constant. S'il m'échappe quelquefois des mensonges, du moins ce n'est pas avec vous. La vice-reine, poursuivit-il, m'ayant un jour envoyé chercher, me dit en particulier : Mon ami, je veux emprunter ton ministère; mais sois discret. Don Alexis n'a plus l'air de stupidité qu'il avait auparavant. Son esprit se subtilise de jour en jour. Il ne faut plus, pour l'achever, qu'un peu de commerce avec les femmes. Il m'est venu une idée; fais-lui faire secrètement connaissance avec Blandine, qui est la plus jolie et la plus spirituelle de mes filles. Elle ne

manquera pas de lui inspirer de l'amour, et cet amour produira deux bons effets : il perfectionnera le cavalier, et l'empêchera de s'attacher comme son père aux néggresses ; goût détestable, dont je voudrais préserver mon fils , et que je ne puis pardonner aux Espagnols. Au reste , ajouta la comtesse en faisant la réservée, si je te charge de cette commission, qui te paraît peut-être un peu délicate, c'est que je suis persuadée que Blandine n'a rien à risquer. Elle a de la sagesse, et mon fils est trop timide pour être capable d'alarmer sa vertu.

Je ne voulus pas , continua Toston , dire à madame la comtesse que je l'avais prévenue, et que déjà, par mon entremise, les deux parties intéressées vivaient dans la plus douce union. Pour lui en faire honneur, je lui promis d'exécuter son projet comme s'il ne l'eût pas encore été. Voilà ce que vous ignoriez, ajouta-t-il ; vous ne devez plus trembler ni pour vous ni pour moi. Cela ne me rassure point, lui dis-je ; si le vice-roi vient à savoir que tu ménages à son fils des tête-à-tête avec Blandine, un

triste salaire pourra bien être le prix de tes services ; et la vice-reine, quoique ta complice , te laissera dans la nasse au lieu de t'en tirer. Fais là-dessus tes réflexions.

L'avis parut de conséquence à ce monsieur l'intrigant , qui , pour en profiter, résolut de mesurer si bien ses démarches, qu'il pût impunément continuer de servir la passion de don Alexis ; ce qu'il fit en effet avec tant d'adresse et de bonheur, que pendant deux années entières personne au palais n'en eut connaissance.

---

## CHAPITRE X.

*Don Chérubin de la Ronda roule dans l'or et dans l'argent. Il les dépense à des parties de plaisir avec des dames qu'il connaît. Il va voir jouer une comédie. Ce que c'était que cette pièce, et quelle impression elle fit sur lui.*

**D'**UN autre côté, le comte de Gelves, ravi de voir que son fils se polissait à vue d'œil, et s'imaginant que c'était mon ouvrage,

ne savait quel compte m'en tenir. Il ne se contentait pas, tout avare qu'il était, de me faire exactement payer mes honoraires, il m'accablait de présens. Ajoutez à cela que Salzedo était fort ponctuel à tenir les promesses qu'il m'avait faites; de sorte que je commençai à rouler sur l'or. Pour peu que j'eusse eu de penchant à l'avarice, je serais infailliblement devenu avare dans un poste si lucratif; mais ce n'était pas là mon vice, et, bien loin de thésauriser, je dépensais mon argent comme je le gagnais.

Je faisais souvent des parties de plaisir, et donnais des fêtes aux dames avec qui j'avais fait connaissance. J'allais chez elles passer l'après-dîner à jouer; ce qui se fait librement à Mexique, où le jeu est la principale occupation des femmes. Je les menais aussi quelquefois au théâtre des comédiens entretenus par le vice-roi, ou, pour mieux dire, par le public; car son excellence leur donnait une pension si modique, qu'ils n'en auraient pu subsister. Leur troupe, composée de sujets mexicains, était assez bonne. Il y avait parmi

eux cinq à six acteurs excellens ; ce qui fait l'éloge d'une troupe comique, qui le plus souvent n'en a pas trois qui méritent des applaudissemens.

Un jour que ces comédiens jouaient pour la troisième fois une comédie nouvelle qui avait été fort bien reçue , je l'allai voir avec don Juan et deux dames de ses amies. Elle était d'un auteur estimé. On la vantait dans la ville, et elle avait pour titre , *la Nobia sonsacada* (1). Je m'y laissai entraîner par complaisance, ou plutôt malgré moi, me sentant peu curieux d'entendre une pièce qui me promettait moins de plaisir que de chagrin. Le rapport que le titre avait avec mon aventure m'effrayait, et je ne doutais pas qu'il n'y eût dans cette comédie de quoi faire rire à mes dépens.

Néanmoins, quoique frappé d'une crainte si juste, je me mêlai parmi les spectateurs, résolu, puisqu'ils ne savaient pas mon histoire, de faire bonne contenance, et d'applaudir même le premier aux traits rail-

(1) La Mariée enlevée.

leurs que j'entendrais lancer contre les maris malheureux. Mais je ne fus point à la peine de me trahir jusque-là, puisqu'il n'y avait pas le mot pour rire dans la pièce, bien que ce fût une comédie. L'auteur n'était pas de ceux qui prennent pour modèles les Plaute et les Térence : au contraire, ennemi juré des ris et du plaisant, il n'admettait que les soupirs et les pleurs dans ses pièces, qu'il farcissait de sentences et de tirades de morale rimée, qui plaisaient infiniment à messieurs les Américains.

Mais si mes oreilles ne furent frappées d'aucune raillerie que je pusse m'appliquer, je n'en fus pas pour cela quitte à meilleur marché. Comme il s'agissait dans cette comédie de l'enlèvement d'une femme, celui de dona Paula, que je commençais à oublier, vint tout à coup se retracer vivement à mon souvenir, et me causa un trouble inconcevable. J'eus beau me contraindre et faire tous mes efforts pour me rendre maître des secrets mouvemens qui m'agitaient, il me fut impossible de les cacher à Salzedo, qui, remar-

quant de l'altération sur mon visage, me dit en souriant : Oh ! oh ! il me paraît que la pièce vous intéresse. On ne peut pas davantage, lui répondis-je en rougissant. Que l'auteur possède bien l'art de remuer les passions ; mais il faut avouer aussi que voilà d'admirables acteurs ! Je suis charmé principalement de celui qui joue le rôle du marié. Il représente si parfaitement un tendre époux à qui l'on a enlevé sa femme, qu'il me communique sa douleur. Je me mets à sa place. Je m'imagine avoir perdu une épouse chérie. Je souffre autant que lui.

Ma réponse fit rire le secrétaire et les deux dames de notre compagnie. Ils se moquèrent tous trois de l'excès de ma sensibilité. Je les laissai s'égayer à mes dépens tant qu'ils voulurent, aimant beaucoup mieux essayer leurs plaisanteries que de leur apprendre ce que j'étais bien aise qu'ils ignorassent. M'étant remis du désordre où avaient été mes esprits, je dis à Salzedo, lorsque la pièce fut finie : Je suis satisfait du dénouement de cette comédie. Le marié, au lieu de s'abandonner

sottement au désespoir, comme j'ai cru d'abord qu'il allait faire, prend sagement le parti de se consoler. Il fait bien, répondit don Juan, puisque la mariée paraît être d'accord avec son ravisseur. Si j'avais le malheur de me trouver dans ce cas, je ne serais pas, je vous assure, assez sot pour me laisser mourir de chagrin d'avoir perdu une femme qui m'aurait trahi.

Comme je n'étais pas là-dessus d'un autre sentiment que Salzedo, l'impression que *la Nobia sonsacada* venait de faire sur mon esprit en fut bientôt effacée, ou plutôt je profitai de cette pièce en épousant les sentimens du marié, et en prenant de nouveau la résolution d'oublier dona Paula.



## CHAPITRE XI.

*Du plus grand embarras où don Chérubin se soit jamais trouvé; de quelle manière il en sortit. Salzedo lui propose sa fille en mariage. Il la refuse. Surprise de son ami.*

DANS ce temps-là, Salzedo, qui était veuf depuis quelques années, retira Blanche, sa fille, du couvent où il l'avait mise en arrivant à Mexico. Comme elle avait déjà quatorze ans, et qu'il songeait à la marier, il voulait auparavant qu'elle prît un peu l'air du monde. C'était une petite personne éveillée, fort jolie, et dans laquelle on remarquait assez d'esprit pour juger qu'elle en aurait beaucoup avec le temps.

Pour contribuer de ma part à la former, ou plutôt pour faire ma cour à son père, qui me priait de la voir et de l'entretenir le plus souvent qu'il me serait possible, je ne laissais guère passer de jour sans avoir avec elle quelque conversation, dans

laquelle je lui donnais des leçons de morale que j'égayais par des discours assez réjouissans pour ne les pas rendre ennuyeuses.

Cela allait le mieux du monde ; mais il survint un accident qui gâta tout. Le précepteur ne put se défendre d'aimer son écolière. Sitôt que je m'aperçus de mes sentimens, je me les reprochai. Que prétends-tu faire ? me dis-je à moi-même. Pour reconnaître les bontés de don Juan, veux-tu séduire sa fille ? Je ne me contentai pas de me reprocher une passion si déplacée, je résolus de la combattre ; ce que je fis d'abord infructueusement, parce qu'en continuant de voir Blanche, sa vue l'emportait toujours sur mes réflexions ; si bien que je fus obligé d'employer le remède efficace dont Ovide nous conseille de nous servir en pareille occasion , c'est-à-dire l'absence.

Je cessai donc de rendre à la jeune dame de si fréquentes visites , et encore, quand je l'allais voir , je n'avais plus avec elle qu'un moment d'entretien. Piquée du changement qu'elle apercevait dans ma con-

duite , elle me dit un jour : Vous vous ennuyez avec moi , je le vois bien ; vous me regardez comme une petite fille qui n'est pas digne de vous amuser. Je ne savais que lui répondre , ne pouvant me résoudre à lui dire pourquoi je la fuyais , de peur de me rendre plus coupable en me justifiant.

Enfin Blanche , remarquant que je semblais de jour en jour prendre plus de soin de l'éviter , s'en plaignit à son père , qui ne manqua pas de m'en faire des reproches. Quoi donc ! me dit-il en souriant , Blanche se plaint de son maître ! vous vous laissez , dit-elle , de lui donner des leçons ? Se peut-il qu'à mesure qu'elle devient grande , vous trouviez sa compagnie moins agréable ? Cela m'étonne. Cela serait en effet fort étonnant , lui répondis-je sur le même ton ; mais ne puis-je pas , au contraire , vouloir discontinuer mes leçons parce que sa compagnie commence à devenir trop dangereuse ? Plût au ciel , répliqua don Juan , que ce fût cette raison qui vous fît abandonner votre écolière ! Hé ! quelle autre raison , lui repartis-je , pourrait me faire

éviter les charmes de dona Blanca? Oui, seigneur, si je les fuis, c'est qu'il m'est impossible de les voir impunément. Après cet aveu que vous venez de m'arracher, je crois que vous me louerez du soin que je prends de combattre dans sa naissance un amour qui pourrait, en augmentant, me faire perdre votre amitié.

Salzedo sourit à ce discours, qui me paraissait pourtant fort propre à lui faire prendre son sérieux. Don Chérubin, me dit-il, c'est trop vous défier de votre vertu. Ayez plus de confiance en elle. Continuez vos leçons. Revoyez ma fille tous les jours. Je vous crois incapable d'abuser de la liberté que je vous donne de l'entretenir. Je suis sans inquiétude là-dessus. Je ne veux pas vous en dire davantage.

Cette réticence me plongea dans une profonde rêverie. Quelle peut être la pensée de Salzedo? disais-je quand il m'eut quitté. Aurait-il envie de me faire épouser Blanche? C'est, ce me semble, ce que signifient les derniers mots qui viennent de lui échapper. Son amitié pour moi irait-elle jusqu'à vouloir m'en donner un semblable témoignage?

Quelle folie à moi d'avoir cette pensée ! Ce secrétaire est trop riche pour n'avoir pas des vues plus élevées : et sa fille unique n'est pas faite pour un homme tel que moi. Mais, quelle que puisse être son intention en exigeant que je revoie Blanche, il faut le contenter.

Je me déterminai donc à lui obéir, me promettant bien de me tenir en garde contre les appas de sa fille, ce qui était plus facile à dire qu'à exécuter ; car chaque jour elle devenait plus redoutable. Comme elle savait jusqu'à quel point j'étais chéri de son père, elle me recevait d'une façon si familière et si obligeante, que je n'avais pas moins à craindre des marques d'amitié qu'elle me donnait que du pouvoir de ses yeux. J'étais dans une situation tout-à-fait embarrassante.

Pour surcroît d'embarras don Juan me dit un jour : Il est temps que je vous communique un dessein que j'ai conçu. Connaissez toute l'affection que j'ai pour vous. Ma fille est présentement *matura viro* ; et c'est vous que j'ai choisi pour mon gendre.

Je ne pus entendre prononcer ces paroles

sans en être déconcerté. Salzedo expliqua mal mon trouble. Il crut que la joie en était la cause; et dans cette erreur il me dit : Oui, mon cher don Chérubin, je me fais un plaisir extrême de lier votre sort à celui de ma fille pour vous attacher encore plus étroitement à moi. Il accompagna même ces mots d'une embrassade qui me perça le cœur. Dans le chagrin que je ressentis dans le moment de ne pouvoir être son beau-fils, je laissai tristement échapper un soupir, qu'il n'expliqua pas mieux qu'il avait fait mon trouble. Il s'imagina que Blanche n'était pas de mon goût, et qu'enfin j'avais de la répugnance à l'épouser. Il en fut vivement piqué; et, jetant sur moi des yeux où le dépit était peint, il m'adressa ces paroles d'un ton ironique : Monsieur le bachelier, je suis fâché que ma fille n'ait pu trouver le chemin de votre cœur; vous n'aimez que les beautés bisaïeules : il faut pour vous plaire une dona Louise de Padilla.

A ce trait railleur j'envisageai don Juan d'un air si mortifié, que ce secrétaire, jugeant qu'il se passait alors en moi quelque chose d'extraordinaire, se mit à me consi-

dérer avec attention. Ah ! seigneur , lui dis-je , pensez-vous que je ne connaisse pas le prix de l'honneur que vous me voulez faire ? Rendez-moi plus de justice. La possession de dona Blanca aurait mille charmes pour moi ; mais , hélas ! elle m'est interdite. Je suis marié. Vous , s'écria Salzedo d'un air surpris , vous marié ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Si je vous en ai fait un mystère , lui répondis-je , c'est qu'en vous parlant de mon mariage , j'aurais été obligé de vous apprendre le malheur qui l'a suivi de près , et que je voudrais pouvoir ensevelir dans un éternel silence. Ne me le célez plus ce malheur , reprit-il , peut-être vous aiderai-je à le réparer. Il faut donc vous révéler ce secret , lui repartis-je ; pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas dit plus tôt. En même temps je lui fis la confidence entière , et je remarquai en la lui faisant qu'il partageait mes peines.

Don Chérubin , me dit-il lorsque j'eus achevé mon récit , je suis vivement touché de ce que vous venez de me raconter. Je ne m'étonne plus à présent si vous me parûtes troublé à la comédie de la *Nobiason-*

*sacada*. Cette pièce sans doute vous faisait ressouvenir de votre infortune. Mais que votre raison écarte toujours de votre esprit ces tristes images. A l'égard de ma fille, poursuivit-il, n'en parlons plus. En cessant de la voir, vous cesserez bientôt de l'aimer. J'aurais fort souhaité d'être votre beau-père, et je l'aurais indubitablement été, si la fortune n'y eût pas mis un obstacle insurmontable. Contentons-nous donc d'être unis des nœuds de la plus tendre amitié.

---

## CHAPITRE XII.

*Histoire de don André d'Alvarade et de dona Cinthia de la Carrera. Avis de don Chérubin; don André le goûte et se résout à le suivre.*

Pour oublier plus facilement la fille de Salzedo, je m'attachai plus que jamais à faire ma cour aux dames de Mexique les plus aimables. Je voyais aussi des jeunes gentilshommes avec qui je faisais tous les jours des parties de plaisir. Je formai entre-



autres une étroite liaison avec don André d'Alvarade, arrière-petit-fils de ce fameux Alvarade dont il est fait une mention si honorable dans l'histoire de la conquête de Mexique. Nous devînmes intimes amis.

Un jour, l'étant allé voir, je le trouvai dans sa chambre, étendu sur un sofa de soie de la Chine, et plongé dans une rêverie si profonde, que j'entrai sans qu'il s'en aperçût. Je demeurai quelques momens devant lui; il était tellement occupé de ses pensées, qu'il ne me voyait pas, et, s'imaginant être seul, il prononça ces paroles à haute voix : Oui, je crois que cette créature-là me fera devenir fou. En parlant de cette sorte, il sortit de sa rêverie et se mit à rire en me voyant. Ah! cher ami, me dit-il, vous voilà! vous me trouvez absorbé dans mes réflexions; et puisque vous m'avez entendu, je ne vous ferai point un mystère de l'état où je suis : j'aime, ou plutôt j'adore une dame qui me désespère. Hé! qui est cette cruelle, lui dis-je, cette ingrate dont vous vous plaignez? C'est, répondit-il, dona Cinthia de la Carrera, fille de don Joachim de la Carrera, conseiller de la

chancellerie; vous ne l'avez jamais vue, et c'est une nouvelle connaissance que j'ai faite pour mon malheur : c'est une dame d'une beauté ravissante; mais l'espérance de lui plaire m'est interdite; elle est recherchée par don Bernard de Orosco et par don Julien de Matara, qui sont deux jeunes seigneurs d'un grand mérite.

Je vous entends, interrompis-je, mon ami, ces concurrens vous font de la peine; leur recherche vous épouvante. Fort peu, répliqua-t-il; tout redoutables qu'ils sont, je les crains moins que l'étrange caractère de *Cinthia*; elle est si altière et si dédaigneuse, qu'elle ne croit pas qu'il y ait sur la terre un homme qui soit digne de son attention. Elle devient comme une furie dès qu'on lui parle d'amour. Don Joachim son père, qui voudrait bien la marier, mais qui ne veut pas la contraindre, la trouve si opposée à son intention, qu'il n'ose plus la presser de prendre un époux. Croiriez-vous bien que, dans l'appartement de cette inhumaine, tout annonce qu'elle est ennemie de l'amour? On n'y voit que des tableaux qui représentent des femmes dont ce dieu n'a pu

triompher. Ici, c'est Daphné qui fuit les embrassemens d'Apollon, et là c'est Aréthuse qui aime mieux être changée en fontaine que de se rendre à l'amour d'Alphée; en un mot, toutes les peintures qui s'y présentent aux yeux marquent qu'elle dédaigne les hommes.

Vous me faites là le portrait d'une dame bien extraordinaire, lui dis-je, assez surpris d'apprendre qu'il y en eût une pareille à Mexique, où les femmes, naturellement, sont moins cruelles qu'en aucun lieu du monde. Elle a donc apparemment fort mal reçu l'aveu de votre passion? Je ne la lui ai point encore déclarée, me répondit-il; et je ne sais, entre nous, ce que je dois faire. Si je romps le silence, on me fermera la bouche par des discours pleins de fierté; et si je m'obstine à me taire, mon sort demeurera toujours incertain.

Vous voyez mon embarras, poursuivit don André; si vous étiez à ma place, quel parti prendriez-vous? Un extrême, lui répondis-je. Au lieu d'encenser l'idole, et de nourrir son orgueil par des flatteries et des soins empressés, j'opposerais à sa fierté une

feinte indifférence; j'emploierais dédain pour dédain, j'enchéris sur l'aversion qu'elle témoigne pour les tendres engagemens. C'est ainsi que j'en userais avec une personne si singulière. Que dites-vous de ma façon de penser? Vous la trouverez peut-être extravagante. Point du tout, s'écria don André, je l'approuve fort; et, pour marque de cela, je me détermine à jouer ce personnage auprès de Cinthia. Il me semble que je ne m'en acquitterai point mal, quoique je brûle pour elle de la plus vive ardeur. Nous verrons ce que produira cet artifice. J'irai la voir aujourd'hui, et je vous rendrai compte demain de ce qui se sera passé entre nous.

Nous nous séparâmes là-dessus; et le jour suivant Alvarade vint me trouver de grand matin chez moi. Je n'étais pas moins impatient de savoir ce qu'il avait fait, que lui de me le raconter. Don Chérubin, me dit-il d'un air gai, je serai bien trompé si notre stratagème ne réussit pas. Hier, lorsque j'entrai chez Cinthia, je rencontrai Laure, sa suivante, que j'ai déjà su mettre dans mes intérêts. Je lui ai fait confidence

de notre projet. Je lui ai dit quel rôle je prétendais jouer auprès de sa maîtresse, et rien ne lui a paru plus ingénieusement imaginé. Laure, continua-t-il, ne s'est point contentée d'applaudir à mon dessein, elle m'a promis de le seconder, et je fais grand fond sur cette promesse, car c'est une fille qui a de l'esprit et qui peut me servir. Mais, dis-je à don André, ne vîtes-vous pas hier Cinthia? ne lui parlâtes-vous point? Pardonnez-moi, répondit-il; j'entrai dans son appartement, où elle était avec quelques dames de ses amies et don Bernard de Orosco. Je me mêlai à la conversation sur le mariage. Don Bernard en vantait les agréments, et faisait consister le bonheur de la vie dans l'union de deux tendres époux. La fille de don Joachim soutenait au contraire qu'il n'y avait point de condition plus malheureuse que celle de deux personnes attachées au joug de l'hymen. Je suis du sentiment de madame, m'écriai-je sur cela, je ne crois pas qu'il y ait un sort plus misérable que celui de deux époux. Aussi, depuis que j'ai l'âge de raison, je regarde l'hymen avec horreur, de même que l'amour; car

c'est cette dangereuse passion qui nous conduit ordinairement au mariage.

Toute la compagnie éclata de rire en m'entendant parler de cette sorte. Don André, me dit une dame, vous êtes donc ennemi déclaré de notre sexe ? Non madame, lui répondis-je, ne me faites pas plus coupable que je ne le suis. A Dieu ne plaise que je haïsse les femmes ! je les respecte et les honore infiniment, mais c'est tout ce qu'elles doivent attendre de moi. Je ne veux ni les aimer, ni être aimé d'elles. Hé quoi ! me dit alors la fille de don Joachim, si quelque belle dame s'avisait de jeter les yeux sur vous, elle pourrait donc courir risque de ne trouver en vous qu'un ingrat ? Oui, madame, n'en doutez pas ; elle aurait le chagrin d'aimer toute seule, fût-elle aussi aimable que vous.

Les dames renouvelèrent leurs ris à ces paroles, que je prononçai d'un air très-sérieux, et desquelles Cinthia me parut un peu émue. Mesdames, reprit-elle en s'adressant à ses amies, vous voyez qu'Alvarade ne veut pas nous tromper, puisqu'il nous déclare ses sentimens en termes si clairs.

Don André, s'écria une dame qui n'avait point encore parlé, accordez-vous avec vous même : on vous a vu donner des fêtes aux dames, ce qui suppose que vous n'êtes pas si insensible que vous le dites à leurs attraits. Cela ne prouve pas que je les aime, lui répondis-je ; cela marque seulement que je suis galant, ainsi que tout cavalier le doit être. Je ne m'en défends pas ; mais je vois les dames sans m'en laisser charmer, ni sans avoir aucune envie de leur plaire.

Voilà ce qui se passa hier chez la fille de don Joachim, poursuivit don André d'Alvarade ; et, pour vous dire ce que je pense, je crus remarquer dans les yeux de Cinthia un secret dépit de rencontrer un homme qui semblait la défier de se soumettre à son empire. Je ne sais après tout si je ne me suis point trompé en imaginant cela. Je n'en voudrais pas jurer, et l'indifférence que j'affecte pour l'orgueilleuse ne servira peut-être qu'à m'en faire mépriser davantage. Non, lui dis-je, mon ami, je crois plutôt que, pour venger sa vanité blessée, elle voudra tenter de vous mettre dans ses fers.

## CHAPITRE XIII.

*Continuation de l'histoire de don André d'Alvarade et de dona Cinthia de la Carrera. Réussite des avis de don Chérubin ; il en est remercié par don André.*

EFFECTIVEMENT, dès ce jour-là même, Alvarade étant allé trouver Laure dans une maison où elle lui avait donné rendez-vous, il apprit d'elle que sa maîtresse avait donné dans le piège. Oui, seigneur don André, lui dit la suivante, vous avez soulevé contre vous l'orgueil de la fière Cinthia. Elle ne peut, dit-elle, vous pardonner votre insensibilité, et je vous avertis qu'elle est dans la résolution de ne rien épargner pour en triompher. Elle n'a pas reposé toute la nuit ; elle n'a fait que gémir et soupirer de rage que vous braviez le pouvoir de ses yeux. Mais, madame, lui ai-je dit, quel sujet avez-vous de vous plaindre de don André d'Alvarade ? Pouvez-vous trouver



mauvais qu'il soit en homme ce que vous êtes en femme? Il n'est pas plus blâmable d'être insensible aux charmes des dames, que vous l'êtes de dédaigner ceux des cavaliers les plus accomplis. Ne prends point son parti, Laure, m'a-t-elle répondu, ne cherche pas à l'excuser. Je le déteste, et je ne serai pas satisfaite que je ne voie ce sauvage mourir d'amour à mes pieds. Je donnerais toutes les richesses du monde, si je les possédais, pour avoir ce plaisir-là.

Vous jugez bien, par ce que je viens de dire, ajouta la soubrette, que la fille de don Joachim se prépare à mettre tout en œuvre pour vous enflammer. Réglez-vous là-dessus, et soyez persuadé que vous pouvez tout espérer en continuant de feindre comme vous avez commencé. Adieu, seigneur don André, ajouta-t-elle, je vais rejoindre ma maîtresse. Revenez dans cette maison tantôt sur les six heures; j'aurai peut-être quelque chose de nouveau à vous apprendre. En effet, Alvarade, s'y étant rendu à l'heure marquée, y retrouva la suivante, qui lui dit : Tenez-vous bien sur vos gardes, ma maîtresse se prépare à vou

attaquer avec ses plus fortes armes. Comme nous sommes dans le carnaval, elle veut donner demain au soir *un sarao* (1), dans lequel on fera si bien, que vous aurez tous deux des ceintures de la même couleur. Elle se promet bien de vous enchanter par les œillades flatteuses qu'elle vous prodiguera. Défiez-vous de cette sirène, qui n'a d'autre but en vous charmant que de vous accabler de mépris, si vous êtes assez faible pour vous démentir. Défiez-vous aussi de vous-même ; je crains que, transporté de joie et trop plein de votre amour, vous ne

(1) C'est une assemblée qui se fait au carnaval. Elle est composée de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qui sont déguisés, mais démasqués. Une femme qui tient une corbeille pleine de ceintures de soie de diverses couleurs, en présente une à chaque dame qui entre dans la salle du *sarao*. Une autre femme chargée de pareilles ceintures les distribue aux cavaliers. Après quoi chacun d'eux reconnaissant à la couleur de sa ceinture la personne qui doit être sa dame ce soir-la, l'aborde et passe à ses genoux tout le temps que dure le *sarao*. Il lui est permis de lui tenir les plus tendres discours, sans qu'elle puisse s'en offenser ; c'est la règle : ce qui occasionne souvent des intrigues. Le *sarao* finit par des danses.

vous trahissiez. Non, non, ma chère Laure, lui répondit don André, perdez cette crainte. Il suffit que je sois averti du péril pour que je l'évite. Laissez-moi faire, la superbe Cinthia pourra bien elle-même y être attrapée.

Alvarade, après avoir eu cette nouvelle conversation avec Laure, vint m'en rendre compte, et nous nous en réjouîmes tous deux. La fille de don Joachim, de son côté, méditant la conquête d'un homme qui n'était que trop épris de sa beauté, faisait pour le lendemain au soir les apprêts de son *sarao*. Elle envoya des billets aux dames qu'elle voulait mettre de la fête; et comme don Bernard et don Julien étaient du nombre des cavaliers qui y furent aussi invités, cela plut fort à don Joachim, qui se flatta de l'espérance que l'un ou l'autre de ces deux galans pourrait se rendre agréable à sa fille. Don André, comme on peut bien se l'imaginer, ne fut pas oublié; il reçut aussi son billet, et le jour suivant, lorsque l'heure de se rendre au *sarao* fut venue, il y alla déguisé fort galamment, et disposé à bien faire son personnage.

Sitôt qu'il fut entré dans la salle, la femme qui tenait les ceintures destinées pour les hommes lui en présenta une qui était verte. Il s'en ceignit aussitôt ; puis cherchant des yeux la dame qui en devait avoir une de la même couleur, il la trouva dans la fille de don Joachim. Il s'avança vers elle, et l'abordant d'un air poli : Madame, lui dit-il, je regarde ce jour-ci comme le plus heureux de ma vie, puisque la charmante Cinthia me tombe en partage. Ne vous applaudissez pas tant de votre bonheur, lui répondit-elle, le péril où vous êtes doit plutôt vous faire trembler. Plaignez-vous du hasard qui vous aurait été plus favorable s'il vous eût adressé une autre dame que moi ; vous auriez pu lui plaire, au lieu que vous ne tirerez aucun avantage de l'entretien que nous allons avoir ensemble. Je veux bien même vous avertir charitablement que, si vous avez le malheur de devenir amoureux de moi, je vous traiterai avec la dernière rigueur ; c'est sur quoi vous pouvez compter.

Vous croyez m'effrayer, reprit mon ami,

mais craignez vous-même que votre fierté ne cède à la mienne ; car enfin , poursuivait-il en s'attendrissant , pourrez-vous n'être pas touché de mes peines , quand , profitant de la liberté que le *sarao* me donne de vous parler d'amour , je vous exposerai l'état déplorable où vous m'avez réduit. Oui , belle Cinthia , mon cœur est embrasé de mille feux. En achevant ces mots il lui baisa la main avec transport. Alvarade , lui dit alors la dame en le repoussant doucement , vous vous démentez ; vous vous exprimez d'une manière et dans des termes qui me font croire que vous m'aimez véritablement , quoique vous vous imaginiez que vous ne m'aimez point ; vous ne vous souvenez plus que je vous ai dit que je paierai vos soupirs de mépris et de rigueur. C'est vous , madame , répondit don André , c'est vous qui oubliez que nous sommes dans un *sarao*. Tout ce que j'ai dit n'est qu'une feinte. Quoi ! répliqua la dame , vous ne sentez pas ce que vous venez de me dire ? Le ciel m'en préserve ! repartit le cavalier en changeant de ton ; qui ? moi , j'augmenterais le nom-

bre de vos esclaves ! non , madame ; quand je serais capable de vous aimer , la honte m'obligerait à vous le céler.

Vous savez donc bien feindre ? dit Cinthia. Parfaitement, répondit Alvarade, j'emprunte quand il me plaît les yeux et le langage de l'amant le plus tendre ; par exemple, si je voulais vous faire une déclaration d'amour , je vous dirais : Adorable Cinthia , ce n'est point par galanterie , ni pour remplir les devoirs du *sarao* que je vous apprends que mon cœur s'est rendu à vos premiers regards ; c'est pour vous découvrir mes secrets sentimens, puisque je puis aujourd'hui vous les faire connaître sans vous revolter contre ma témérité. Et cela n'est qu'une feinte ? interrompit avec précipitation la dame. Ne m'en dites pas davantage, Alvarade , j'entrevois votre finesse ; vous feignez d'être insensible à la beauté des dames , vous flattant que par ce moyen vous pourrez me rendre plus traitable ; je vous pénétre , n'est-ce pas ? avouez-le-moi de bonne grâce , et vous ne vous en repentirez point ; fiez-vous à la promesse que je vous en fais.

Don André hésita quelques momens avant que de lui répondre ; mais , se déterminant enfin à la satisfaire aux dépens de qui il appartiendrait , il lui avoua tout ; après quoi il dit : Madame, j'attends présentement mon arrêt , daignez le prononcer ; décidez de mon sort. Je pourrais , répondit Cinthia, m'offenser de la supercherie que vous m'avez faite , et , pour vous en punir , vous traiter comme mes autres amans ; mais je vous la pardonne à cause de l'invention , et vous donne la préférence sur tous vos rivaux.

Je laisse à concevoir au lecteur le ravissement que ces derniers mots causèrent à mon ami , qui , tant que dura le *sarao* , c'est-à-dire jusqu'au lendemain matin , ne cessa de donner des marques de sa reconnaissance à la fille de don Joachim. A peine eut-il quitté cette dame , qu'il accourut chez moi pour me faire part de sa joie. Il me rendit un million de grâces de lui avoir conseillé de jouer le rôle qu'il avait fait , en me disant que j'étais l'auteur de sa félicité. Enfin , quinze jours après , il épousa sa maîtresse , au préjudice de ses deux rivaux , qui , dans le fond , lui étaient préférables.

## CHAPITRE XIV.

*Don Chérubin va par curiosité entendre prêcher un père de l'ordre de Saint-Dominique. Quel homme c'était que ce religieux. Sa surprise en le reconnaissant, et de l'entretien qu'il eut avec lui.*

PEU de temps après ce mariage, il arriva qu'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique vint de Guatimala demeurer à Mexico. Il prêcha d'abord dans la cathédrale, et fit tant de bruit dès son premier sermon, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de la ville. Dans quelque maison que j'allasse, je n'entendais parler que du père Cyrille. Les femmes surtout le vantaient, et le mettaient au-dessus des plus fameux prédicateurs de la Merci, de Saint-François, et même des Jésuites, bien que parmi ces derniers il y en eût alors de très-célèbres. Devait-il prêcher dans une maison religieuse, toute la noblesse y courait en foule ; on augmentait le prix des places.



L'auditoire éclatait en brouhaha , l'on y battait même des mains , et l'on sortait de l'église en élevant jusqu'aux nues l'éloquence du prédicateur.

Je ne pus tenir contre la réputation du père Cyrille , et je voulus juger par moi-même de ses talens. Ayant appris qu'il devait prêcher le jour de l'Assomption dans son couvent , je m'y rendis , et j'y trouvai une nombreuse et brillante assemblée , quoique ce monastère soit à une lieue de Mexique. Je m'assis parmi les auditeurs pour mon argent ; et , en attendant le sermon , je m'entretins avec un cavalier qui était auprès de moi. Je lui demandai s'il avait déjà entendu le père Cyrille : Deux fois , me répondit-il , et je vous proteste que jamais aucun prédicateur ne m'a fait tant de plaisir que celui-là.

Vous allez , poursuivit-il , être surpris de son style éblouissant et de la beauté de ses portraits. Il a un choix de termes et une élégance qui enlèvent , des métaphores heureuses , des allégories justes et ravissantes , des beautés de détail , des tours qui lui sont particuliers , et surtout des

transitions de la dernière finesse. Je ne vous en dis pas davantage, pour vous laisser le plaisir de la surprise. Je vous avertis seulement qu'il faut l'écouter avec toute l'attention dont vous êtes capable, car il a une volubilité de langue qu'on a de la peine à suivre. J'étais à son dernier sermon aux pères de la Merci, j'eus le malheur d'éternuer, et mon éternuement me fit perdre une période. Je lui répondis qu'il y avait de certains prédicateurs qui parlaient si vite, qu'il ne fallait pas seulement détourner les yeux de dessus eux, à moins que l'on ne voulût perdre le fil de leurs sermons.

Cependant ce discours redoublait l'impatience que j'avais d'entendre ce fameux personnage. Je le vis paraître dans la chaire, et l'église retentit aussitôt d'une acclamation générale; ce qui me fit connaître jusqu'à quel point le public était prévenu en sa faveur. Le père Cyrille ne me parut pas plus grand qu'un nain; et il était en effet si petit, qu'on ne lui voyait que la tête. Je le regardai attentivement; ses traits me frappèrent; et à peine eut-il prononcé le

texte de son sermon , que j'achevai de le reconnaître à sa voix. C'est lui, dis-je en moi-même ; oui, ma foi, c'est le licencié Carambola. La plaisante aventure ! Il semble que nous nous suivions l'un et l'autre. Nous nous disons adieu à Tolède, et nous nous revoyons à Madrid. Là, nous étant quittés, nous nous retrouvons à Barcelonne. On dirait que la fortune prend plaisir à nous rejoindre. Ensuite, doutant du rapport de mes yeux et de mes oreilles : Ne me tromperais-je point aussi ? disais-je en me reprenant ; voilà sa voix et sa figure, à la vérité ; mais ne voit-on pas tous les jours des hommes qui se ressemblent parfaitement ? D'ailleurs , se peut-il que Carambola ait pris le froc, et, ce qui me passe, qu'il soit devenu un grand prédicateur ? c'est ce que je ne puis concevoir. Cependant plus j'écoutais et considérais le père Cyrille , et plus je voulais que ce fût mon licencié biscayen.

En attendant que je pusse convertir mon doute en certitude, je prêtai une oreille attentive au religieux pour juger si le public avait raison d'admirer son éloquence ; Mais il débita son sermon si rapidement, que

j'en perdis plus de la moitié sans éternuer. J'en entendis pourtant assez pour me consoler de cette perte. Je fis même une remarque qui ne tournait point à la gloire du prédicateur : j'observai que les auditeurs n'étaient touchés que de la beauté du style, et que l'orateur visait moins au cœur qu'à l'esprit.

Quand le sermon fut fini, je me fis conduire à la chambre du père Cyrille, qui me revit avec une surprise égale à celle qu'il m'avait causée en se montrant dans la chaire. Nous nous embrassâmes tous deux avec affection. Monsieur le licencié, lui dis-je, grâces au ciel, nous nous rencontrons donc encore une fois ! Mais avouez que cette dernière rencontre est plus surprenante que les autres. Je ne me serais jamais attendu à vous retrouver sous l'habit d'un jacobin. Mon étonnement, répondit-il, est pareil au vôtre, et vous vous imaginez bien que je ne suis pas peu curieux d'apprendre ce que vous faites à Mexique. Je crois que vous ne l'êtes pas moins de savoir comment je suis devenu moine, et, qui plus est, un prédicateur de la première

volée. Il faut nous contenter l'un et l'autre. Mais remettons , s'il vous plaît , la partie à demain pour deux raisons : outre que je suis fatigué , j'ai un long récit à vous faire. Et moi , lui dis-je , de mon côté j'ai une infinité de choses à vous raconter. Adieu , père Cyrille , reposez-vous. Nous nous reverrons demain.

Je quittai là-dessus mon prédicateur , et , l'étant venu rejoindre le jour suivant l'après-midi , nous nous enfermâmes dans sa chambre , où nous nous préparâmes à nous faire une confidence réciproque de ce qui nous était arrivé depuis notre dernière séparation. Je parlai le premier , et , persuadé que je pouvais tout dire à mon ami Carambola , je ne lui déguisai rien. Lorsque j'eus cessé de parler , il prit la parole à son tour , et me conta l'histoire de sa métamorphose avec la même sincérité.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

---

## CINQUIÈME PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Le licencié Carambola commence à raconter l'histoire de son voyage aux Indes occidentales. Il rencontre un de ses camarades de collège; ce qu'il était. Il prend le parti de le suivre, et se fait religieux.*

Vous savez bien, dit-il, que vous me laissâtes à Barcelonne précepteur d'un enfant gâté. Je vous témoignai, s'il vous en souvient, que j'étais fort satisfait de mon poste, que j'y avais tous les agrémens qu'un pédagogue puisse trouver dans une maison, et que, selon toutes les apparences, je l'occuperais long-temps. Cependant je fus obligé de le quitter. On me remercia; que dis-je? on me congédia, même

assez malhonnêtement. Voici pourquoi. Un jour que j'étais très-mécontent de mon petit gentilhomme , à qui je ne pouvais faire entrer dans la tête un principe de la langue latine , il m'arriva d'oublier qu'il m'avait été défendu de le châtier , de peur de le chagriner et de le rendre malade ; je lui tirai les oreilles un peu rudement à la vérité. Il poussa des cris comme si je l'eusse écorché tout vif. Sa mère , qui les entendit , accourut , et , trouvant son fils tout en pleurs , me traita de brutal. Le père , qui n'était pas maître chez lui , voulut parler en ma faveur ; mais on le fit taire comme un petit garçon , et l'on me mit à la porte sans autre forme de procès.

Quelques jours après avoir été chassé de la sorte , comme je me promenais tout seul sur le port en rêvant à la mauvaise situation de mes affaires , je rencontrai deux pères de Saint-Dominique , dont j'en reconnus un pour avoir fait mes études avec lui à l'université d'Alcala. Il me remit aussi dans le moment. Nous nous abordâmes l'un l'autre , et nous étant cordialement

embrassés , nous commençâmes à nous entretenir des petits tours que nous avions faits ensemble au collège à nos professeurs. Après cela il m'apprit qu'il venait de Solsonne avec son compagnon , pour s'embarquer à Barcelonne sur un vaisseau qui devait le lendemain prendre la route de Cadix , où ils étaient attendus tous deux dans leur couvent , l'un pour y professer la philosophie , et l'autre la théologie. J'envie votre bonheur , mes pères , leur dis-je en soupirant , et je me repens bien de n'avoir pas embrassé votre état plutôt que de m'être fait galérien , car c'est ainsi que j'appelle un pauvre diable de précepteur.

Mon camarade d'école se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes. Je ne savais pas, me dit-il , que la condition d'un précepteur fût une galère. Je vous l'apprends donc , lui répondis-je , et vous pouvez vous en fier à moi. J'avoue qu'il n'y a point de règle sans exception , et qu'il y a des maisons où l'esclavage des pédagogues est doux , ou du moins supportable. Chez une prude et vieille dévote , par exemple , un précepteur hypocrite n'est pas malheu-



reux. Il possède la confiance de la patronne qui ne voit que par ses yeux, et qui, pour prix des complaisances intéressées qu'il a pour elle, fait quelquefois une généreuse mention de lui dans un testament. Mais de pareilles places sont bien rares, et pour moi, jusqu'ici, je n'en ai trouvé que de misérables.

Je suis fâché, reprit le même moine, que vous ne soyez pas content de votre sort. Je souhaiterais que vous le fussiez autant que je le suis du mien. Si tout le monde savait jusqu'à quel point nous sommes heureux, nous autres jacobins, nos cloîtres ne pourraient contenir tous les hommes qui s'empresseraient à les venir habiter. Ah ! père, m'écriai-je, vous augmentez par ce discours le regret que j'ai de n'avoir pas pris l'habit fortuné de saint Dominique. Si vous parlez sérieusement, me dit-il, je vous le ferai endosser quand il vous plaira. Il en est temps encore : profitez de l'occasion ; venez avec nous à Cadix. Je vous présenterai au révérend père Isidore, prieur de notre maison, et je suis assuré qu'il vous recevra volontiers parmi nous

lorsqu'il apprendra que vous avez fait du bruit dans les écoles d'Alcala, où j'ai été témoin de vos brillantes études. Je me souviens encore qu'on vous appelait par excellence *aquila theologiae*.

Oui, seigneur licencié, continua-t-il, le père Isidore vous regardera comme une excellente acquisition pour notre ordre, et me saura bon gré de la lui avoir procurée. Déterminez-vous, voyez ce que vous voulez faire. Je vous prendrais au mot, lui répondis-je, et partirais avec vous pour Cadix, si j'étais assez bien en espèces pour faire les frais du voyage et de ma réception; mais je vous avouerai franchement que je n'ai pour tout bien qu'un doublon, encore en dois-je les trois quarts à l'auberge, où je mange depuis que je suis hors de condition.

Vous n'avez pas besoin d'argent avec nous, dit alors l'autre moine; nous sommes en état de vous défrayer sur la route. Et quant à votre réception, comptez qu'elle se fera gratuitement en faveur de votre mérite. Eh bien, y a-t-il encore quelque difficulté à lever? Non, lui repartis-je, il

n'y en a plus. En vérité , mes pères , vous m'inspirez de la vocation. Je suis prêt à vous suivre.

Mes confrères futurs me parurent charmés de me voir disposé à les accompagner. Sans adieu , frère , me dit mon camarade de classe , nous aurons tout le temps de nous entretenir. Nous vous quittons , ajouta-t-il en me montrant du doigt un bâtiment qui était dans le port , pour aller faire porter à bord de ce vaisseau toutes les provisions nécessaires pour notre voyage , car nous ne sommes pas gens à nous embarquer sans biscuit. Venez nous joindre là ce soir ; nous partirons demain avant le jour.

•  
1  
F  
6  
6



Venez, et dans cette pèlerine embrassez votre  
belle-sœur.

## CHAPITRE II.

*Le licencié Carambola s'embarque avec les bons pères de Saint-Dominique : sa réception au noviciat ; il reçoit les ordres sacrés. De quelle manière il prêcha la première fois. Il remonte une seconde fois en chaire ; son succès. Il part pour les Indes ; son admiration en y arrivant.*

NE voulant point sortir de Barcelonne comme un fripon, je retournai à l'auberge, où je payai mon hôte ; ensuite reprenant le chemin du port pour me trouver au rendez-vous , j'y arrivai avec une petite valise que je portais sous le bras , et dans laquelle étaient mes hardes. Les religieux s'étaient déjà embarqués , et m'attendaient avec impatience. Ces bons pères , par précaution , s'étaient pourvus d'une grande abondance de vivres et d'une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins de la Manche , comme s'ils eussent dû aller au bout du

monde. Enfin , on leva l'ancre le lendemain avant l'aurore , et notre vaisseau s'éloigna du port de Barcelonne. Pendant le cours de la navigation , qui , grâces au ciel , fut très-heureuse , nos religieux se montrèrent de si belle humeur , que , loin de me repentir de m'être enrôlé dans leur compagnie , je ne cessai de m'en applaudir , me persuadant qu'il n'y avait point de mortels plus heureux. Je vous dirai qu'aujourd'hui je suis encore dans cette opinion.

Etant arrivés à Cadix , nous nous rendîmes au monastère des pères de Saint-Dominique. Le prieur Isidore reçut mes deux compagnons avec distinction , et comme des sujets dont sa maison avait besoin. Il me fit aussi un accueil favorable lorsqu'ils lui eurent dit que j'étais un savant licencié qui demandait l'habit de novice. Il me l'accorda sans peine , sur l'assurance qu'ils lui donnèrent que j'étais né pour vivre avec eux , comme en effet je leur avais assez fait voir sur le vaisseau que je m'accommodais à merveille de leur façon de vivre.

J'entrai donc au noviciat , et , grâces à Dieu , je ne me dégoûtai point de la vie

monacale. Après avoir fait profession , l'on me donna le nom de père Cyrille. Je m'attachai à l'étude de la théologie. Je pris ensuite les ordres sacrés ; et, me sentant, à ce qu'il me semblait, du talent pour la chaire, je composai un sermon , que j'eus la hardiesse de vouloir débiter dans la cathédrale de Cadix, devant l'évêque et le gouverneur. Mais savez-vous de quelle manière je m'en acquittai ? Vous allez l'apprendre , car ma sincérité doit répondre à la vôtre , et nous devons mutuellement nous raconter nos aventures désagréables avec la même franchise que les autres. L'assemblée était nombreuse , et remplie de moines de toutes sortes d'ordres. Un auditoire si éclairé , mais en même-temps si critique et si jaloux, me troubla de façon que je demeurai court au milieu de mon exorde. Je fatiguai vainement ma mémoire pour pouvoir continuer , la rebelle me refusa constamment son secours , et je fus obligé de m'éclipser ; mais, avant que je disparusse , je dis à mes auditeurs : Messieurs , je vous plains , vous perdez un beau sermon.

Vous jugez bien que ces paroles , pro-



noncées par un Biscayen , continua le père Cyrille , ne manquèrent pas d'exciter des ris. L'évêque et le gouverneur en perdirent leur gravité. Tous les moines , si vous en exceptez ceux de notre ordre , sortirent de l'église en étouffant d'envie de rire , et plus satisfaits que si j'eusse parfaitement bien prêché.

Un coup d'essai si malheureux ne me découragea point. Au contraire , pour réparer mon honneur , je m'armai d'audace , et trois mois après je remontai dans la même chaire d'où j'étais si désagréablement descendu. Ceux de mes auditeurs qui avaient été témoins du tour que ma mémoire m'avait joué la première fois , s'attendaient peut-être encore à me voir demeurer court , et à rire sur nouveaux frais à mes dépens ; mais ils furent trompés dans leur attente. Ma mémoire me fut fidèle , et je fus généralement applaudi. Que dis-je ? on me trouva toutes les parties de l'orateur , et dès ce jour-là , je fus mis en parallèle avec les plus fameux prédicateurs espagnols. Ce qui prouve bien qu'on peut se mettre en réputation à peu de frais. Cela me fit redoubler

mes efforts pour mériter les louanges qu'on me donnait, et que malgré mon amour-propre je sentais bien que je ne méritais pas. Je composai d'autres sermons dont mes auditeurs furent si contents, que mon nom devint plus célèbre de jour en jour.

Je jouissais à Cadix de l'estime générale de ses habitans, lorsque le père Isidore reçut une lettre de l'Amérique. Le prieur de Saint-Jacques de Guatimala le pria de lui envoyer deux habiles prédicateurs pour soutenir la réputation de notre ordre en ce pays-là. Je souhaitai d'être un des saints ouvriers qu'on y demandait; ce fut moins à la vérité par un zèle apostolique que par l'envie qu'il me prit de voir ces belles régions conquises par les armes espagnoles. Je puis dire que ce ne fut pas sans répugnance que le père Isidore me permit d'aller aux Indes, n'ayant pas alors dans sa communauté de sujet qui me valût. Cependant il eut la bonté de se rendre à ma prière, à condition que je reviendrais en Espagne après quelques années.

Je sortis donc du port de Cadix avec le père Boniface de Tabara, qui me fut donné

pour compagnon. Le vent nous fut toujours favorable jusqu'à la Havane , d'où nous prîmes la route de Carthagène ; de là nous nous rendîmes à Porto-Bello dans le temps de la foire , qui , sans contredit , doit passer pour la plus belle qu'il y ait au monde. Le concours prodigieux de marchands d'Espagne et du Pérou , dont les uns viennent pour acheter , et les autres pour vendre des marchandises , offre aux yeux un spectacle très-amusant. Pour moi , ce que je trouvai plus digne d'être regardé , fut le nombre de mulets que je vis arriver de Panama , chargés de barres et de lingots d'argent. Dans un seul jour j'en comptai jusqu'à deux cents qui furent déchargés dans la place publique ; ce qui composait des monceaux de lingots qui réjouissaient la vue de messieurs les intéressés.

Nous ne nous arrêtâmes pas long-temps à Porto-Bello. Nous remîmes à la voile pour Venta de Cruzez , puis pour Panama , d'où nous gagnâmes le port des Salines, et ensuite Cartago. De là, nous allâmes à la ville de Grenade , autrement appelée *le Jardin de Mahomet* , d'où nous ne tardâmes guère à

nous rendre au port de Realejo sur la mer du Sud , et peu de jours après nous arrivâmes au port de la Trinité.

J'interrompis assez brusquement Carambola dans cet endroit : Ho ! que diable , lui dis-je , monsieur le licencié , vous me faites une relation de voyageur ! Ne me nommez pas , je vous prie , tous les lieux par où vous avez passé. Je vous en tiens quitte ; je ne suis curieux que d'entendre vos aventures ; ainsi ne faites , s'il vous plaît , qu'un saut du port de la Trinité à Saint-Jacques de Guatimala ; car , selon toutes les apparences , cette dernière ville est le théâtre des principaux exploits que vous avez à me raconter. Monsieur le bachelier , me répondit-il en souriant , vous avez tort de vous plaindre. Pour éviter la prolixité , et pour serrer ma narration , j'ai supprimé les tempêtes et les autres périls que j'ai essuyés. Je vous ai même fait grace des descriptions que j'aurais pu faire des lieux dont je ne vous ai dit simplement que les noms , et qui seraient peut-être plus intéressantes que mes propres aventures. Allez , vous m'avez interrompu mal à propos.

Mais enfin, poursuivit-il, puisque vous le voulez absolument, je vais vous faire faire un saut de vingt cinq lieues en vous transportant tout à coup à Guatimala. Permettez-moi seulement auparavant de vous dire une particularité des plus singulières. La voici. Auprès de la ville de la Trinité, on voit dans un endroit fort bas sortir de la terre, sans discontinuation, une épaisse et noire fumée, mêlée quelquefois de soufre et de tourbillons de feu; on dit que quelques voyageurs curieux d'en découvrir la cause, ayant eu l'imprudence de s'en approcher de trop près, avaient été renversés par terre à demi-morts. Les gens du pays assurent qu'à certaine distance on entend des cris comme de personnes tourmentées, et que ces cris sont accompagnés d'un bruit de chaînes de fer; ce qui fait donner le nom de bouches d'enfer à cet horrible gouffre.

Venons présentement à Guatimala, continua le père Cyrille, je ne veux pas vous faire languir plus long-temps. Nous y arrivâmes donc le père Boniface et moi. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que nous cherchâmes d'abord la ville dans la ville même,

Aucune muraille, aucune porte ne s'offrirent à son entrée ; quelques maisons couvertes de chaume ou de tuiles, se présentèrent seulement à nos yeux. Surpris de voir une ville qui répondait si mal à l'idée que je m'en étais formée, je dis à mon camarade : Père, à votre avis, n'avons-nous pas fait une belle équipée d'avoir quitté la ville de Cadix, où nous étions si bien, pour venir prêcher ici ? A juger des citoyens par leurs habitations, nous n'allons avoir pour auditeurs que de la canaille. Est-ce là cette célèbre ville de Guatemala ? cette capitale d'un pays de trois cents lieues d'étendue, et où il y a, nous a-t-on dit, une audience royale indépendante de celle de Mexique, avec un premier président, qui, sans avoir le titre de vice-roi, en a toute l'autorité : c'est ce que je ne puis concevoir. Ni moi non plus, disait le père Boniface ; peu s'en faut que je ne croie qu'on s'est moqué de nous.

Notre étonnement toutefois ne fut pas de longue durée. Lorsque nous fûmes au-delà des maisons couvertes de chaume, nous en aperçûmes de plus belles, et

entre autres deux superbes édifices, qui sont dans le faubourg Saint-Dominique, c'est-à-dire, le couvent des Jacobins, et le monastère des filles de la Conception. Ce dernier surtout, entouré de hautes murailles qui forment une enceinte d'une immense étendue, arrêta long-temps nos regards. Il nous semblait voir une ville particulière renfermée dans celle de Guatemala. Aussi compte-t-on dans cette maison jusqu'à mille filles, tant religieuses et pensionnaires, que négresses qui sont à leur service.

A mesure que nous avancions dans cette capitale, nous découvrions des maisons qui lui faisaient plus d'honneur que les premières. Enfin nous nous présentâmes à la porte du couvent de nos pères, qui nous reçurent comme deux personnages dont l'arrivée leur était très-agréable. Le père Valentin Tiraquello, qui en était alors prieur, n'eut pas sitôt lu la lettre que je lui remis de la part du père Isidore, qu'il nous fit mille amitiés, et principalement à moi, parce que la dépêche contenait un magnifique éloge du père Cyrille. On nous régala

parfaitement bien , et l'on nous laissa reposer quelques jours.

Pendant ce temps-là le bruit courut dans la ville qu'il venait d'arriver d'Espagne deux grands prédicateurs. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en mouvement toutes les familles espagnoles , et surtout les femmes. Quand les verrons-nous ? s'écriait l'une. Que j'ai d'impatience , disait l'autre , d'entendre ces nouveaux apôtres ! Père Cyrille , me dit un jour notre prier , je ne puis résister plus long-temps à la curiosité du public ; les gentilshommes , les officiers de l'audience , les bourgeois , toute la ville souhaite avec ardeur de vous voir en chaire pour juger si vos talens répondent à votre renommée : ils me pressent de leur accorder cette satisfaction , et je n'ai pu me défendre de leur promettre qu'ils l'auront incessamment. Je tiendrai votre promesse , lui dis-je , mon révérend père ; je prêcherai , si vous voulez , dès demain dans notre église , pour les contenter.



## CHAPITRE III.

*Le père Cyrille prêche au contentement d'un nombreux auditoire. Le lendemain il va dîner chez l'évêque de Guatimala. Il reçoit des honneurs. Sa visite chez plusieurs religieuses. Collations et concert qu'elles lui donnent. Entretien particulier de l'évêque avec lui. Sujet de cet entretien.*

LE prieur, me voyant dans cette disposition, envoya sur-le-champ dans les principales maisons avertir que le révérend père Cyrille débiterait le lendemain aux Jacobins. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans Guatimala, si bien que notre église se trouva le lendemain remplie de tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens dans la ville. D'un côté, l'auditoire était honoré de la vénérable présence de don François de Castro, évêque de Guatimala ; et de l'autre, de tous les officiers de la chancellerie, depuis le premier président jusqu'au greffier,

sans parler des principales dames de la ville qui s'étaient parées magnifiquement. Dès qu'on me vit en chaire, il s'éleva dans l'assemblée un petit murmure qui me parut un effet de ma figure de pygmée, car on prend garde à tout; mais je n'eus pas achevé mon exorde, que ce bruit désagréable fut suivi d'un plus flatteur; et chacun, oubliant pour ainsi dire qu'il me voyait, me prêta son attention.

Si j'avais eu le bonheur de plaire à Cadix, je plus encore davantage à Guatimala. Pour tout dire en un mot, j'emportai le suffrage de mes auditeurs, et gagnai l'estime de l'évêque, qui m'envoya le lendemain matin inviter à dîner, avec le prieur, au palais épiscopal.

Ce bon prélat, qui, tout septuagénaire qu'il était, n'avait pas encore un air d'antiquité, m'accabla de complimens. Il félicita le père Valentin d'avoir un sujet aussi capable que je l'étais de faire honneur à l'ordre de Saint-Dominique. Jugez si les louanges de monseigneur chatouillaient un cœur biscayen ! Je les savourais intérieurement; mais plus je sentais ma vanité flat-

tée, plus j'affectais de paraître modeste, ainsi que font tous les auteurs à qui l'on donne des louanges en face.

Outre l'estime de ce prélat, je m'attirai celle des grands officiers de l'audience, qui me louèrent tous unanimement, de manière qu'il fut décidé que le petit père Cyrille était le coryphée des frères prêcheurs dans les Indes. Je ne plus pas seulement aux personnes du monde; ma réputation perça les murs du monastère de la Conception. Les religieuses voulurent m'entendre, et je les charmai. Quelques-unes d'entre elles m'écrivirent pour me témoigner jusqu'à quel point elles étaient contentes de mon sermon, et pour m'inviter à les aller voir à la grille; ce que je ne manquai pas de faire, lorsqu'on m'eut dit qu'à Guatimala, de même qu'à Mexique, les moines fréquentaient librement les religieuses, qu'elles s'entretenaient avec eux aux parlours, et leur donnaient quelquefois des collations entremêlées de musique; ce qui m'arriva dès la première visite que je fis à celles de ces dames qui m'avaient écrit des lettres obligeantes. Elles me régalerent

de confitures, et me firent entendre de très-belles voix, entre autres celle de la jeune mère dona Angéla de Montalvan, fille d'un officier de l'audience, et la personne du monde peut-être du plus rare mérite.

On voit peu de femmes qui n'aient, avec une grande beauté, une taille défectueuse ou bien un esprit borné; mais on peut dire que la nature, en formant dona Angéla, en avait voulu faire un ouvrage parfait. Il est constant que cette religieuse, qui commençait à peine son cinquième lustre, était une fille incomparable. Elle savait la musique à fond, et joignait à une voix ravissante un génie supérieur. Elle m'adressa deux ou trois fois la parole si spirituellement et d'un air si gracieux, que je crus entendre et voir un ange. Elle m'enchança les yeux et les oreilles.

Je sortis du couvent de la Conception et m'en retournai au nôtre, fort occupé de la politesse des religieuses, et peut-être un peu trop du mérite de la jeune religieuse dont je viens de parler. Eh bien! père Cyrille, me dit notre prier, êtes-vous content de nos voisines? J'ai sujet de l'être,

lui répondis-je. Ces dames m'ont régalingé de confitures et d'un concert qui a été merveilleusement bien exécuté. Je n'en doute pas, reprit le père Valentin, surtout si la mère de Montalvan s'en est mêlée. Oui, vraiment, lui dis-je; elle y a chanté, et j'ai trouvé sa voix admirable. Vous devez, répliqua-t-il, avoir remarqué aussi que cette fille est pourvue d'une beauté peu commune. C'est à quoi je n'ai pas pris garde, lui repartis-je d'un air hypocrite; je ne me suis attaché qu'à l'écouter. Ce qui n'était pas exactement vrai; car sitôt, que mes oreilles avaient été frappées des sons touchans de la voix d'Angéla, je n'avais plus regardé que cette religieuse; mais je n'osai lui avouer que j'avais fait cette observation, de peur que je ne lui parusse avoir pris trop de plaisir à le faire.

Je suis fâché, reprit le prier, qui était un homme simple et naturel, que vous n'avez pas considéré avec attention la mère de Montalvan; vous auriez vu un visage céleste. Le seigneur don François de Castro, notre évêque, a pour elle une considération toute particulière. Il va souvent la voir, et

il lui envoie tous les jours des présens. On le soupçonnerait d'en être amoureux, si sa vertu consommée et son âge avancé ne mettaient pas sa grandeur à couvert de ce soupçon ; mais on rend justice à ce vénérable prélat, et toute la ville est persuadée comme moi qu'il n'a pour cette dame qu'une amitié pure et délicate. Si je n'eusse pas connu le père Valentin pour un homme incapable de médire de son prochain, et surtout de son évêque, j'aurais cru qu'il ne parlait pas sérieusement ; néanmoins il pensait ce qu'il disait, tant il avait bonne opinion de la vertu de monseigneur.

Deux jours après avoir été chez les religieuses de la Conception, je vis entrer dans ma chambre un gentilhomme envoyé par le prélat pour me dire que sa grandeur souhaitait de me parler. Je me rendis d'abord à l'évêché, où le seigneur don François, m'ayant fait entrer dans son cabinet, me tint des discours obligeans et flatteurs ; puis tout à coup changeant de matière : Père Cyrille, j'ai besoin de vous, me dit-il, pour réussir dans un dessein que je médite. Je me flatte que vous ne me refuserez pas

votre secours. Je vais vous dire de quoi il s'agit. Les filles de la Conception , qui depuis quinze jours ont perdu leur supérieure, en vont élire une autre. Je voudrais bien que leur choix tombât sur la mère de Montalvan : il faut former en sa faveur une faction vigoureuse. J'ai déjà su gagner quelques-unes de ces dames ; elles m'ont promis leurs suffrages , et je suis assuré de la pluralité des voix , si vous me secondez.

Monseigneur , lui dis-je , vous pouvez disposer de votre serviteur. Commandez ; que faut-il que je fasse ? Je sais , reprit-il , que vous avez fait connaissance avec plusieurs religieuses de ce monastère, et qu'elles ont conçu pour vous la plus haute estime. Vous me ferez plaisir de leur parler successivement en particulier de la prochaine élection , et d'employer votre éloquence à les mettre dans la disposition où je les voudrais.

Je ne crois pas , lui dis-je , monseigneur , que j'aie beaucoup de peine à réussir dans cette négociation. Je suis persuadé que toutes les religieuses se conformeront volontiers aux sentimens de votre grandeur.

J'en doute , s'écria-t-il , ne nous flattons point ; la grande jeunesse d'Angéla est un terrible obstacle à surmonter : il y a dans ce couvent vingt filles de qualité qui ont plus de trente ans de religion , et dont la conduite a toujours été irréprochable. De quel œil celles-là verraient-elles l'autorité entre les mains d'une jeune religieuse ? Cependant , ajouta-t-il en poussant un soupir qui me fit voir tout l'intérêt qu'il prenait à cette affaire , cette religieuse , toute jeune qu'elle est , mérite d'avoir la préférence sur toutes ses compagnes.

Vous l'avez vue , continua-t-il , vous l'avez vue au parloir , mais elle n'a fait seulement que paraître devant vous un instant. Vous ne savez pas tout ce qu'elle vaut ; il faut l'avoir entretenue plus d'une fois ; il faut la connaître enfin pour la bien apprécier , pour apercevoir son mérite dans toute son étendue. Qu'elle a d'esprit ! Ouvre-t-elle la bouche pour parler , c'est un bon mot qui lui échappe ; est-il question de raisonner , ses raisonnemens sont justes et solides. Une fille de vingt-deux ans ! que cela est aimable ! Mais ce qu'on ne peut assez louer ,



et ce qui seul la rend digne d'être supérieure, c'est son extrême douceur. Heureux effet de son tempérament et de sa vertu ! Exempte de ces saillies d'humeur que les personnes les plus raisonnables ne peuvent quelquefois retenir, elle conserve une tranquillité d'âme que rien ne peut troubler. En un mot, elle réunit en sa personne toutes les qualités aimables et estimables. C'est ce mérite rare qui m'intéresse pour elle ; et entre nous, je ne pense pas que sa jeunesse doive l'exclure d'un rang pour lequel je la trouve née.

Je vis bien par ce discours que monseigneur se laissait un peu trop dominer par son amitié pure et délicate pour Angéla, et son projet me parut extravagant. Néanmoins, ce que je me reprocherai toute ma vie, au lieu de le combattre et de lui en représenter le ridicule, je l'approuvai contre ma conscience, pour faire ma cour au prélat et gagner ses bonnes grâces. C'est ainsi que les grands trouvent presque toujours dans les personnes du commun des ministres tout prêts à servir leurs passions. J'assurai sa grandeur que je lui étais entiè-

rement dévoué , et que j'allais faire tout mon possible pour m'acquitter heureusement de la commission dont elle m'honorait. Le vieil évêque , ravi du zèle que je marquais pour son service , m'embrassa d'un air affectueux ; et par ses caresses qui flattaient ma vanité , il acheva de me faire épouser sa folle entreprise.

---

#### CHAPITRE IV.

*Des mouvemens que le père Cyrille se donna pour faire réussir la faction de l'évêque ; quel en fut le succès. Il s'élève un bruit inattendu à la porte du couvent. Suite de cet événement.*

Pour montrer plus d'empressement , je ne fis qu'un saut du palais épiscopal au monastère de la Conception. J'y vis les religieuses que je connaissais , et je les entretins l'une après l'autre. Je les trouvai très-opposées aux volontés du prélat ; mais leurs oppositions furent autant de triomphes pour

ma rhétorique. Cela m'encouragea ; je parlai à d'autres religieuses encore , et principalement à quelques-unes de celles qui , croyant avec raison mériter la préférence , regardaient comme un passe-droit intolérable qu'on la voulût donner à un sujet de vingt-deux ans. Vous jugez bien que ces vieilles mères ne se rendirent pas aisément. Néanmoins , toutes révoltées qu'elles étaient contre ce que je leur proposais , je vins à bout de le leur faire accepter , comme si j'eusse eu le talent de Carnéadès pour persuader (1). Enfin , je fis si bien , qu'en moins de huit jours je m'assurai du suffrage de la plupart de ces dames.

Je portai cette agréable nouvelle à monseigneur , qui la reçut avec des transports de joie inexprimables , et me fit des remerciemens qui partaient du fond du cœur. Il me fit outre cela présent d'une montre d'or qu'il m'obligea d'accepter , et que je reçus , quoique dominicain. Après m'avoir donné

(1) Caton le censeur fut d'avis qu'on renvoyât le philosophe Carnéadès , à cause que par son éloquence il éblouissait les esprits , de telle sorte qu'on ne pouvait plus distinguer le vrai du faux quand il avait parlé.

mille marques d'affection , il me pria d'aller voir la jeune mère de Montalvan pour l'informer de l'heureux effet de mes soins ; ce que je fis volontiers. Je vole au couvent de la Conception. Je demande la mère Angéla : elle vient au parloir , et nous nous entretenons. Je lui rendis compte de ce que j'avais fait pour elle , et je l'assurai que vraisemblablement elle ne pouvait manquer d'être supérieure. Là-dessus elle me remercia de mes peines , et fit éclater sa reconnaissance dans des termes et d'un air dont je fus enchanté. Que je découvris d'agrémens dans sa personne ! j'admire les qualités estimables qui faisaient que monseigneur s'intéressait tant pour elle.

Cependant le jour de l'élection approchait , et nous aurions eu sans doute la pluralité des voix , si toutes les anciennes mères de la communauté n'eussent pas réuni leurs suffrages en faveur de la mère Sainte-Brigitte , sœur d'un vieux président de l'audience , et sans contredit le plus digne sujet qu'il y eût parmi elles. Cette réunion , que nous n'avions pas prévue , et qu'après tout nous n'aurions pu prévenir , fit avorter no-

tre entreprise. La discorde se mit dans le couvent ; et de plus , le bruit s'étant répandu dans la ville qu'on voulait élire pour supérieure une religieuse de vingt-deux ans , plusieurs des principaux habitans prirent feu là-dessus. Ils coururent en foule au monastère l'épée à la main , et menaçant d'enfoncer les portes pour aller défendre leurs filles contre la faction suscitée par l'évêque en faveur de la mère de Montalvan. Il fallut , pour détourner les malheurs que ce tumulte pouvait causer , que le père de cette dame entrât dans le monastère , et qu'il employât le pouvoir qu'il avait sur sa fille pour l'engager à se désister de ses prétentions ; ce qu'elle fit , je crois , à son grand regret , car la petite personne était aussi ambitieuse que belle. Par ce moyen le désordre cessa , et la paix fut rétablie , tant dans la ville que dans le couvent. Ainsi , la mère Angéla fut obligée de rester simple religieuse , et de se contenter d'être la plus jolie de sa communauté , ce que plus d'une de ses compagnes aurait préféré peut-être à l'honneur d'être supérieure.

## CHAPITRE V.

*Comment après l'aventure de l'élection le père Cyrille devint curé de Petapa ; des agrémens qu'il trouva dans sa cure. Il apprend avec facilité le proconchi : nouveau règlement dans son presbytère : éloge de son cuisinier. Singulière façon des Indiens de célébrer le patron de leur église.*

**J**E ne sais qui, de l'évêque ou de moi, demeura le plus sot après cette aventure, qui fit un éclat terrible dans la ville de Guatimala. Ce prélat, que je n'ai pas revu depuis ce temps-là, fut si mortifié d'avoir eu le démenti dans une affaire si intéressante pour sa grandeur, qu'il prit le parti de se tenir enfermé dans son palais pour dérober sa confusion aux regards malins du public. De mon côté, je n'étais guère moins honteux que lui, tout moine que j'étais. Je n'osais me montrer ; car, comme on me connaissait dans la ville pour un

homme auquel il n'avait pas tenu que la mère de Montalvan n'eût été supérieure, ma vue m'aurait peut-être attiré des huées. Pour tout l'or du monde je n'aurais pas voulu prêcher alors à Guatimala, m'imaginant qu'on ne m'y regardait plus que comme un secret agent du seigneur don François de Castro. Cette pensée me faisait tant de peine, que je résolus d'abandonner le séjour de cette ville, quelque agréable qu'il fût.

Je communiquai mon dessein au père prieur, qui, jugeant comme moi, qu'après ce qui s'était passé, j'avais effectivement raison d'avoir envie de m'éloigner de Guatimala, me dit : Père Cyrille, je suis de votre sentiment ; vous ferez bien de disparaître pour quelque temps. Le père Boniface, après vous le meilleur prédicateur de notre ordre, prêchera ici pendant votre absence. J'ai, poursuivit-il, un établissement solide à vous proposer. Vous savez que nous sommes collateurs de presque toutes les cures des environs de Guatimala, je vous offre la plus considérable, qui est celle de Petapa, grosse bourgade à six

lieues d'ici. Le père Étienne , un de nos religieux , qui la possède depuis plus de trente années , a besoin de repos , et demande un successeur. Allez le trouver , et servez-lui de coadjuteur jusqu'à ce qu'il vous abandonne sa place ; ce qu'il ne manquera pas de faire aussitôt qu'il vous aura enseigné la langue des Indiens. Je vous promets que vous ferez fort bien vos affaires en ce pays-là , qui d'ailleurs est un des plus délicieux de l'Amérique.

Je partis donc de Guatimala chargé d'une lettre du père Valentin pour le vieux curé de Petapa. J'étais monté sur un mulet des écuries de notre couvent , et un Indien à pied m'accompagnait. Pour suivre exactement les instructions que le prieur m'avait données , je m'arrêtai à Mixco , village voisin de Petapa , et j'y demeurai jusqu'au lendemain pour laisser le temps aux alcades et aux régidors , que je fis avertir de mon arrivée , de se préparer à me recevoir comme ils reçoivent ordinairement les prêtres ou les religieux qui viennent pour être leurs pasteurs , je veux dire avec une pompe qui marque bien le respect et la



considération qu'ils ont pour eux. Ils vinrent donc, le jour suivant, une lieue au-devant de moi, avec des chanteurs, des trompettes et des joueurs de haut-bois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la bourgade des arcs de triomphe dressés avec des branches d'arbres, et les rues par où je devais passer étaient jonchées de fleurs.

Je fus ainsi conduit en cérémonie jusqu'au presbytère, où le père Étienne, après avoir lu ma lettre de créance, me fit une réception telle que l'aurait pu souhaiter un pasteur plus vain que moi. Ce bon jacobin, quoique dans un âge avancé, paraissait encore robuste, et jouissait d'une vieillesse exempte d'infirmités. Avec tout le bon sens qu'il avait eu dans ses beaux jours, il conservait une humeur gaie qui le rendait agréable dans la société. Je vois bien par cette lettre, me dit-il, que le père Valentin me donne un successeur qui fera bientôt oublier ma perte aux habitans de Petapa.

J'en ai bien de la joie, continua-t-il, et je partirais d'ici dès demain pour aller achever ma carrière dans la sainte oisiveté de

quelqu'un de nos cloîtres , si vous n'aviez pas besoin de moi ; mais je vous suis nécessaire pour vous enseigner le *proconchi*, qui est le langage des Indiens , et qu'il faut absolument qu'un curé sache dans cette bourgade , où l'on ne parle guère espagnol , les officiers et la noblesse étant presque tous de race indienne. Le talent que vous avez pour prêcher vous sera inutile ici , à moins que vous n'appreniez le proconchi. Est-ce que le père Valentin ne vous l'a pas dit ? Pardonnez-moi. vraiment , lui répondis-je , il m'en a représenté la nécessité : mais il m'a dit en même temps que vous me l'enseigneriez en moins de trois mois. Il vous a dit vrai , reprit le père Étienne : je possède cet idiome à fond. J'ai même composé une grammaire et un dictionnaire en langue indienne , et ces deux ouvrages ont l'honneur d'avoir l'approbation de l'académie de Petapa.

A ce mot d'*académie* je fis un éclat de rire : comment donc , m'écriai-je , il y a dans cette bourgade une académie ! Il n'est donc pas à présent de petite ville qui n'en ait ? Celle-ci est très-célèbre , me répartit

le père Étienne d'un air très-sérieux ; à telles enseignes que je suis un vieux membre de ce respectable corps, dans lequel vous entrerez aussi bientôt ; car je prétends vous mettre incessamment en état de prêcher aux Indiens en proconchi ; et quand vous saurez bien cette langue, les académiciens de Petapa vous enverront deux députés de leur compagnie pour vous offrir une place parmi eux : c'est de quoi je puis vous assurer.

Sur une si flatteuse assurance, je témoignai au père Étienne tant d'impatience d'apprendre le proconchi, que, sans perdre de temps, il m'enseigna les premiers principes. Je profitai si bien de ses leçons, et m'attachai de manière à l'étude, qu'en trois mois je devins capable de composer en cette langue une exhortation que j'appris par cœur, et que j'osai débiter en public ; ce que je fis avec tant de succès, que les Indiens connaisseurs me regardèrent dès ce moment comme un homme qui frappait à la porte de l'académie.

Si vous me demandez ce que c'est que l'idiome proconchi, je vous répondrai que

c'est une langue qui a ses déclinaisons et ses conjugaisons, et qu'on peut apprendre aussi facilement que la grecque et la latine ; plus facilement même, puisque c'est une langue vivante qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens puristes. Au reste, elle est harmonieuse, et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même. Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières, et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias ; mais c'est ce qui en fait l'excellence : c'est le ton de l'académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie biscayen étant ami de l'obscurité. Je fis des progrès si rapides dans la langue des Indiens, que le vieux curé, me voyant en état de le remplacer dignement, me mit en possession de sa cure, et partit pour Guatimala, pour y aller passer le reste de ses jours.

Après son départ, je demeurai maître du

presbytère, où je commençai à vivre en gros bénéficiaire qui jouissait des fruits de son bénéfice : car jusqu'alors, soit dit sans offenser personne, le père Étienne, de peur sans doute de me détourner de l'étude du proconchi, avait pris la peine de toucher lui seul les revenus de la cure, qui ne laissait pas de rapporter par an deux mille bons écus, monnaie d'Espagne. Ce moine, avec de bonnes qualités, en avait une fort mauvaise ; il était avare. Il me l'avait bien fait connaître par la frugalité que j'avais vu régner dans nos repas, composés presque tous de beurre de cacao, et de détestables boissons. Aussi le premier soin dont je crus devoir m'embarrasser, fut d'avoir une meilleure table et de grossir mon domestique. Je pris à mon service un nègre, qu'un de nos alcades me donna pour un habile cuisinier, et dont je fus en effet très-content.

Ce nègre, nommé Zamor, avait été marmiteux chez le premier président de l'audience de Guatemala, et y avait appris la cuisine. Il me servait tous les jours quelque nouveau plat qui rendait bon témoignage

de son savoir-faire, et piquait ma sensualité. Tantôt il me faisait manger des boudins faits avec du maïs et de la chair ou de volaille, ou de pourceau frais, assaisonnés de chilé ou de poivre-long; et tantôt il me régalaît d'un hérisson à l'étuvée, ou bien d'un ragoût d'une sorte de lézard qu'on appelle *iguana*, qui a sur le dos des écailles vertes et noires, et qui ressemble à un scorpion.

Le père Carambola, dans cet endroit, remarquant que je faisais la grimace, ne put s'empêcher de rire. Monsieur le bachelier, me dit-il ensuite, il me semble que les mets dont je vous parle ne vous font pas venir l'eau à la bouche. Non, je vous jure, lui répondis-je; ils sont plus propres à faire crever un honnête homme qu'à flatter son goût; jamais Zamor ne sera mon cuisinier. Cependant, répliqua le père Cyrille, je vous assure que ces ragoûts ne sont pas si mauvais que vous vous l'imaginez, et je suis persuadé que si vous en aviez une fois tâté, vous leur rendriez plus de justice; un hérisson et un iguana bien cuits et bien épicés sont d'un goût exquis; on croit

manger du lapin : les Espagnols , de même que les Indiens , s'en accommodent fort dans le pays de Guatimala ; les premiers officiers de la chancellerie les préfèrent aux cailles , aux perdrix et aux faisans. A la bonne heure , lui repartis-je ; on a bien raison de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Vive Dieu ! s'écria le moine , comme s'il n'eût pas assez vanté ses hérissons et ses lézards ; je vous avoue que je trouvais ces viandes délicieuses ; je mangeais aussi avec plaisir des tortues , tant d'eau que de terre , et c'était un festin des dieux pour moi , lorsque , avec cette ambrosie , je buvais du nectar , c'est-à-dire d'une boisson appelée par les Indiens le *chicha* , liqueur composée d'eau et de jus de cannes de sucre avec un peu de miel. Néanmoins , quelque excellent que soit ce breuvage , je m'en dégoûtai quand j'appris que , pour lui donner de la force , on jetait dans le vaisseau où il se faisait des feuilles de tabac , quelquefois même un crapaud tout en vie , et que souvent il causait la mort aux personnes qui en avaient un peu trop bu. Je renonçai

donc au chicha sitôt que je sus de quelle manière il se faisait, et je m'en tins à d'autres boissons, qui véritablement ne valaient pas les vins qu'on boit en Espagne; mais grâce au ciel, on s'accoutume à tout.

Avec mon cuisinier Zamor j'avais encore quatre autres domestiques; un qui me servait à table, et faisait mes commissions dans la bourgade; un autre dont l'occupation était d'aller recueillir mes dixmes, qui consistaient en œufs, en volailles, et dans une certaine somme d'argent qui m'était exactement payée tous les mois par les régidors; un jardinier avec un valet d'écurie, car j'avais une mule pour aller prêcher dans un petit village qui était de ma paroisse, et à trois lieues de Petapa; ce petit village, appelé Mixco, m'était d'un grand revenu; j'y allais souvent, et je n'y allais jamais que je n'en rapportasse six pièces de volaille pour le moins, avec du cacao pour me faire du chocolat, sans compter l'argent qu'on me donnait pour ma messe et pour mon sermon; car, bien que j'essue affaire à des auditeurs peu capables de tirer quelque fruit de mes exhortations, je ne



laisais pas de monter toujours en chaire et de prêcher à bon compte ; de sorte que mon presbytère était bien muni de provisions.

Comme chaque village est dédié à quelque saint, dont les habitans célèbrent la fête pendant huit jours, le patron de Mixco est fort honoré durant son octave, et le curé a tout lieu d'être content des offrandes qu'il reçoit. La confrérie de saint Hyacinthe fait dans ce temps-là des réjouissances qui me paraissent mériter que je vous en fasse succinctement le détail. Le premier jour, les confrères avec les plus jolies filles du village s'habillent d'étoffes de soie ou de toile fine, se parent de plumes et de rubans, et forment ensemble des danses bien concertées, qu'ils exécutent à ravir ; mais ce que je n'approuve nullement, et ce qu'on ne peut pardonner qu'à des Indiens qui sont encore dans l'idolâtrie, c'est qu'ils commencent la danse dans l'église, et vont la continuer dans le cimetière. Après quoi, le reste de l'octave, ce sont des banquets dans lesquels on prodigue le chicha et d'autres excellens breuvages, dont tous les assistans boivent jusqu'à crever.

---

## CHAPITRE VI.

*Le père Cyrille se fait aimer et estimer des Indiens et des Indiennes. Histoire intéressante de deux frères et d'une sœur. Il prêche en proconchi, et par la beauté de ses sermons il obtient une place à l'académie de Petapa.*

**J**E faisais donc bien mes orges, tant à Mixco qu'à Petapa. Quoique je fusse obligé de rendre trois cents écus par an à notre maison de Guatimala, il me restait encore assez d'argent pour n'avoir pas sujet d'envier le bonheur des religieux du Pérou qui possèdent des bénéfices dans les villages des Indiens, et gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser. Je n'étais ni moins riche ni moins heureux. Outre que j'aurais pu donner à mon couvent cinq cents écus au lieu de trois cents, je commençai à me mêler sous main de trafiquer avec des marchands, ce qui, j'en conviens, était un

peu contre le vœu de pauvreté; mais que voulez-vous ? j'imitais les autres religieux , qui avaient comme moi de bonnes cures. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

Les Indiens des environs de Guatimala , sont des gens doux et débonnaires; ils ne demandent qu'à vivre en paix; ils aimeraient jusqu'aux Espagnols même , si ceux-ci les traitaient avec un peu plus d'humanité. Il faut pourtant en excepter une espèce de nègres esclaves qui demeurent dans les fermes d'indigo ; ces derniers sont des hommes farouches et redoutables. Quoiqu'ils n'aient point d'autres armes qu'une petite lance , ils ont la hardiesse d'affronter un taureau sauvage en furie , ou de joindre dans les rivières des crocodiles qu'ils ne quittent point qu'ils ne les aient tués. De pareils esclaves font quelquefois trembler leurs maîtres. Pour les Indiens de Petapa , je vous les donne pour les meilleurs de l'Amérique ; aussi polis que les autres sont grossiers , ils forment entre eux une douce société , où règne un esprit de concorde et une amitié fraternelle. Mais ce qu'il y a de plus admirable , c'est leur bonne foi et

leur intégrité : je vais vous en rapporter un trait.

Un noble et riche Indien de Petapa mourut, et laissa une assez grosse succession à deux fils et à une fille qu'il avait. L'aîné des deux frères se chargea du soin de faire trois lots égaux ; lorsqu'il les eut faits, il dit à son cadet et à sa sœur : Choisissez. Vous êtes notre aîné, lui répondirent-ils, c'est à vous de choisir. Non, répliqua-t-il, puisque j'ai fait les lots, il est juste que vous preniez ceux qu'il vous plaira. Le cadet et la sœur choisirent donc chacun son lot, et le troisième fut le partage de l'aîné. Il y avait dans le lot de celui-ci un coffre épais, au fond duquel on avait pratiqué une cache, où il se trouva par hasard mille pièces d'or. Le frère aîné, en ayant fait la découverte, invita son frère et sa sœur dans un repas, sur la fin duquel il leur fit servir dans un plat toutes les pièces en leur disant : Voilà ce qui était caché, sans que je le susse, dans un coffre de mon lot ; il faut que nous le partagions, la justice le veut.

Je vivais dans une union parfaite avec ces Indiens qui m'aimaient, tout Espagnol

que j'étais. Je me divertissais avec eux tous les jours , je m'entretenais librement et jouais aux cartes avec leurs femmes, dont ils ne sont point jaloux, et qui, pour la plupart, sont si spirituelles, que c'est un plaisir de les entendre parler proconchi; aussi les académiciens de Petapa les consultent-ils assez souvent; et quand, dans les conférences de ces messieurs leurs opinions se trouvent partagées sur un mot, ils disent : Il faut consulter là-dessus les femmes. Ce qui prouve que l'académie est fort galante.

Les dames indiennes décident donc, et leurs décisions sont respectées, même quelquefois au mépris de la grammaire du père Etienne. J'ai connu, entre autres, une dame chez qui les beaux esprits de la bourgade s'assembaient, et qu'on écoutait comme un oracle. Elle s'exprimait avec une élégance admirable, et jugeait si sainement des ouvrages d'esprit, que les jugemens qu'elle en portait ne trouvaient point de contradicteurs. Cette dame était veuve d'un noble indien, qui lui avait laissé assez de richesses pour vivre d'une manière conve-

nable à sa qualité. J'allais souvent chez elle, et j'y rencontrais presque toujours des académiciens dont je mettais à profit la conversation. Je retenais ce que je leur entendais dire de singulier. Je prenais garde à leurs tours, à leurs expressions, et je remarquais que ces hommes-là avaient une façon de penser supérieure à celle des personnes ordinaires. Enfin j'achevai d'apprendre, en les écoutant, toutes les délicatesses du langage proconchi.

Lorsque je crus en posséder l'esprit et les raffinemens, je fus assez téméraire pour vouloir prêcher devant l'académie en corps; mais, pour être plus sûr de plaire à ces maîtres de langue indienne, je m'avisai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuse : parmi les livres que le père Etienne, en partant pour s'en retourner à Guatimala, m'avait laissés pour me perfectionner dans le proconchi, je trouvai, outre son dictionnaire et sa grammaire, un recueil de discours nouvellement prononcés à l'académie de Petapa. Je le feuilletai, et pêchant pour ainsi dire en eau trouble, j'en tirai les phrases les plus brillantes, les

façons de parler les plus nouvelles, et j'en composai un sermon qui frappa tous les académiciens. Il y a du beau là-dedans, se disaient-ils les uns aux autres ; ce jacobin dit de fort bonnes choses , et a un style marqué à notre coin.

Que vous dirai-je ? ces messieurs furent si contents de ma diction, ou, si vous voulez, de la leur , que dans leur première assemblée ils résolurent de m'associer à leurs glorieux travaux. Ils m'envoyèrent annoncer cet honneur par deux députés. J'eus encore recours à mon recueil pour composer un discours ; et, le jour de ma réception étant venu , je fis mon remerciement à mes nouveaux confrères, en débitant effrontément à leur barbe leurs propres phrases.

## CHAPITRE VII.

*Des dames indiennes de Petapa. Secret merveilleux pour rendre quelqu'un amoureux ; et dont elles se servent quelquefois. De la grande et sainte entreprise que forma le père Cyrille, et quel en fut l'événement.*

LE père Cyrille allait continuer son récit ; mais je lui fis auparavant une question. Vous venez , lui dis-je , de me vanter l'esprit des Indiennes de Petapa sans faire aucune mention de leur beauté ; cela ne me prévient pas en faveur de leurs charmes. Elles ne sont pas moins jolies que celles de Mexique , répondit le moine , ni vêtues moins proprement ; mais elles sont habillées d'une manière différente.

Elles portent au lieu de chemise une espèce de surplis qu'elles appellent *guiapit* , qui leur descend du haut des épaules jusqu'au-dessous de la ceinture, avec des manches fort larges et si courtes, qu'elles ne leur



couvrent que la moitié du bras. Ce guiapil est orné sur l'estomac de quelque ouvrage de plumes ou de coton qui sert plus à parer le sein qu'à le cacher. Elles ont avec cela des bracelets et des pendants d'oreilles, point de coiffe sur la tête; leurs cheveux sont retroussés seulement avec des bandettes de soie. Elles vont les jambes nues, et portent des souliers noués avec un large ruban.

Je ne vous parle que des femmes riches ou de qualité; car les autres marchent pieds nus, et n'ont qu'une simple mante de laine qu'elles lient autour d'elles, ce qui d'abord n'éblouit pas les yeux. Néanmoins, quoique ces dernières n'aient pas le coup-d'œil séduisant, elles ne laissent pas de faire aussi des conquêtes. Il y a des nobles indiens et des espagnols d'un goût capricieux qui les courent; ils les vont voir secrètement dans leurs cabanes couvertes de chaume, où il n'y a pour tout logement qu'une salle basse, au milieu de laquelle ces Indiennes font du feu pour la cuisson de leurs viandes; et comme il n'y a point de tuyau à la couverture de la cabane, la

fumée remplit nécessairement toute la salle; de sorte qu'on peut dire que ces galans, se trouvant là comme dans un four, étouffent d'amour et de fumée.

Revenons aux femmes des principaux Indiens. Celles-ci habitent des maisons mieux bâties et bien meublées. Lorsqu'elles vont à l'église ou en visite, elles portent un voile de toile de Hollande, d'Espagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête et descend jusqu'à terre; mais sont-elles de retour au logis, elles ôtent sans façon leur guiapil par en haut, si bien qu'elles demeurent la gorge et les épaules nues. Il est vrai que par décence ou par grimace elles remettront promptement le guiapil, si quelque homme vient leur faire visite dans ce temps-là. Je dis par grimace, puisqu'elles ne sont pas cruelles naturellement ni hypocrites. Bien loin de s'armer contre les jeunes gens qui leur font la cour, elles leur donnent beau jeu. Elles sont galantes enfin comme les autres Indiennes, mais en même temps fort superstitieuses. Quelque goût qu'elles se sentent pour un homme qui les cajole, elles ne se rendront point à ses désirs amoureux

qu'elles n'aient auparavant consulté le vol et le chant des oiseaux, ou bien observé la rencontre des bêtes qui traversent les chemins. Si elles en tirent un augure favorable, le galant peut tout espérer; au lieu que, si elles n'en conçoivent qu'un malheureux présage, il n'a qu'à chercher fortune ailleurs.

Quelques-unes de ces Indiennes portent plus loin la superstition, et se mêlent de magie pour réussir dans leurs entreprises. Je me souviens qu'une de celles-ci, voulant inspirer de l'amour à un jeune Indien dont elle savait que le cœur était engagé ailleurs, fit un philtre amoureux qui rendit l'Indien infidèle.

Que dites-vous, père Cyrille? interrompis-je en riant, vous parlez en voyageur, vous contez des fables. On ne dispute point des faits, me dit-il; et ce que je vous raconte en est un dont j'ai moi-même été témoin. Je vous dirai de plus que le philtre était composé de poudre de colibri. Le colibri, ajouta-t-il, est un oiseau d'un plumage brillant, et de la grosseur à peu-près d'un étourneau. On le met sécher au soleil; puis

on le pulvérise, et cette poudre funeste, mêlée dans du vin ou dans quelque autre liqueur, porte le poison de l'amour dans le cœur qu'on veut enflammer, suivant l'intention de la personne qui fait le charme. N'ajoutez pas foi, si vous voulez, à ce que je vous dis; mais il est constant que plusieurs Indiens m'ont assuré avoir vu employer ce philtre avec succès; l'Indienne même qui s'en est servi si efficacement me l'a avoué.

Le moine avait beau me paraître persuadé de ce qu'il disait, il avait beau protester que rien n'était plus véritable, je ne pouvais le croire; cependant on verra dans la suite, par une aventure qui m'arriva, que l'histoire de l'amant indien détaché de sa maîtresse par un sortilège, pouvait fort bien n'être pas un conte.

Pour achever de vous peindre les Indiennes de Petapa, poursuivit le religieux, je dois vous dire qu'elles ne professent qu'en apparence la religion catholique; ce qui passe leur entendement ne trouve en elles que de l'incrédulité. Je n'ai fait pour les convertir que des efforts inutiles, quoique,

pour en venir à bout, j'aie épuisé les expressions les plus énergiques du langage proconchi. Ces esprits indociles et superstitieux adorent en secret des idoles de bois ou de pierre; ils conservent avec un soin religieux dans leurs maisons un crapaud, ou quelque autre bête semblable, à la vie de laquelle ils croient fermement que la leur est attachée.

Quand je dis qu'ils adorent secrètement leurs idoles, c'est qu'ils n'oseraient leur rendre un culte public. Les Espagnols les en empêchent, et font un mauvais parti à leurs fausses divinités, lorsqu'elles ont le malheur de tomber entre leurs mains; mais c'est à quoi ces idolâtres prennent bien garde. Ils cachent ordinairement leurs idoles dans quelque caverne dont ils bouchent l'entrée, et dans laquelle ils s'assemblent la nuit comme dans une pagode pour les adorer. Si malheureusement pour eux leur curé est averti de ces assemblées nocturnes, c'est à lui à y mettre ordre; ce qu'il peut faire en demandant main-forte aux alcades et aux régidors, qui, pour faire les catholiques zélés, ne manquent pas de lui don-

ner des soldats espagnols pour l'escorter, et pour aller briser les idoles; mais ces sortes d'expéditions ne sont pas sans péril pour un curé, qui par là s'expose à gagner une couronne de martyr en se faisant mettre en pièces par les Indiens.

Une fin si glorieuse n'est pas du goût de tous les curés. Le père Etienne avait toujours pris soin de l'éviter. Il s'était contenté de prêcher la parole de Dieu à ses paroissiens, sans aller abattre leurs idoles; et j'aurais je crois, fort bien fait de suivre son exemple, au lieu de céder à la tentation qui me prit un jour de mériter une place dans le martyrologe. Ayant appris qu'au pied d'une montagne, entre Mixco et Petapa, il y avait un antre qui recélait une idole, et dans lequel il se tenait souvent des assemblées furtives, j'en donnai avis aux alcades, en m'offrant bravement à détruire l'idole. Ces officiers louèrent mon zèle et mon courage, et me fournirent une escorte de vingt Espagnols bien armés, à la tête desquels je marchai fièrement vers la caverne au milieu de la nuit.

Nous trouvâmes l'antre éclairé d'une pro-

digieuse quantité de cierges, et nous vîmes environ une cinquantaine d'Indiennes et d'Indiens, dont quelques-uns encensaient l'idole, tandis que les autres dansaient en chantant ses louanges. Cette idole n'était rien autre chose qu'un gros dragon de bois peint, et élevé sur un autel de pierre. Notre arrivée troubla la fête, et la vue de mes soldats, qui avaient tous l'épée à la main, épouvanta si fort les idolâtres, que, loin de se mettre en devoir de défendre leur divinité, ils ne songèrent qu'à nous échapper.

J'ordonnai qu'on ne s'opposât point à leur fuite, et qu'on ne leur fît aucun mal. J'abandonnai ensuite le dragon à mon escorte, qui le brisa en mille pièces ; après quoi je retournai triomphant à Petapa, regardant ce bel exploit comme un service très-important rendu à l'Eglise.

## CHAPITRE VIII.

*Suite de cette glorieuse expédition. Du danger où se trouva le père Cyrille, et du sage parti qu'il prit de s'en tirer. Il se retire en son monastère : il reçoit un ordre de son provincial d'aller prêcher à Mexique.*

UNE si vigoureuse exécution fit grand bruit dans le pays. Les Indiens véritablement convertis ne la désapprouvèrent point ; mais les autres, en beaucoup plus grand nombre, la considérant comme un sacrilège qu'ils ne devaient pas laisser impuni, tinrent entre eux un grand conseil, dans lequel il fut arrêté qu'une belle nuit ils m'assassineraient dans ma maison.

Toutes leurs mesures étaient déjà prises pour faire ce coup, et ma perte était infaillible, si le ciel ne s'en fût pas mêlé. Mais les desseins qu'il avait sur moi intéressant sa bonté à ne me point abandonner, il permit que la veille du jour de l'expédition pro-



jetée je reçusse un billet anonyme, par lequel on m'avertissait du péril où j'étais, sans m'en laisser ignorer la moindre circonstance. Cet avis charitable me venait d'une Indienne à qui l'un des conjurés avait révélé la conspiration, et qui, quoique idolâtre, avait préféré la vie d'un honnête homme à la vengeance de son idole.

Après avoir lu ce billet, qui me parut mériter mon attention, je fis mon paquet, composé de tout mon argent, et, sans dire à mes domestiques un seul mot qui pût leur faire soupçonner mon dessein, je montai sur ma mule et pris le chemin de Guatimala, sans vouloir être accompagné que de mon ange gardien, qui, s'il me préserva de l'accident dont j'étais menacé, ne me garantit pas de la peur. Je regardai mille fois derrière moi pour voir si quelqu'un ne me poursuivait point, et je fus enfin assez heureux pour arriver sain et sauf à notre monastère.

Je contai à notre prieur ma sainte prouesse, qu'il loua moins que ma fuite. Père Cyrille, me dit-il, pour vous consoler d'avoir manqué la couronne de martyr

que les idolâtres vous destinaient, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer : il faut à Mexico un religieux de notre ordre qui ait le talent de la prédication. Les jésuites et les cordeliers l'emportent actuellement sur nous dans cette ville-là : nous y avons besoin d'un grand sujet pour les balancer, et nous avons jeté les yeux sur vous. Notre provincial, sur le rapport que je lui ai fait des applaudissemens que vos sermons ont reçus à Guatimala, veut vous envoyer à Mexico. J'étais sur le point de vous écrire par son ordre, et de vous rappeler de Petapa. Vous ne pouviez venir ici plus à propos.

Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaisir, que je souhaitais de voir Mexico; et le père Cyrille ne se sentait pas peu flatté du choix qu'on faisait de lui pour aller dans cette belle ville disputer l'honneur de la chaire à des rivaux si redoutables. Je me préparai donc à obéir au père provincial, qui, dans un entretien que nous eûmes ensemble avant mon départ, m'exhorta particulièrement à travailler pour soutenir par mes sermons la bonne renommée que

les prédicateurs de notre ordre ont toujours eue dans les Indes. Ensuite sa révérence m'assura que mes travaux seraient un jour bien récompensés ; et , joignant à cette assurance une lettre qu'elle écrivait en ma faveur au père prieur de notre couvent de Mexique , elle me donna sa bénédiction , avec laquelle je pris le chemin de cette grande ville. J'avais pour guide un Indien qui connaissait parfaitement la route , et qui eut l'adresse de me faire éviter la rencontre des nègres marrons qui habitent les montagnes et détroussent les voyageurs. Sans lui , ces honnêtes gens se seraient peut-être emparés de mes dîmes , et de la montre du seigneur don François de Castro ; aussi je le payai fort grassement.

Étant arrivé à Mexique , j'allai saluer le prieur , qui se nomme le père Athanase , et je lui remis la dépêche du provincial. Avant qu'il la décachetât , il la baisa très-respectueusement. Il la lut tout bas avec attention , et je remarquai qu'en la lisant il paraissait surpris et satisfait : Père Cyrille , me dit-il , après avoir achevé de la lire , quand cette lettre ne serait pas du révérend père :

provincial, elle contient un si bel éloge de votre mérite, que je ne pourrais me dispenser de vous recevoir comme un homme envoyé du ciel pour conserver la gloire de notre ordre. Nous ne pouvons assez nous réjouir de votre arrivé; car enfin, poursuivit-il, les jésuites ont pris à Mexique le haut du pavé : c'est un fait constant; mais j'espère qu'ils nous le céderont bientôt. Si l'on en croit cette lettre, vous allez leur ôter le prix de la prédication.

Je fis à ce compliment une réponse aussi modeste qu'il était flatteur; et, après un assez long entretien, dans lequel le prier me marqua une vive impatience de m'entendre prêcher, je me disposai à le contenter. Je montai en chaire au bout de huit jours, et dès mon premier sermon je fis du bruit dans la ville. Que vous dirai-je? ce bruit augmente de jour en jour en dépit des jaloux, et je suis devenu le prédicateur à la mode.

## CHAPITRE IX.

*Ce que firent don Chérubin et le père Cyrille après s'être réciproquement conté leurs aventures Portrait que fait le dernier de son prieur. Don Chérubin est reçu de lui avec plaisir. Ce qui se passe à cette visite.*

LORSQUE le père Cyrille eut achevé la relation de son voyage, je lui témoignai la joie que j'avais, après une longue absence, de le revoir si honoré et si estimé dans la capitale du Mexique. Je le félicitai sur l'heureux succès de ses sermons sans lui dire ce que j'en pensais, ou plutôt en lui disant ce que je n'en pensais pas ; car je le louai jusqu'à l'appeler l'orateur de Cicéron, ce que quelque lecteur pourra me reprocher. Monsieur le bachelier, me dira-t-il, on ne doit flatter personne, et surtout ses amis. D'accord : mais je répondrai à cela qu'il ne faut pas être sincère à contre-temps, et qu'il vaut mieux applaudir

aux louanges que reçoit notre ami que de lui dire brutalement qu'il ne les mérite point. D'ailleurs le père Cyrille avait pris son compliment à l'aveugle, et ma franchise n'aurait pas été moins inutile qu'indiscrete, si j'eusse voulu me mêler de lui donner des avis.

Quand je lui eus fait compliment sur la réputation qu'il avait d'être un grand prédicateur, je lui demandai s'il était content des manières de son prier à son égard. Est-il bien sensible, lui dis-je, au bonheur qu'il a de vous posséder? Comment en use-t-il avec vous? Le mieux du monde, répondit le Biscayen. J'ai tout lieu de me louer du père Athanase: il m'honore de sa confiance; il me consulte, et me fait entrer dans mille petits détails qui prouvent qu'il a de l'amitié pour moi. Je dirai plus: il ne veut aucune partie que je n'en sois. Régaler des séculiers dans son appartement, il m'appelle pour l'aider à faire les honneurs de sa table par sa conversation, qui, sans vanité, n'est pas des plus pesantes. Va-t-il en visite chez des religieuses, je suis son compagnon. En un mot, je partage tous ses plaisirs.

A ce que je vois , lui répliquai-je , ce père Athanase est apparemment un virtuose ? Sans doute , repartit Carambola. Pour vous en faire le portrait , je vous dirai premièrement qu'il n'a pas encore quarante-deux ans accomplis. Pour sa personne , c'est un de ces grands moines qu'on ne saurait voir passer dans la rue sans admirer leur bonne mine. Les dames de Mexique sont ravies quand il va chez elles. Outre qu'il a l'esprit des plus amusans , on peut dire que c'est un religieux qui chante bien , et qui sait la musique à fond. Il a de plus le talent de la poésie ; ce qui ne doit pas être compté pour rien. Il faut , poursuivit-il , que je vous fasse connaître sa révérence. Vous me ferez plaisir , lui dis-je , un pareil religieux me paraît une très-bonne connaissance. Eh bien ! reprit-il , je vais vous la donner tout à l'heure. En même temps il me prit par la main et me conduisit à l'appartement du père Athanase. En y allant je disais en moi-même : Voyons si le prieur des jacobins de Mexique est aussi bien dans ses meubles que le gardien des cordeliers de Xalapa. J'aurais tort d'en

douter ; saint Dominique est plus riche que saint François.

En effet , le père Athanase avait huit à neuf pièces de plain-pied, toutes ornées de tableaux , et magnifiquement meublées. Les plus beaux ouvrages de plume de Mechoacan y brillaient de toutes parts. On y voyait des tables couvertes de tapis de soie , et des buffets garnis de vases de la plus belle porcelaine de la Chine et du Japon. Enfin mes yeux furent éblouis de la beauté des choses qui les frappèrent , et qui certainement auraient fait honneur au palais d'un cardinal. Nous trouvâmes le prieur qui s'amusa à chanter en pinçant les cordes d'un luth : Mon révérend père, lui dit mon conducteur , votre révérence veut bien que je lui présente un de mes meilleurs amis , le seigneur don Chérubin de la Ronda , l'illustre gouverneur du jeune don Alexis de Gelves , fils du vice-roi. Le père Athanase , par rapport à mon ami Carambola , me fit toutes les politesses imaginables. Il me régala même d'une collation pendant laquelle il ne parla que de musique et de concerts.

Ce moine me fit connaître par là où le



bât le blessait. J'applaudis à ce qu'il dit , et, le prenant par son faible : Mon révérend père , lui dis-je , mon ami m'a vanté votre voix dans des termes qui m'ont inspiré une violente envie de vous entendre chanter ; j'ai de la peine à croire qu'il ne m'ait pas un peu surfait. Vous en allez juger par vous-même , répondit modestement le prieur. Vous avez raison de vous défier du père Cyrille ; outre qu'il a beaucoup d'amitié pour moi , il n'est pas fort sensible à l'harmonie. A ces mots il se leva pour aller prendre son luth , et sans façon se mit à jouer de cet instrument en chantant une chanson dont il avait lui-même , nous dit-il , composé l'air et les paroles. Un amant , dans cette chanson , se plaignait d'une dame cruelle , et tâchait de l'attendrir par des paroles touchantes. Il fallait voir comme le moine entraînait dans la passion , et filait des sons tendres en roulant les yeux en amant qui succombe à sa langue , ce qui faisait avec son froc un contraste fort réjouissant.

Seigneur don Chérubin , me dit le père Cyrille , après que le prieur eut chanté,

vous voyez les innocentes récréations de sa révérence. Que vous semble de sa voix ? Ne la trouvez-vous pas bien moelleuse ? et ne serait-ce pas un meurtre qu'elle ne fût point exercée ? Je me gardai bien de lui répondre que la voix d'un prêtre et d'un religieux devait être consacrée aux louanges du Seigneur ; car les personnes qui prêchent aux autres n'aiment pas qu'on leur fasse des sermons. Au contraire , j'approuvai fort les amusemens du père prieur. Je lui fis même répéter sa chanson , en lui disant que j'étais charmé de sa voix, de sa musique et de sa poésie. Je ne laissai pas néanmoins de dire en particulier au père Cyrille ma pensée sur cela. Il prit le parti de son prieur, et, pour faire en même temps l'apologie des moines américains en deux mots, il me dit : Si les religieux de ce pays-ci n'ont pas des visages qui prêchent la mortification, que cela ne vous prévienne point contre eux : pour n'avoir pas l'air hypocrite, ils n'en sont pas moins vertueux.

Après avoir passé le reste de la journée avec ces deux moines, je les quittai en

leur promettant de les revenir voir quelquefois , et en les priant de m'honorer de leurs visites quand leurs affaires les appelleraient à Mexique.

---

## CHAPITRE X.

*Don chérubin va voir les pénitens du désert , et reconnaît parmi eux don Gabriel de Monchique , le ravisseur de dona Paula sa femme. De la conversation qu'eurent ensemble ces deux cavaliers ennemis , et comment ils se séparent. Impression que le récit de l'enlèvement de l'épouse de don Chérubin fit dans son cœur.*

UN soir, me trouvant dans une compagnie où l'on s'entretenait de la beauté des environs de Mexique, j'entendis dire , et chacun en convenait, que le lieu le plus agréable de tous était celui qu'on appelle la Solitude ou le Désert.

Comme je n'y avais point encore été, quoique j'en eusse souvent entendu vanter

les agrémens, je résolus d'y aller dès le lendemain avec Toston, qui n'était pas moins curieux que moi de voir cet endroit. Nous en primes le chemin, tous deux montés sur des chevaux des écuries du vice-roi. Nous eûmes fait en peu de temps les trois lieues qu'il y a de la ville à ce séjour solitaire, qui mérite bien une description. C'est une montagne environnée de rochers, et sur laquelle il y a un couvent que les pères carmes déchaussés ont fait bâtir pour s'y retirer comme dans un ermitage.

On voit au bas et tout autour de cette montagne plusieurs chapelles, qui toutes ont des jardins remplis de fleurs et de fruits. Il sort même des rochers, en plus d'un endroit, des fontaines qui rendent, avec l'ombrage des palmiers, cette solitude toute charmante. Le dedans de ces chapelles est orné de peintures à fresque, qui représentent les différentes sortes de tourmens que les martyrs ont soufferts; et comme si ce n'était pas assez d'exposer à la vue du monde des disciplines, des haïres, et d'autres instrumens de mortification pour marquer la vie austère et pénitente qu'on mène

en ce désert, on voit encore dans chaque chapelle une espèce d'ermite qui se déchire la peau à coups de verges de fer; ce qui attire là le peuple mexicain, à qui les spectacles d'horreur font autant de plaisir qu'aux Anglais.

Ces flagellans passent pour des saints. Je les considérais avec admiration. Ayant observé que quelques-uns des spectateurs leur donnaient de l'argent pour avoir part à leurs prières, je voulus les imiter, et, dans cette intention, je m'approchai d'une chapelle pour présenter une pistole au saint personnage qui s'y fouettait d'une étrange façon : mais imaginez-vous quel fut mon étonnement de reconnaître dans ce misérable ermite, tout défiguré qu'il était, don Gabriel de Monchique, le ravisseur de dona Paula. Je doutai d'abord du rapport de mes yeux, et je dis à Toston : Regarde avec attention ce pénitent, ne dé mêles-tu pas en lui les traits du perfide don Gabriel ? est-ce une illusion ? Non, monsieur, me répondit-il, vous ne vous trompez pas; c'est votre ennemi lui-même, je ne puis le méconnaître, quoiqu'il soit

couvert de sang et presque méconnaissable.

Tandis que je parcourais des yeux ce malheureux, dont la vue, en réveillant mon ressentiment, semblait me défendre de le satisfaire, il me remit de son côté. Dès qu'il m'eut reconnu, il jeta par terre la discipline dont sa main cruelle était armée contre lui. Il s'avança vers moi, et me tendant son estomac tout ensanglanté : Don Chérubin, me dit-il, frappe, venge l'outrage que je t'ai fait ; bien loin de vouloir me dérober à tes coups, j'en implore la faveur ; en me perçant le sein, tu me délivreras des remords qui me déchirent sans relâche, ou plutôt des furies qui me suivent sans cesse depuis deux ans. Eh ! qu'as-tu fait de mon épouse ? interrompis-je avec précipitation ; qu'est-elle devenue ? parle scélérat, instruis-moi de son sort. Dona Paula n'est plus, répondit-il. Un mois après son enlèvement, la mort me l'a ravie. A peine ai-je joui de mon crime, que le ciel m'en a puni. Si tu veux en savoir davantage, ajouta-t-il, entre dans ma chapelle, je t'informerai de tout ce que tu souhaites d'ap-

prendre ; aussi-bien dois-je te faire ce récit pour justifier dona Paula , qui n'est point coupable. En achevant ces paroles , il nous attira dans un coin de la chapelle , Toston et moi , et là il nous tint le discours suivant :

Ecoute-moi , don Chérubin , je vais te faire un récit fidèle de la séduction et du ravissement de ton épouse. Quand j'eus formé le dessein de lui plaire , je gagnai par des présens la vieille Antonia sa suivante , qui m'apprit que dona Paula t'aimait trop pour être capable de te devenir infidèle. Là-dessus , au lieu de renoncer à mon fol amour ainsi que je l'aurais dû faire , je m'y abandonnai de telle sorte , que je n'hésitai point à me servir d'un philtre amoureux qui me fut enseigné par un vieil apothicaire d'Alcaraz , et qui était , à ce qu'il me dit , composé de la poudre d'un certain oiseau dont l'espèce se trouve dans quelques endroits de l'Amérique. Comme je ne donnais pas dans de pareils secrets , que je traitais de chimères , je doutais fort que celui-là réussît ; et toutefois Antonia n'eut pas plus tôt fait prendre de cette poudre à sa mai-

trousse dans une tasse de chocolat, que le charme opéra.

Dès que j'en fus averti, je pris si bien mon temps et mes mesures, qu'à l'entrée de la nuit des plus obscures je m'éloignai d'Alcaraz avec dona Paula et sa suivante, sans que personne nous aperçût. Nous gagnâmes avant le jour le village de Villaverde, qui n'en est éloigné que de deux lieues, nous nous tînmes cachés dans le château d'un gentilhomme avec lequel j'avais lié amitié, qui était parent de don Ambroise de Lorca, et par conséquent ennemi de don Manuel et le tien. Ce gentilhomme se fit un plaisir de nous prêter un asile, et de favoriser une action qui vous déshonorait tous deux. Nous demeurâmes près de quinze jours dans notre retraite sans appréhender vos perquisitions, parce que nous étions chez un cavalier qui n'avait que des domestiques discrets et fidèles. Après cela, nous étant remis en chemin la nuit pour nous rapprocher de la côte de Carthagène, nous nous rendîmes à un petit port, où nous attendait une petite barque pour nous conduire à Iviça.



Là, nous nous embarquâmes sur un bâtiment que j'avais fait fréter pour Gênes ma patrie, où je me proposais d'aller cacher ma proie : mais le ciel, las des désordres de ma vie, ne voulut pas me le permettre; dona Paula tomba malade, et périt dans le trajet, quoi qu'on pût faire pour la sauver.

Ce funeste événement, continua Monchique, me fit rentrer en moi-même, je me reprochai mon crime, dont je vis alors toute l'énormité, et je pris la résolution de l'expier, s'il était possible, en dévouant le reste de mes jours à la plus rude pénitence. Etant arrivé à Gênes dans ce dessein, je vendis tous mes biens, et voici l'emploi que je fis de l'argent qui m'en revint. J'en donnai une partie à la vieille Antonia pour aller pleurer dans une maison de filles pénitentes la part qu'elle avait eue à l'enlèvement de sa maîtresse. Je payai et renvoyai mes domestiques, et, après avoir distribué aux pauvres le reste de mes biens, je sortis de Gênes sous un habit d'ermite, résolu de m'arrêter au premier bois, ou dans quelque autre endroit qui me paraî-

trait propre à servir de demeure à un anachorète ; ce que je trouvai bientôt.

Mais, don Chérubin, poursuivit-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je t'en dise davantage, ni que je te raconte de quelle façon je suis venu d'Italie à Mexique, cela ne te regarde point ; il suffit de t'avoir appris les faits qui t'intéressent, et je t'en ai, ce me semble, assez dit pour t'exciter à la vengeance. Plonge donc, ajouta-t-il, en me présentant encore sa poitrine, plonge ton épée dans le cœur d'un misérable qui doit paraître un monstre à tes yeux. Non, non, lui répondis-je, quelque offense que tu m'aies faite, je ne puis me résoudre à me venger par un assassinat ; j'aime mieux te laisser dans ce désert mériter par une longue et rigoureuse pénitence que le ciel ait pitié de toi.

Après avoir prononcé ces paroles, je sortis de la chapelle, et repris le chemin de Mexique, en faisant diverses réflexions sur cette aventure. J'en faisais de tristes quand je me représentais que dona Paula, ne s'étant écartée de son devoir que par

un sortilège, était excusable; et il s'élevait dans mon âme une joie secrète, lorsque je pensais que sa mort me mettait en état d'aspirer à la possession de dona Blanca. Pour Toston, qui ne trouvait dans cet événement que de quoi se réjouir, il n'avait que des idées riantes. Sitôt qu'il voyait que je m'attendrissais sur le sort de dona Paula, il me parlait de la fille de Salzedo, si bien que, toutes réflexions faites, la joie l'emporta sur la douleur.

---

## CHAPITRE XI.

*Don Chérubin s'arrête dans un village en revenant du désert. Une rencontre imprévue qu'il y fait. Histoire d'un curé et d'une pèlerine : quelle était cette pèlerine : admirable effet de la ressemblance, et générosité extraordinaire d'un curé.*

**J**E revenais du désert avec mon valet, et j'avais encore mon esprit occupé de ce que don Gabriel de Monchique m'avait appris, lorsque je fis une rencontre assez singulière,

et qui dissipa pour un temps la tristesse en laquelle je me plongeais de nouveau en faisant réflexion à la fin tragique de mon épouse infortunée, que je regrettais au fond du cœur. M'arrêtant dans un village, ou plutôt dans une bourgade, pour y faire reposer mes chevaux, je fus tout surpris de voir beaucoup de populace assemblée à la porte du presbytère, à ce que je jugeai, cette maison étant voisine de l'église. J'envoyai Toston pour savoir ce que ce pouvait être, et la cause de ce tumulte. Il y alla, et revint un moment après en s'écriant comme un extravagant : Ah ! monsieur, la plaisante aventure qui se passe ici ! Le curé de ce lieu vient de reconnaître sa femme sous l'habit d'une pèlerine à qui il donnait l'aumône, et le peuple que vous voyez attend qu'elle sorte de chez M. le curé pour la voir. Mon valet se remit à rire avec excès sur cet événement, et il me pria de rester comme les autres pour savoir ce que deviendrait cette aventure. Je le fis taire cependant, ne voulant pas qu'il fît des folies au milieu d'un village où je pouvais être reconnu.

Cette catastrophe me fit réfléchir sur la situation du curé, que je mettais en parallèle avec la mienne. Je disais en moi-même : Quelle différence du sort de cet homme avec le mien ! J'ai perdu pour jamais mon épouse sans espoir de la revoir, et le curé retrouve la sienne au moment qu'il s'y attendait le moins. Curieux de savoir cette histoire plus au long, je perçai la foule, et je demandai à parler à monsieur le curé : On fit d'abord quelques difficultés de me laisser entrer ; mais l'équipage que je faisais paraître et l'habit que je portais faisant ouvrir les yeux de ceux qui étaient venus m'ouvrir la porte du presbytère firent que je ne trouvai aucun obstacle. J'entrai, et laissai Toston à notre hôtellerie. J'aperçus dans une salle assez grande les notables du bourg assemblés autour d'un vénérable pasteur, à qui ils persuadaient que la pèlerine n'était pas sa femme, que même elle ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu. Je m'approchai du curé, qui se désolait de ce que la pèlerine ne voulait pas le reconnaître. Il se leva dès qu'il m'aperçut ; et, trouvant sans doute ma

physionomie revenante , il me pria de vouloir bien l'écouter ; ce que je lui promis en lui disant quelques mots de consolation et capables de lui donner de l'espérance. Il reçut mon compliment les larmes aux yeux, et me dit : Monsieur, tel est mon malheur. Il y a quinze ans que , voyageant sur mer avec cette femme que vous voyez entourée de mes amis , et qui meméconnaît aujourd'hui, nous eûmes celui d'essuyer une tempête affreuse. Notre vaisseau se brisa en mille éclats ; et j'aurais succombé moi-même à la fureur des vagues et à celle des flots impétueux, sans un secours particulier du ciel. Après avoir roulé un temps considérable sur les vagues émues , qui tantôt me faisaient voir la profondeur des mers, et tantôt m'élevaient jusqu'aux nues, j'eus le bonheur d'apercevoir une barque vide qui flottait comme moi au gré des flots. J'entrai dedans : quoique dans l'obscurité, le hasard me fit trouver deux rames que je saisis aussitôt en rendant mille grâces au ciel ; et , sans savoir où j'allais , je ramai deux ou trois heures , jusqu'à ce que je m'aperçus que la mer était calme , et

que ma barque était arrêtée. En attendant le jour, j'adressais au ciel mille vœux pour mon épouse et deux enfans que j'avais embarqués avec moi. A peine l'aurore se fit-elle apercevoir, que ma surprise fut grande de me trouver dans un port rempli de plusieurs vaisseaux : sans doute la Providence avait conduit ma barque, et avait pris soin de mes jours. Quelques matelots qui m'aperçurent de loin vinrent à mon secours : ils furent extrêmement étonnés de me voir échappé à la furieuse tempête que je venais d'essuyer : ils eurent pitié de mon état, et me prêtèrent un habit complet, dont je me vêtis, les miens étant tout mouillés. Sauvé de ce péril affreux, j'allai dans une église, et je me recommandai au Seigneur. Je me promis bien de ne jamais m'embarquer ; mais cependant je regrettais la perte que j'avais faite d'une épouse qui m'était chère, et de deux enfans que j'aimais tendrement. Après m'être informé de plusieurs passagers s'ils n'avaient eu aucunes nouvelles d'un vaisseau appelé *l'Étoile du berger*, et ayant appris que tout était péri, et que j'étais le seul échappé à ce cruel naufrage,

je courus de port en port avec de l'argent que je fis de plusieurs bijoux que j'avais avec moi, et de deux anneaux qui m'étaient restés aux doigts. N'entendant parler en aucune façon de mon épouse, je formai la résolution de consacrer ma vie au service de Dieu, ne pouvant trop le remercier de la grâce qu'il m'avait faite. Je repris mes études, que je n'avais pas encore oubliées, et quelque temps après j'entrai dans un séminaire. Au bout de quatre ans je reçus les ordres sacrés, à mon parfait contentement; et, après avoir quelque temps desservi cette cure, j'en fus nommé le pasteur. Voilà déjà plus de six ans que j'y suis, lorsque ce matin, en donnant la charité à cette pèlerine, je crus reconnaître dans ses traits ceux de ma femme. La surprise où je fus en cet instant me fit jeter un cri qui fit accourir tous mes gens. La pèlerine, effrayée de mon accident, ne sachant à quoi l'attribuer, entra avec moi pour me donner du secours. Revenu à moi, et, regardant de plus près cette femme, je fis retirer tous ceux qui étaient présens, et me trouvant seul avec elle, je lui demandai si elle n'é-



tait pas la fille de don Bardo de Mendoce. Elle en convint aussitôt, en me demandant à son tour d'où je pouvais la connaître ; je l'embrassai, et lui appris qu'elle voyait en moi son infortuné mari don Raxas, échappé à la fureur des eaux par la grâce de Dieu. Mais jugez de mon étonnement, lorsque, se retirant de mes bras, elle me dit que j'extravaguais, qu'elle n'avait jamais été mariée, et qu'il fallait que je fusse fou. Elle voulut à ces mots sortir ; mais je la fis arrêter, et ce sont ses cris réitérés qui ont attiré tout le peuple de cette bourgade à ma porte. Ne suis-je point bien malheureux, continua ce bon prêtre, de n'être pas reconnu de ce qui m'était le plus cher au monde ? Je vous en fais juges, messieurs. Pour moi, curieux de m'instruire de la suite de cette aventure, je lui dis qu'il était de sa prudence de ne pas divulguer une semblable histoire par rapport à son caractère, et qu'il devait se ménager dans une pareille conjoncture ; que, s'il me le permettait, j'irais parler à cette pèlerine en particulier, et que je pourrais découvrir par ce moyen ce qu'elle était : il le voulut,

et commanda qu'on nous laissât seuls. Je m'approchai de cette femme ; mais quel fut mon étonnement en reconnaissant sous l'habit de pèlerine Nise, ma première inclination ! Elle ne fut pas moins troublée à ma vue ; et , me demandant par quel hasard je me trouvais là , je lui contai ce que l'on disait d'elle , et que la curiosité était ce qui m'avait engagé d'entrer chez ce curé. Je l'exhortai à me dire la vérité. Elle me répondit aussitôt qu'il était vrai qu'elle n'avait jamais été mariée , et qu'elle était bien la fille de don Bardo de Mendoce. Je lui demandai son nom de baptême ; elle me dit qu'elle s'appelait Theresa Nise , et que , devenant sur l'âge , et ne pouvant plus servir à cause d'une infirmité qui la rongeaient depuis long-temps , et qu'elle gagna dans une de ses galanteries , elle avait pris le parti de demander la charité sous l'habit de pèlerine ; qu'elle s'accommodait assez de son état , et qu'elle y vivait. Mais n'avez-vous pas une sœur ? lui dis-je. Hélas ! oui , me répondit-elle ; mais , ayant été séparée d'elle dans ma plus grande enfance , parce qu'on la maria , j'ignore si elle vit

. .

encore , et le lieu où elle peut être. Comment la nommait-on ? repartis-je ; dona Francisca. C'est bon , lui dis-je en la quittant : cela me suffisait, et j'allai retrouver monsieur le curé. Dès qu'il me vit , il s'informa d'abord si cette pèlerine était sa femme , comme il n'en doutait point. Je lui répondis que je ne croyais pas qu'elle le fût , et que la ressemblance de cette femme à la sienne avait causé sa surprise , et avait frappé son imagination. Comment, lui dis-je , s'appelait votre épouse ? Dona Francisca, me repartit le curé. Eh bien, lui répondis-je en lui donnant la main, venez, et dans cette pèlerine embrassez votre belle-sœur dona Theresa Nise. Ma belle-sœur ! se peut-il, dit le curé en s'élançant vers elle , que vous soyez cette Nise dont me parlait si souvent mon épouse ! La pèlerine le lui assura , et de mon côté je confirmai qu'elle l'était, et que je l'avais connue. Je lui racontai à cet effet l'endroit où je l'avais vue , lui cachant qu'elle avait été l'objet de mes premières amours. Mais ce qui acheva de le confirmer , c'est que notre pèlerine tira son extrait baptistaire d'une boîte de

fer blanc qu'elle avait attachée à son côté; et le montrant à monsieur le curé, il ne put plus douter de la vérité, et embrassa de nouveau sa belle-sœur. Après s'être informé de son état, il l'assura que désormais ils vivraient ensemble, et qu'ils ne se sépareraient qu'au tombeau. Le bruit courut bientôt dans le village que la pèlerine était la belle-sœur du curé, et que la ressemblance qu'elle avait avec sa femme était si grande, qu'il y avait à s'y méprendre.

Cette aventure m'a paru trop singulière pour ne la pas rapporter ici tout au long dans mes mémoires, et je crois que mes lecteurs ne m'en sauront pas mauvais gré. Je quittai le curé, qui ne me laissa point sortir sans que j'eusse accepté une collation frugale qu'il m'offrit; par ce moyen, il me fit le témoin de la joie qu'il avait de voir une sœur qu'il ne connaissait pas. Il avait les larmes aux yeux de tendresse, et, en regardant Nise, il ne cessait de soupirer, se ressouvenant de son épouse. Ce spectacle m'attendrissait; et si je fus charmé de voir la chance

ournée ainsi, je le fus encore plus de la générosité de ce bon pasteur. Combien y en a-t-il de beaucoup plus riches que celui-ci ( son revenu ne se montant qu'à huit cents livres ) qui laissent leurs parens dans une misère extrême , tandis qu'ils pourraient les soulager en les retirant chez eux, ou du moins en les aidant à subsister !

Le curé , curieux de savoir à qui il avait parlé, me demanda ce que j'étais. Je ne le lui cachai pas , et il en marqua plus de considération pour ma personne. Il me pria de lui accorder la permission de venir me voir, ce que je voulus bien. L'action louable de prendre sa sœur chez lui me parut si belle, que quelque temps après je lui fis avoir, par le moyen de mon ami don Juan de Salzedo, à quelques lieues de Mexique, du côté de Petapa, un bon bénéfice qui rapportait deux mille écus de revenu.

Le curé ne cessa de m'en remercier tous les jours, et de m'en témoigner sa reconnaissance. J'ai cité la fin de cette histoire ici, parce qu'il ne sera plus fait

mention de lui dans la suite de ces mémoires. Je le quittai , et je m'aperçus bien que la gouvernante du bon curé regardait d'un mauvais œil sa nouvelle hôtesse ; elle fut la seule que je trouvai fâchée de cet événement. Je revins à Mexique avec Toston. J'avais le cerveau si occupé de cette aventure, que j'en fis part, en arrivant, à don Juan de Salzedo , et que j'oubliai totalement de lui raconter celle qui m'intéressait le plus, et dont je me promis bien de lui faire le récit le lendemain.

---

## SIXIÈME PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Don Chérubin, de retour à Mexique, rend compte à don Juan de Salzedo de son voyage. De la joie qu'eut ce secrétaire de le voir en état d'être son gendre. Du nouvel emploi qu'il lui fit obtenir, et du bon avis qu'il lui donna.*

J'ALLAI avec empressement trouver Salzedo pour l'informer de la rencontre imprévue que j'avais faite, et dont j'avais oublié de lui faire le récit la veille. Je l'abordai avec une agitation qui lui apprit d'avance que j'avais quelque nouvelle intéressante à lui annoncer. Qu'avez-vous, don Chérubin, me dit-il, pour être si ému? Vous serait-il arrivé quelque chose d'extraordinaire? Oui, seigneur, lui répondis-je, et vous ne vous attendez pas

au récit étonnant que j'ai à vous faire. En même temps je lui détaillai ce qui venait de se passer au désert entre Monchique et moi.

Don Juan m'écouta sans m'interrompre; après quoi m'embrassant avec transport : Que cette nouvelle m'est agréable ! s'écria-t-il. L'obstacle qui s'opposait au repos de ma vie est donc levé ! rien ne peut plus nous empêcher de joindre les liens du sang à ceux de l'amitié ; je suis au comble de mes vœux ! En vous parlant de cette sorte , poursuivit-il , je suppose que pour ma fille *tuum semper sauciat pectus amor* ; car , si depuis que vous ne la voyez plus , votre cœur s'était engagé ailleurs , il serait triste pour elle d'avoir un mari qui ne l'aimât point.

Je protestai à Salzedo que je n'avais point changé de sentiment ; et là-dessus il me promit de nouveau la main de dona Blanca. Je fis , comme vous pouvez penser , les remerciemens que je devais à un homme qui , pouvant marier sa fille à quelque seigneur de la cour , où bien à quelque condor mayor , ne dédaignait pas mon al-



liance , où plutôt qui la désirait avec autant d'ardeur que si elle eût été très-avantageuse pour lui.

Je lui témoignai ma reconnaissance dans des termes qui lui firent connaître que j'étais encore plus touché de l'affection qu'il me marquait que de la dot de Blanche , quelque considérable qu'elle pût être. Je suis persuadé , me dit-il , de la sincérité de vos sentimens ; et si je ne consultais que mes désirs , vous seriez avant huit jours l'époux de ma fille ; mais une raison que je vais vous dire m'oblige à différer ce mariage de quelques mois. Don Alexis prendra bientôt la robe virile , je veux dire qu'il n'aura plus de gouverneur. J'attends ce temps-là pour vous procurer un poste plus important que le vôtre , et , permettez-moi de vous le dire , plus digne d'un cavalier qui doit être mon gendre.

En attendant , ajouta-t-il , je vous permets de revoir ma fille comme auparavant , et d'avoir avec elle des entretiens convenables à deux personnes qui sont à la veille de se lier l'un à l'autre par des nœuds éternels. Je ne négligeai point cette permission.

Je revis Blanche qui , me recevant en amant qui avait l'aveu de son père , prit un peu d'amour pour moi en m'en inspirant beaucoup pour elle.

J'étais en peine de savoir quelle nouvelle place mon beau - père futur désirait que j'eusse pour mériter l'honneur qu'il me voulait faire , lorsqu'il entra dans ma chambre un matin en me disant d'un air gai : Mon fils ( car il ne m'appelait plus autrement ), *albo dies notanda lapillo !* vous n'êtes plus gouverneur de don Alexis. Ce jeune seigneur est à présent maître de ses actions , et vous mon collègue. Le vice-roi , pour récompenser les soins que vous avez pris de l'éducation de son fils , consent que je vous associe à mon travail , et que vous partagiez avec moi le titre de premier secrétaire de la vice-royauté. C'est une grâce que je lui ai demandée , et que je viens d'obtenir. Ne me dites point que , vous sentant incapable de vous bien acquitter de mon emploi , vous avez de la répugnance à vous en mêler. Que mes fonctions ne vous épouvantent pas ; ce n'est point la magie noire. Il ne faut pour remplir ma place

que de l'ordre et du bon sens. Soyez sur cela sans inquiétude ; je vous aurai bientôt mis au fait des affaires les plus difficiles.

Sur cette assurance , je perdis tout à coup l'aversion que j'avais eue jusqu'alors pour les bureaux, et je répondis à Salzedo que véritablement mon incapacité me faisait peur ; mais, puisqu'il n'en était point effrayé, que je ferais ce qu'il voudrait, comptant bien qu'il m'aiderait de ses conseils, ou, pour parler plus juste, qu'il me mènerait par la lisière. Sitôt qu'il me vit déterminé à faire ce qu'il désirait, il me conduisit au vice-roi, auquel il me présenta comme son collègue et son gendre. Son excellence approuva le dessein qu'il avait de m'associer à son ministère et de me faire épouser Blanche, ne croyant pas, lui dit obligeamment ce seigneur, qu'il pût trouver un sujet plus propre que moi à devenir son gendre et son substitut. Après un discours si flatteur, le comte me dit qu'il m'exhortait à prendre mon beau-père pour modèle ; ce qu'il aurait fort bien pu se dispenser de me recommander, puis-

qu'il savait que je connaissais tout le mérite de Salzedo.

Aussi dis-je à ce secrétaire quand nous eûmes quitté le vice-roi : Monseigneur n'avait pas besoin de me conseiller de suivre vos traces. Eh ! quel autre que vous pourrais-je me proposer d'imiter ? Quel guide peut mieux que vous me conduire dans la carrière que vous m'ouvrez , et dans laquelle je n'entre qu'en tremblant ? Hélas ! je crains d'avoir l'esprit trop borné pour être capable de remplir votre attente. Je vous le répète encore , me repartit don Juan, ce métier est plus facile que vous ne pensez. J'ai seulement un avis de la dernière conséquence à vous donner. Soyez accessible, honnête, et recevez bien tout le monde. Un air grave , à la vérité , sied bien à un chef de bureau, mais il ne doit rien avoir d'orgueilleux. La gravité et la sotte fierté , dit un auteur castillan , sont deux sœurs qui se ressemblent beaucoup , et qu'on peut pourtant distinguer ; l'une répond aux politesses qu'on lui fait , et l'autre en devient plus insolente.

## CHAPITRE II.

*Don Chérubin de la Ronda partage les fonctions de Salzedo, et s'en acquitte parfaitement bien. Il épouse dona Blanca. Histoire tragique de trois frères indiens.*

AUSSITÔT que je fus déclaré collègue de don Juan de Salzedo , tous les commis des bureaux de la vice-royauté vinrent avec empressement me saluer comme leur supérieur , et je reçus bien des visites , la plupart des gentilshommes et des principaux bourgeois de Mexique m'étant venus voir , pour faire connaissance avec un homme qu'ils savaient être le meilleur ami de Salzedo et son gendre désigné.

Dans les commencemens , je n'allais que pas à pas , et ne faisais rien que je n'eusse auparavant consulté mon oracle , c'est-à-dire mon ancien , qui , prenant à m'instruire un plaisir qui me ravissait, me donnait de jour en jour plus de goût pour les

affaires. Je m'y appliquai avec tant d'ardeur , que je n'eus pas long-temps besoin d'un guide. Après trois mois d'exercice , on eût dit que je n'avais toute ma vie fait autre chose que ce métier-là. Il est vrai que je mettais toute mon attention à copier mon modèle ; et j'y réussis si bien , qu'on me surnomma par excellence dans la ville *le singe de Salzedo*. Je ne sais même si je ne surpassai pas mon original dans l'art de recevoir poliment les personnes qui avaient recours à notre ministère. Il est constant du moins que don Juan n'eut rien à me reprocher sur cet article. Au contraire , il me dit un jour , m'ayant vu faire des politesses à un simple bourgeois : Fort bien , mon fils , fort bien ; voilà l'accueil qu'il faut faire à tous les citoyens qui s'adressent à nous. Soit qu'on leur accorde ou qu'on leur refuse ce qu'ils demandent , nous devons toujours les renvoyer satisfaits de nos manières.

Je n'avais donc pas le défaut qu'ont assez souvent les premiers secrétaires , et quelquefois même les derniers commis ; je ne faisais pas le petit ministre. Je dirai plus ,

je joignais à mon air doux et civil un cœur obligeant. Je rendais tous les services que je pouvais , et principalement aux personnes malheureuses qui venaient implorer mon appui. Par-là j'acquis la réputation d'honnête homme , et gagnai l'estime et l'amitié de toute la ville.

Mon collègue s'applaudissait de son ouvrage. Il était ravi de me voir si bien justifier son choix ; et le temps auquel il se proposait de me donner sa fille étant venu , il me la fit épouser solennellement , dans l'église cathédrale de Mexique , en présence du comte et de la comtesse de Gelves , et de tous les officiers de la chancellerie. Les principaux gentilshommes de la ville assistèrent aussi à cette cérémonie. Entre autres don André d'Alvarade mon ami , et don Joseph de Sandoval , tous deux descendus en ligne directe de ces braves capitaines de Cortez , qui ont rendu leurs noms si célèbres. On y vit pareillement don Christoval , petit-fils de ce fameux Garcias Holquin , qui se saisit du canot et de la personne du roi Cuahutimoc , successeur de Montezume. En un mot , les cavaliers les plus distin-

gués s'y trouvèrent avec leurs épouses ; ce qui forma une brillante assemblée. Blanche et moi, après avoir reçu la bénédiction nuptiale de la main de l'archevêque , nous retournâmes au palais, où nos noces furent célébrées avec éclat pendant trois jours : festins, bals, concerts et comédies, tout fut mis en œuvre pour les rendre magnifiques.

Quand les réjouissances furent finies, je m'attachai aux affaires encore plus qu'auparavant ; et bientôt monseigneur devint si content de moi, qu'il ne mit presque plus de différence entre le beau-père et le gendre. Il nous consultait tous deux sur les ordres importans qu'il recevait de la cour, et quelquefois il arrivait que mon opinion prévalait sur celle de don Juan, qui, loin de s'en montrer jaloux, en paraissait charmé.

Le comte faisait grand cas de nos avis, mais il ne les suivait pas toujours ; et, quand il s'était mis une chose en tête, nous ne pouvions ni l'un ni l'autre le détourner de son dessein. Il faut que je rapporte un trait de son opiniâtreté, par lequel on pourra connaître quel homme c'était que ce seigneur.



Il apprit un jour que dans la province de Méchoacan il y avait trois frères gentilshommes indiens, qui demeuraient sur le bord d'une rivière dans laquelle il se trouvait de l'or en quelques endroits, qu'ils n'ignoraient pas, puisqu'on savait qu'ils avaient trafiqué de la poudre d'or avec un marchand de Séville. Le comte de Gelves, prompt à saisir les occasions d'augmenter ses richesses, envoya dans le pays de Méchoacan des soldats espagnols, avec ordre d'enlever ces trois frères, et de les amener à Mexico; ce qui fut exécuté avec autant d'exactitude que de diligence. On mit les Indiens dans la prison du palais. Le vice-roi les interrogea lui-même. Ils nièrent qu'ils eussent aucune connaissance des endroits de la rivière où l'on prétendait qu'il y eût de l'or. Pour les engager à les découvrir, on employa d'abord la douceur et de belles promesses, ensuite les menaces, et même les tourmens. Tout cela fut inutile; on ne put leur arracher leur secret.

Si son excellence nous eût voulu croire, Salzedo et moi, il en serait demeuré là. Il aurait renvoyé ces malheureux dans leur

pays , et se serait contenté de les avoir inhumainement traités. Tel fut notre avis , qui pourtant ne fut pas suivi , tout judicieux qu'il était. Le vice-roi , ne pouvant perdre l'espérance de tirer de l'or de ces prisonniers , prit le parti d'écrire à la cour pour informer le premier ministre de ce qui s'était passé , et lui demander ce qu'il devait faire de ces trois gentilshommes indiens. Le duc d'Olivarès , s'imaginant déjà tenir vingt tonneaux de poudre d'or , fit promptement réponse au comte de Gelves , et lui ordonna de faire sans façon trancher la tête aux trois frères , s'ils s'obstinaient à garder le silence.

Quoique cet ordre parût cruel au vice-roi , il ne laissa pas de se disposer à faire cette sanglante exécution , quelque chose que nous puissions , mon collègue et moi , lui représenter pour l'empêcher de se couvrir du sang de trois hommes qui ne persistaient à se taire que parce qu'ils n'avaient peut-être rien à dire. Il opposait à nos discours deux raisons , auxquelles nous fûmes obligés de nous rendre. Premièrement , il connaissait le caractère du comte-duc , mi-

nistre altier , et qui voulait qu'on lui obéît sans remontrance. D'ailleurs il le ménageait pour se faire continuer dans son poste quelques années au-delà du terme de sa commission , lequel était près d'expirer ; car il y avait déjà quatre ans qu'il gouvernait le Mexique , dont la vice-royauté ne dure que cinq ans , mais qui quelquefois est prolongée jusqu'à dix par le moyen des présens que le vice-roi fait en Espagne , tant au premier ministre qu'aux conseillers du conseil des Indes.

Lorsque je vis les trois victimes infortunées de l'avarice du comte-duc et du vice-roi menacées d'une prochaine mort , j'en eus compassion. Monseigneur , dis-je à son excellence , avant qu'on répande le sang de ces Indiens , mettons l'adresse en usage , puisque la torture a été inutile. Je connais un jacobin qui est fort éloquent , et qui parle parfaitement la langue indienne. Je crois que , s'il voyait les prisonniers , et qu'il eût avec eux plusieurs entretiens , il viendrait à bout de leur faire révéler ce qu'ils cèlent avec tant d'opiniâtreté. J'approuve votre idée , répondit le comte , et rien ne doit nous empêcher

de la suivre. Allez tout à l'heure chercher ce religieux, et me l'amenez; s'il peut réussir dans cette affaire, il n'a qu'à compter que je lui ferai avoir un évêché. Je montai aussitôt en carrosse, et me rendis au couvent des Jacobins, en disant en moi-même : Vive Dieu ! si mon ami Carambola pouvait devenir évêque, cela serait fort plaisant.

Qui vous amène ici ? s'écria le père Cyrille dès qu'il me vit paraître. Y a-t-il quelque chose pour votre service ? Il s'agit plutôt du vôtre, lui répondis-je, puisqu'il est question d'une mitre qu'on veut vous mettre sur la tête. J'espère que vous vous expliquerez, me dit-il, car je ne vous entends point. Je ne crois pas être du bois dont on fait les évêques, quoiqu'on élève tous les jours à l'épiscopat des sujets de notre ordre. J'appris au moine le motif de ma visite, et à quelle condition l'on promettait de le faire prince de l'Eglise. Oh ! je ne tiens pas encore la mitre, reprit-il en branlant la tête. Ce qu'on attend de moi n'est pas facile à faire. Vous vous moquez, seigneur Carnéadès, lui répliquai-je en riant. Vous qui possédez l'heureux talent

de persuader ; vous qui parlez si bien le langage proconchi , vous craignez de ne pouvoir engager ces trois prisonniers à répondre aux intentions de la cour pour sauver leur vie. Oui , repartit le père Cyrille , je crains de n'en pouvoir venir à bout. Vous ne connaissez pas les Indiens. Il y en a qui sont si fermes dans les résolutions qu'ils ont prises , que les supplices les plus cruels ne sauraient les épouvanter. Si ceux-ci sont convenus entre eux de mourir plutôt que de découvrir ce qu'ils veulent cacher , c'est en vain qu'on se flatte de les y contraindre. Je veux bien néanmoins , ajouta-t-il , en faire l'épreuve pour contenter le vice-roi ; mais je doute fort que son excellence soit fort satisfaite de l'événement.

Je menai au palais le jacobin , et le présentai à monseigneur , qui lui dit : Père , vous savez de quoi il s'agit. Don Chérubin doit vous avoir mis au fait ; et comme il m'a fort vanté votre éloquence , j'ai tout lieu de me flatter que vous engagerez les trois Indiens à rompre un silence qu'ils s'obstinent à garder , et qui leur deviendra funeste , s'ils ne se rendent à nos remon-

trances. Voyez-les, je vous prie, entretenez-les en leur propre langue, et faites en sorte, s'il est possible, qu'ils obéissent aux ordres du roi, en indiquant les endroits de la rivière dans lesquels il y a de l'or. Représentez-leur que sans cette indication leur perte est certaine, au lieu que, s'ils la font de bonne grâce, je leur en tiendrai compte, et leur ferai de grands avantages. Quant à vous, père, ajouta-t-il, soyez assuré que, si vous réussissez, la cour reconnaîtra ce service. Monseigneur, répondit le père Cyrille, je suis disposé à seconder votre zèle pour le service du roi, et je n'épargnerai rien pour satisfaire votre excellence ; mais, je l'ai déjà dit à don Chérubin, je ne sais si mes exhortations auront le succès que vous vous en promettez.

En même temps notre jacobin, pour montrer qu'il ne demandait pas mieux que de contribuer à l'accomplissement des desirs du comte, ou plutôt que d'être évêque, se fit conduire à la prison où les trois Indiens étaient enfermés, et demeura quatre heures avec eux. Nous tirions, monseigneur et moi, un augure favorable d'une

si longue visite , et nous ne pouvions nous imaginer que les Indiens fussent assez insensés pour vouloir préférer la mort à la vie. Cependant nous nous trompions ; l'académicien de Petapa revint nous trouver d'un air mortifié. Ces malheureux , nous dit-il, ne sont pas capables d'entendre raison dans le désespoir qui les possède ; je les ai vainement exhortés à se conformer aux volontés de la cour , mes discours n'ont fait qu'irriter leur fureur ; ils persistent à soutenir qu'ils ignorent s'il y a de l'or dans cette rivière où l'on prétend qu'il s'en trouve , et ils ajoutent à cela que , quand ils le sauraient , ils ne l'avoueraient pas , pour punir l'avidité de la cour et du vice-roi. Hé bien , dit alors son excellence , irritée de la fermeté des prisonniers , ils périront , puisqu'ils veulent s'approprier des richesses qui appartiennent au roi.

Ces paroles du comte furent suivies d'un arrêt de mort qu'il prononça contre eux en conformité de l'ordre sanguinaire de la cour , et cela sans opposition de la part des juges de la chancellerie , quoique ces officiers soient en droit de s'opposer aux

desseins injustes des vice-rois ; ce qu'il faut sans doute attribuer à la crainte qu'ils avaient de déplaire au ministre , dont ils connaissaient l'esprit vindicatif.

On dressa donc dans la place du marché un échafaud , sur lequel on fit premièrement monter l'aîné des trois frères indiens. Il était accompagné du père Cyrille , qui l'exhortait en proconchi à contenter le vice-roi , tandis que de l'autre l'exécuteur tenait à la main un large coutelas dont il affectait de faire briller la lame aux yeux du malheureux qu'elle menaçait ; mais l'Indien , regardant d'un œil intrépide l'appareil de son supplice , et plus fatigué qu'ébranlé de l'exhortation du moine , se hâta de tendre la gorge au bourreau , qui lui porta le coup mortel.

On fit aussitôt venir le second frère , à qui le religieux voulut persuader qu'il ne devait pas suivre l'exemple de son aîné : Discours inutiles , lui dit l'Indien , qui parlait un peu la langue espagnole : Mon ami , poursuivit-il , en s'adressant à l'exécuteur , fais promptement ton devoir , consume l'ouvrage injuste et barbare de tes supé-



rieurs. A ces mots, il pencha la tête sur le billot, et le bourreau la lui trancha.

Il ne restait plus à expédier que le cadet des trois frères. Celui-ci ne parut pas sitôt sur l'échafaud, qu'on entendit un murmure parmi les assistans, qui étoient en très-grand nombre, et ce murmure étoit un effet de la compassion générale que sa vue excitait. Il est constant qu'on ne pouvait le considérer sans déplorer son malheur; c'étoit un garçon de vingt ans tout au plus, de belle taille et de bonne mine. Les dames, qui sont naturellement pitoyables, plaignaient sa jeunesse, et souhaitaient qu'il n'imitât point ses frères. Tous les spectateurs faisaient des vœux pour lui au ciel; pour moi, j'espérais, et monseigneur se flattait aussi de cette espérance, que ce jeune Indien pâlerait en voyant le fer levé sur sa tête et les corps de ses aînés étendus sur l'échafaud. Le père Cyrille même, malgré la connaissance qu'il avoit de la fermeté des Indiens, ne désespérait pas d'arracher celui-ci au trépas; et pour cet effet, redoublant ses efforts, il épuisa les discours les plus éloquens de son recueil académique.

Mais il ne fut pas plus heureux dans cette entreprise qu'il l'avait été à Guatimala dans l'affaire de l'élection d'une supérieure; car, quand le jeune Indien aperçut par terre les têtes de ses frères séparées de leurs troncs, il les ramassa toutes deux en fureur, et les baisant l'une après l'autre avec transport : Attendez, s'écria-t-il en sa langue, attendez, mes chers frères, je vais vous suivre; la mort n'a pour moi que des charmes, puisqu'elle va me rejoindre à vous. Le jacobin, jugeant par ces paroles que ce furieux voulait périr, cessa de l'exhorter à vivre, et l'abandonna au bourreau, qui lui abattit la tête.

La place du marché retentit aussitôt d'un cri d'horreur. Tout le peuple éclate en murmures confus, on plaint ces trois Indiens, et leurs juges sont accusés d'injustice. Il est certain que cette aventure fit peu d'honneur au comte de Gelves et au premier ministre; mais je crois que ces deux seigneurs furent moins mortifiés d'avoir fait injustement mourir trois gentilshommes que d'avoir infructueusement commis une si mauvaise action. Pour don

Juan de Salzedo et moi, nous en fûmes véritablement affligés, aussi-bien que le petit père Cyrille, qui s'en retourna tristement à son monastère comme un homme qui perdait un évêché.

---

### CHAPITRE III.

*Par quel hasard Toston fit tout à coup fortune, et de la louable résolution qu'il prit bientôt après. Don Alexis voit partir sans regret sa créole, épouse de Toston.*

Le lendemain de ce tragique événement il en arriva un plus réjouissant au palais. Blandine, s'étant aperçue que don Alexis avait abusé de la faiblesse qu'elle avait eue pour lui, fit confidence à Toston de l'état où elle se trouvait, et ce domestique aussitôt en avertit la vice-reine.

Cette dame en parut aussi étonnée que si elle n'eût pas dû prévoir cet accident. Ah! mon ami, lui dit-elle, que viens-tu m'apprendre! cette nouvelle me perce le cœur;

je n'aurais jamais cru Blandine capable de s'oublier jusque-là. Madame, lui répondit Toston, vous savez qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense; quand la maîtresse est attendrie, et l'amant bien passionné, la raison et la vertu perdent aisément sur eux leur empire.

Ah! faible Blandine, reprit la comtesse, qu'as-tu fait! devais-tu laisser prendre à mon fils des libertés qu'on ne permet qu'à un époux? Mais pourquoi te faire ce reproche? c'est à ma seule imprudence qu'on doit imputer ton malheur. Hélas! c'est moi qui t'ai perdue en t'exposant au péril où ta sagesse a succombé! Après cette tirade de démonstrations de douleur: Je serais inconsolable, poursuivit-elle en changeant de ton, si le mal était sans remède; heureusement il y en a: oui, sans doute, il est un moyen sûr de sauver l'honneur de Blandine, il n'y a qu'à la marier promptement à quelque honnête homme; à toi, par exemple; tu me parais lui convenir. Madame, lui repartit Toston, je vous remercie de la préférence.

Tu as raison de m'en remercier, s'écria

la vice-reine; apprends, mon ami, que tu ne feras pas une mauvaise affaire en t'unissant avec Blandine. Premièrement, cette créole est fort jolie, et je lui donnerai une grosse dot : avec cela je te promets un emploi considérable; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, ma protection. Franchement, madame, dit Toston avec beaucoup de vivacité, vous m'éblouissez : il faudrait que je fusse ennemi de ma fortune si je refusais un pareil établissement; c'en est fait, je suis tout prêt à conserver l'honneur de Blandine aux dépens du mien.

La vice-reine, charmée de voir ce garçon dans ces sentimens, se hâta de lui faire épouser sa créole, dont la réputation, par ce mariage, ne reçut aucune atteinte : car personne ne fut étonné de voir un valet de chambre de don Alexis se marier à une suivante de la comtesse. Ce qu'il y eut de bon pour l'épouseur dans cet hymen précipité, c'est qu'il toucha mille pistoles d'Espagne que la vice-reine lui fit compter. Ajoutez à cela trois mille écus qu'il reçut de moi pour récompense des services qu'il m'avait rendus.

Lorsque ce domestique se vit si bien en argent, il lui prit envie de retourner dans son pays et d'y mener sa femme, dont il était depuis long-temps amoureux, et plus aimé que don Alexis; de sorte qu'il pouvait se flatter aussi bien que ce jeune seigneur d'être le véritable père de l'enfant qui devait naître de Blandine. Il me communiqua son dessein. Monsieur, me dit-il, quoique le séjour de Mexique soit peut-être le plus beau qu'il y ait sur la terre habitable, j'ai résolu de le quitter pour aller revoir ma patrie et mes parens. Mon père, qui, comme vous savez, est maître d'école dans la ville d'Alcaraz, vit encore, de même que ma mère, à moins que depuis notre séparation la mort ne me les ait enlevés tous deux; ils ne sont pas riches, et vous jugez bien que le retour d'un généreux fils qui a fait fortune leur sera fort agréable.

Outre le plaisir que je me fais, poursuivit-il, de rendre leur sort un peu plus doux, je sens que je n'en aurai pas moins à porter de vos nouvelles au seigneur don Manuel de Pedrilla, votre beau-frère et votre ami, qui doit être dans une impatience

mortelle d'en recevoir. Il n'en faut pas douter, lui dis-je, don Manuel m'aime trop pour n'être pas en peine de moi; et de mon côté, je serais indigne de son amitié si je tardais plus long-temps à l'informer de l'heureuse situation où je me trouve. Aussi suis-je dans le dessein de la lui faire savoir le plus tôt qu'il me sera possible par une lettre qui en contiendra un ample détail.

Non, non, monsieur, interrompit Toston; c'est un soin dont je me charge; je l'instruirai mieux de vive voix que vous ne pourriez faire par une lettre de tout ce qui vous est arrivé depuis votre départ d'Alcaraz. De plus, je serai en état de répondre à toutes les questions qu'il voudra me faire, et vous ne doutez pas qu'il ne m'en fasse une infinité. Il est constant, repris-je, qu'un rapport de ta part serait préférable à la plus longue dépêche; mais je crains une chose : don Alexis ne voudra pas consentir à l'éloignement de Blandine. Oh que si ! repartit Toston ; l'amour de ce seigneur s'est bien ralenti; il commence à se détacher de sa créole, et, marchant sur les traces de son père, malgré tout ce que nous

avons pu faire la vice-reine et moi pour l'empêcher, il s'entête à vue d'œil d'une Indienne coquette dont un de ses pages lui a procuré la connaissance. Je suis ravi qu'il soit devenu volage; car Blandine a plus de goût pour moi, sans vanité, que pour lui. Elle abandonnera volontiers Mexique pour me suivre dans mon pays, où nous vivrons à notre aise en élevant honnêtement la petite famille que nous promet sa fécondité.

Véritablement don Alexis, bien loin de vouloir retenir sa créole, reçut ses adieux d'un œil sec; mais, au défaut de la douleur que le petit ingrat aurait dû avoir de perdre une personne qui avait eu de si fortes bontés pour lui, il lui fit présent de quelques pierreries. Après quoi, Toston s'étant chargé des dépêches que je lui donnai pour don Manuel et pour ma sœur, il partit avec Blandine pour se rendre à la Vera-Cruz par la voie des muletiers.



## CHAPITRE IV.

*De la confiance que don Juan de Salzedo fit à son gendre d'un projet formé par le vice-roi. Ce que c'était que ce projet, et comment il fut exécuté. L'archevêque de Mexique prend le parti du peuple, excommunie don Pèdre et le vice-roi. Violence que lui fait ce dernier pour le faire conduire à la Vera-Cruz.*

Pour peu que mon beau-père eût été en vieux et jaloux, il n'aurait pas vu sans peine les gentilshommes s'empresser, comme ils faisaient, à rechercher mon amitié préféralement à la sienne; mais c'était un bon homme qui prenait plaisir à me voir estimé et honoré de tout le monde; peut-être aussi qu'en lui-même, attribuant à la considération qu'on avait pour lui celle qu'on me témoignait, sa vanité y trouvait son compte. Quoi qu'il en soit, il m'aimait autant que si j'eusse été son propre fils. Il n'avait point de secrets pour moi, et quel-

quefois il me faisait des confidences très-importantes. En voici une de celles-là qu'il me fit un jour.

Le comte de Gelves, me dit-il, commence à perdre l'espérance de faire prolonger son gouvernement. Un courtisan de ses amis, bien informé des mouvemens que plusieurs seigneurs se donnent à la cour pour obtenir la vice-royauté de Mexique, lui mande que le comte duc d'Olivarès paraît avoir envie de faire tomber le choix du roi sur le marquis de Serralvo. Un autre moins avare que le comte de Gelves, continua-t-il, s'en consolera, et s'en retournerait content à Madrid avec le poisson qu'il a pris : mais il ne peut se borner, il veut faire un bon coup de filet ; il prétend qu'en faisant renchérir le sel, il gagnera des sommes immenses ; et pour rejeter sur un autre la haine publique qui est attachée à ce monopole, il a en main un homme né pour exécuter de semblables entreprises : c'est don Pedro Mexio, gentilhomme des plus riches de Mexique, et des mortels peut-être le plus audacieux.

J'aime monseigneur, poursuivit don

Juan, et je chéris trop sa gloire et son honneur pour avoir applaudi à son dessein lorsqu'il me l'a communiqué. Je l'ai combattu en ami sincère, en serviteur zélé; mais, quoique le comte m'écoute ordinairement et suive assez mes avis, je vous dirai qu'il y a des occasions où, comme dans celle-ci, il ne veut pas être contredit; si bien qu'il est déterminé à faire exécuter son projet, quelque chose qu'il en puisse arriver. Ainsi parla mon beau-père, qui me demanda ensuite ce que je disais de ce projet. Je dis, lui répondis-je, qu'il me fait frémir, et qu'il peut avoir des suites fort désagréables pour son excellence et pour nous. C'est ce que je crains, répliqua-t-il, et je suis bien mortifié de ne pouvoir les prévenir. Nous désapprouvions donc cette entreprise Salzedo et moi, et nous étions au désespoir de voir que l'on se préparait à l'exécuter. Je vais détailler de quelle façon les entrepreneurs commencèrent cet ouvrage d'iniquité; le lecteur verra par l'événement la vérité du proverbe, *la codicia quebra al sacco* : la convoitise rompt le sac.

Don Pedro Mexio, suivant l'accord fait entre le comte et lui, acheta tout le sel qu'il put trouver à vendre dans le pays, et en remplit les greniers qu'il avait loués dans cette intention. Par ce moyen le sel devint plus rare et renchérit de jour en jour. Alors don Pèdre, vendant le sien, en augmenta peu à peu le prix, de manière que les pauvres commencèrent à se plaindre et les riches à murmurer, d'autant plus qu'ils savaient bien les uns et les autres ce qu'ils devaient penser de cette cherté. Ils ne s'en tinrent pas aux plaintes et aux murmures. Ils présentèrent au nom du peuple en général une requête aux juges de la chancellerie, demandant qu'on remit le sel à son prix ordinaire. Mais le vice-roi qui était à la tête de ces juges, dont la plupart n'osaient être d'une autre opinion que la sienne, leur fit entendre que cette cherté ne durerait pas long-temps, et qu'il fallait prendre patience; de sorte que, personne n'ayant la hardiesse de s'opposer à son avarice, on laissa Mexio continuer son brigandage à son aise.

A la fin le peuple, las de ne pas voir finir

ce monopole , implora le secours de l'archevêque , en exposant dans un mémoire à sa grandeur qu'elle devait interposer son autorité pastorale pour délivrer ses ouailles de la tyrannie de don Pedro. Le pasteur, touché de leur misère , ou , pour parler plus juste , poussé par une secrète haine qu'il avait pour le vice-roi , saisit cette occasion de le mortifier, sous le spécieux prétexte de les soulager. Il résolut d'employer les censures de l'Eglise contre Mexio , n'ignorant pas que ce serait attaquer indirectement le comte. Ce prélat passionné se nommait don Alonzo de Zerna ; il était fils d'un hidalgo de la Castille vieille. Il avait obtenu, je ne sais comment , l'archevêché de Mexique , qui vaut soixante mille écus de rente : et , fier de la possession d'un si riche bénéfice , il se croyait pour le moins égal au vice-roi.

Don Alonzo , pour chagriner son ennemi , excommunia don Pèdre , et fit afficher son excommunication aux portes de toutes les églises , afin que personne n'en ignorât. Mexio , en étant informé , n'en fit que rire ; il se moqua de l'archevêque , et , pour lui

montrer le peu de cas qu'il faisait de son excommunication, il continua de vendre son sel, et même il en haussa le prix. Cette audace ne manqua pas d'irriter l'impétueux prélat, qui, de son côté n'écoutant et ne suivant que son humeur bouillante, poussa son ressentiment jusqu'à interdire le service divin.

Rien n'est plus considérable dans la Nouvelle-Espagne que cette interdiction; c'est, pour ainsi dire, sonner le tocsin pour avertir le peuple que le feu est dans la maison du Seigneur; car, dès le moment qu'elle est publiée, on ferme les portes des églises, on n'y dit plus de messes, on n'y fait plus de prières; c'est une suspension générale de toutes les fonctions ecclésiastiques. Pour bien concevoir l'importance de cette redoutable censure, il faut savoir qu'il y a plus de mille prêtres à Mexique, tant séculiers que réguliers, qui ne subsistent que des messes qu'ils disent à un écu chacune, ce qui monte à plus de mille écus par jour, et ce que l'excommunié doit payer.

Don Pèdre, jugeant bien que l'archevêque voulait le ruiner en le rendant odieux

au peuple, et d'ailleurs s'apercevant que l'on commençait à l'insulter dans les rues, perdit une partie de sa fermeté, et se retira au palais du vice-roi pour prier son excellence de le protéger, puisque, après tout, il n'avait fait que ce qu'elle lui avait ordonné. Là-dessus le comte de Gelves envoya la plupart de ses domestiques aux portes des églises arracher les affiches d'excommunication et d'interdiction qui y étaient. Il fit dire ensuite aux supérieurs des couvens qu'il leur commandait d'ouvrir leurs églises, et d'y faire dire des messes, sous peine de désobéissance. Mais les moines répondirent que dans cette occasion il leur semblait qu'ils devaient plutôt obéir à leur pasteur qu'au vice-roi. Sur leur refus, son excellence m'appela et me dit : Don Chérubin, allez tout à l'heure dire de ma part à l'archevêque que je lui ordonne de révoquer ses censures.

Je me rendis en diligence au palais archiépiscopal, et j'exposai ma commission au prélat, qui me dit d'un air brusque qu'il ne pouvait faire ce que le comte lui commandait que Mexio le perturbateur

du repos public ne se fût préalablement soumis à l'Eglise, et n'eût dédommagé tous les prêtres des sommes qu'il leur avait fait perdre. Je voulus représenter à sa grandeur irritée qu'elle ne faisait pas réflexion que c'était désobéir au roi que de refuser d'obéir aux ordres de son ministre : mais le furieux don Alonzo m'interrompit avec emportement : Taisez-vous, mon ami, me dit-il ; je n'ai pas besoin de vos remontrances ; je sais ce que je dois à un vice-roi qui fait un si mauvais usage de son pouvoir, et qui mériterait d'être traité comme don Pèdre. Je ne jugeai point à propos de répliquer, quelque envie que j'en eusse, et je me retirai, de peur d'être aussi excommunié.

Le vice-roi, qui n'était guère moins violent que l'archevêque, fut transporté de colère quand je lui eus rapporté ce que le prélat m'avait dit ; et, cédant à son premier mouvement, il fit venir le capitaine de ses gardes : Tirol, lui dit-il, je vous commande d'aller vous saisir de la personne de l'archevêque dans quelque lieu qu'il soit, l'immunité des églises ne devant pas même



être respectée dans cette occasion. Conduisez ce prêtre à la Vera-Cruz, et le mettez sous la garde du château jusqu'à ce qu'on puisse l'embarquer pour le transporter en Espagne.

Tandis que Tirol rassemblait ses gens pour exécuter l'ordre de son excellence, l'archevêque en fut averti. Il sortit aussitôt de la ville, et se réfugia dans le faubourg de Guadeloupe, accompagné de plusieurs ecclésiastiques. Là il dressa lui-même contre le vice-roi une excommunication qu'il chargea un de ses prêtres de faire afficher à la porte de la cathédrale ; ensuite, ayant appris qu'on le poursuivait, il se sauva dans une église, où il fit allumer des cierges sur l'autel, et se revêtit de ses habits pontificaux, trop persuadé que dans cet état aucun homme n'oserait mettre la main sur lui. Mais il fut bientôt désabusé. Tirol, à la tête de ses gens, entra dans l'église, et s'étant respectueusement approché du prélat, le pria d'entendre la lecture d'un ordre du roi qu'il lui apportait, et de s'y soumettre sans résistance pour éviter le scandale. Sur cela notre archevêque se mit à crier qu'on vio-

lait les privilèges des églises, et prit à témoin tous ses prêtres de la violence qu'on lui faisait. Néanmoins, après avoir bien déclamé contre le vice-roi, il ôta ses habits, et se rendit docilement à Tirol, qui le mena sur-le-champ à la Vera-Cruz.

---

## CHAPITRE V.

*Des tristes et fâcheuses suites qu'eut l'enlèvement de l'archevêque de Mexique. Le vice-roi est obligé de se retirer chez les cordeliers; don Chérubin, sa femme et son beau-père s'y retirent aussi. Don Chérubin sort de Mexique.*

Don Juan et moi nous fûmes affligés de cet enlèvement, prévoyant bien qu'il aurait de fâcheuses suites. Nous avions des espions qui nous rendaient un compte exact de ce qu'on disait dans la ville, et nous avions lieu de juger par leurs rapports que les habitans n'approuvaient point la conduite que le comte avait te-

nue, et même qu'ils lui donnaient le tort.

Nous apprîmes bientôt que les ecclésiastiques surtout étaient animés contre son excellence; qu'ils inspiraient à la populace un esprit de révolte, et qu'ils excitaient les créoles, les Indiens et les mulâtres, ennemis secrets du gouvernement, à commencer la sédition. Insensiblement le nombre des mécontents grossit à un point qu'il semblait que toute la ville eût pris parti contre le vice-roi. Ses domestiques ne pouvaient paraître sans s'exposer à des insultes. Salzedo même et moi nous fûmes enveloppés dans la haine du peuple, qui s'imaginait sans doute que nous avions eu part au monopole du sel. Enfin tout annonçait la prochaine sédition que le retour de Tirol au Mexique fit éclater. Le premier qui leva le bouclier fut un prêtre, lequel, voyant passer dans la place du marché ce capitaine à cheval, s'avisa de s'écrier : *Voilà celui qui a osé porter sa main impie sur le ministre du Seigneur.*

A la voix de ce prêtre, la populace se levait, s'assemble, et poursuit à coups de pierres, jusqu'au palais, Tirol, qui, cra-

quant un soulèvement général, fait fermer les portes. La précaution ne fut pas inutile, car l'affaire devint sérieuse. En moins d'un quart d'heure il se trouva dans la place plus de six mille personnes de toutes sortes de conditions, qui, prodiguant des injures à Tirol, se mirent à crier à l'envi qu'il fallait l'exterminer.

Jusque-là les séditieux n'avaient encore fait que du bruit; et le vice-roi, croyant que, pour les appaiser, il n'y avait qu'à les envoyer prier de sa part de se retirer dans leurs maisons, en les assurant que Tirol s'était sauvé du palais par une porte de derrière, me chargea de cette commission, de laquelle j'aurais volontiers cédé l'honneur à un autre, et dont pourtant je m'acquittai d'un air assez hardi pour un homme qui s'exposait à être lapidé, ce qui pensa m'arriver: car, m'étant montré à un balcon pour parler aux mutins, je vis aussitôt tomber sur moi une grêle de pierres, dont heureusement aucune ne m'atteignit. Comme il n'y avait que des coups à gagner en voulant faire entendre raison à ces enragés, je me retirai sagement, et par ma

brusque retraite j'évitai le sort de l'empereur Montezume (1).

Les choses n'en demeurèrent point là. Quelques prêtres, s'étant mis de la partie, irritèrent la fureur des mécontents, dont quelques-uns, s'étant armés de fusils, commencèrent à tirer aux fenêtres, et à faire siffler les balles dans le palais, tandis que d'autres, avec des leviers, s'efforçaient d'abattre la muraille pour y entrer. Pendant cinq ou six heures que dura ce tumulte, un page et deux gardes du comte, qui parurent aux balcons avec des carabines pour riposter aux tireurs du dehors, eurent le malheur de périr, après avoir de leur côté couché par terre quelques séditeux. Nous en aurions fait un grand carnage, si nous eussions eu quelques pièces de canon; mais il n'y en avait ni dans le palais, ni dans la ville, les Espagnols n'appréhendant point d'être attaqués par des nations étrangères.

Au défaut du canon, le comte de Gelves fit arborer sur ses balcons l'étendard royal,

(1) Ce prince fut tué d'un coup de pierre, comme il parlait du haut d'un balcon à ses sujets pour les engager à mettre les armes bas.

et sonner la trompette pour appeler les habitans au secours de leur roi, dont il représentait la personne. Ce qui fut encore inutile , puisque aucun de ses amis ni des officiers de la chancellerie n'accourut pour le défendre. Cependant la nuit s'approchait, et les mécontents l'attendaient avec impatience pour augmenter le désordre. Comme ils s'étaient aperçus que la porte de la prison pouvait aisément être enfoncée, ils l'enfoncèrent , ou plutôt le geôlier la leur ouvrit. Ils mirent en liberté les prisonniers , qui , se joignant à eux , les aidèrent à mettre le feu à la prison et à brûler une partie du palais. Alors les principaux habitans , craignant que la ville ne fût réduite en cendres , sortirent de leurs maisons , et , pour leur propres intérêts , apaisèrent la populace. Ils lui firent éteindre le feu; sans cela, Mexique eût eu le destin de la ville de Troie.

Mais s'ils eurent assez d'autorité pour empêcher que la canaille ne brûlât le palais du vice-roi , ils n'eurent pas le pouvoir de préserver du pillage tous les effets de ce seigneur. Une partie de ses meubles fut enlevée ; et lui-même , pour pourvoir à la sû

reté de sa personne, se vit obligé de se réfugier avec son épouse et son fils chez les Cordeliers, qui étaient les seuls moines qui ne fussent pas de ses ennemis. Ces pères lui donnèrent un logement assez commode dans leur couvent, qui est d'une vaste étendue. Ce logement était celui du père provincial de l'ordre, qui n'était point alors à Mexique. C'était un grand corps de logis qui contenait plusieurs appartemens fort petits et très-simplement meublés, à l'exception de celui où couchait sa révérence. Pour ce dernier, il était composé de cinq ou six pièces, et l'on peut dire qu'on n'y voyait rien qui sentît la pauvreté religieuse.

Salzedo, Blanche et moi, nous allâmes joindre le comte au couvent pendant la nuit. Ses principaux domestiques et les nôtres s'y rendirent aussi, et nous nous trouvâmes enfin tous logés, tant bien que mal. Le lendemain, dès la pointe du jour, monseigneur nous fit appeler, mon beau-père et moi, pour délibérer tous trois sur ce qu'il convenait de faire dans une si triste conjoncture. Il n'y a point d'autre parti à prendre, dit don Juan, que d'envoyer

promptement un homme d'esprit et de confiance au duc d'Olivarès pour l'informer de cette révolte ; et je ne crois pas qu'on puisse choisir un homme plus capable de bien faire cette commission que don Chérubin. Je suis de votre avis , Salzedo, dit le comte ; il faut que don Chérubin parte incessamment pour Madrid. On ne peut user de trop de diligence.

Le vice-roi employa toute la journée à faire des dépêches pour la cour, et à me donner des instructions , et le surlendemain je pris la route de la Vera-Cruz avec un valet de chambre et un laquais. Je laissai donc son excellence , madame la comtesse, don Juan et ma femme chez les Cordeliers de Mexique , et, faisant toute la diligence possible , je gagnai la Vera-Cruz , où j'appris que l'archevêque don Alonzo de Zerna était parti pour l'Espagne depuis deux jours. Comme il y a toujours dans le port de cette ville un vaisseau préparé pour le service du vice-roi, je m'embarquai dessus sans perdre de temps ; et fis mettre à la voile pour Cadix , où j'arrivai après une heureuse et courte navigation .



## CHAPITRE VI.

*Don Chérubin, étant arrivé à Madrid, va voir le duc d'Olivarès, et lui fait un détail du soulèvement de Mexique. Comment ce premier ministre fut affecté de ce rapport, et des résolutions qui furent prises en conséquence dans le conseil de sa majesté catholique. Le vice-roi rentre triomphant dans son palais. Sa disgrâce; il retourne à Madrid: don Chérubin et sa famille le suivent.*

**J**E n'eus pas plus tôt mis pied à terre à Cadix, que, me hâtant de traverser l'Andalousie et la Castille nouvelle, je fus bientôt à Madrid. Je volai d'abord chez le premier ministre, qui me donna audience dès que je lui eus fait annoncer mon arrivée. Je lui remis les dépêches dont j'étais chargé. Il les lut avec toute l'attention qu'elles méritaient; et, voyant que le comte de Gelves lui mandait que je pourrais l'instruire de

toutes les circonstances de la sédition , il ne manqua pas de m'en demander un ample détail. Je lui obéis en homme qui y était bien préparé. J'avouerais de bonne foi que , dans ma relation , je desservis autant que je le pus l'archevêque don Alonzo. Je le peignis avec les couleurs les plus noires , et je finis mon récit en rejetant sur l'orgueil de ce prélat toute la faute de ce funeste événement.

Le duc d'Olivarès lut en plein conseil la dépêche du comte de Gelves , et tout le monde trouva cette affaire très-importante. On jugea qu'il était absolument nécessaire de punir les plus coupables des séditeux pour retenir dans le devoir les autres provinces de l'Amérique , lesquelles , ne se voyant qu'à regret sous le joug espagnol , pourraient être tentées de suivre le mauvais exemple des Mexicains. Il fut arrêté dans le conseil qu'on enverrait à Mexico don Martin de Carillo , prêtre et inquisiteur de Valladolid , en qualité de commissaire , pour y faire les informations convenables , avec pouvoir de châtier rigoureusement quelques-uns des principaux habitans , pour

n'avoir pas couru au son de la trompette se ranger sous l'étendard royal. On y résolut aussi de changer les officiers de la chancellerie pour avoir laissé le vice-roi dans le péril, sans se donner le moindre mouvement pour l'en tirer.

A l'égard de l'archevêque don Alonzo, il eut beau solliciter à la cour, personne dans le conseil ne voulut entreprendre sa défense, tant on trouva sa conduite digne de blâme. On le dépouilla même de son riche bénéfice pour le faire évêque de Zamora, petit diocèse de quatre mille écus de rente. C'était en quelque façon devenir d'évêque meunier; mais on trouvait encore que la cour marquait assez de considération pour la maison de Zerna.

Le premier ministre, que la sédition des Mexicains inquiétait, ne me retint pas longtemps à Madrid. Il me renvoya promptement avec une dépêche pour le vice-roi. Je retournai à Mexico avec don Martin de Carillo, dont l'arrivée répandit la terreur dans cette ville. Les citoyens, pour la plupart, se sentant coupables, craignaient d'être punis. Tout le monde jugeait que la cour

voulait faire un exemple , et chacun tremblait pour lui ou pour ses amis ; mais ils en furent quittes pour la peur. Don Martin les rassura en leur déclarant de la part du roi que sa majesté , aimant mieux écouter sa clémence que sa justice , leur accordait une amnistie générale.

Cette déclaration produisit un effet admirable. Le peuple , qui partout change comme le vent , fut touché de la bonté de son souverain , et s'écria : *Vive notre bon roi Philippe ! vive le comte de Gelves son ministre !* Alors vous eussiez vu ces mêmes séditions qui avaient voulu massacrer ce seigneur aller en foule aux Cordeliers le demander pour le conduire à son palais , avec des acclamations et des démonstrations de joie excessives.

Le vice-roi , qui jusque-là n'était point sorti du couvent depuis qu'il s'y était réfugié , voyant qu'il pouvait impunément se montrer en public , s'en retourna chez lui , où , ce qui le surprit bien agréablement , il retrouva ses effets tels qu'il les avait laissés en se sauvant chez les moines : car , par le plus grand bonheur du monde , les gen-

tilshommes qui avaient eu assez de pouvoir sur la populace pour calmer sa fureur et lui faire éteindre le feu avaient eu en même temps la précaution de faire garder les portes du palais par les mutins mêmes, en leur défendant de voler, de peur qu'il ne vînt des ordres de la cour qui les en fissent repentir; si bien que dans le palais tout reprit sa première face.

J'ai oublié de dire qu'à mon retour d'Espagne, lorsque je rendis compte de mon voyage à monseigneur, il me fit une question : Comment le duc d'Olivarès vous a-t-il reçu? me dit-il. Dans quels sentimens le croyez-vous pour moi? Il m'a fait un accueil gracieux, répondis-je à son excellence, et, autant qu'on peut deviner ce que pense ce premier ministre, il m'a paru plein d'estime et d'amitié pour vous. Je vous dirai même que je l'ai entendu faire votre éloge dans des termes.... Tant pis, interrompit le vice-roi avec précipitation. Cela m'est suspect, aussi-bien que la lettre que vous m'avez remise de sa part. Cette lettre est trop flatteuse pour que je n'en doive pas être alarmé. Je ne sais, mais je pressens

qu'il veut mettre à ma place le marquis de Serralvo, et je ne crois pas être prévenu d'un faux pressentiment. Vous vous trompez peut-être, lui dis-je; le duc songe plutôt à prolonger votre gouvernement. Je n'oserais, répondit-il avec un soupir qui lui échappa, je n'oserais me flatter de cette espérance. Je ne m'attends plus qu'à recevoir des ordres qui me rappellent à la cour.

En effet, trois mois après, il arriva un courrier de Madrid qui remit au comte de Gelves un paquet de la part du duc d'Olivarès. Ce premier ministre lui mandait que sa majesté, souhaitant de l'avoir près de sa personne, lui destinait une des premières charges de sa maison, et qu'elle venait de nommer le marquis de Serralvo à la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Le comte de Gelves, perdant alors toute espérance d'être continué dans son poste, prit son parti de bonne grâce. Il ne songea plus qu'à s'en retourner à Madrid avec toutes ses richesses, et qu'à faire les préparatifs de son départ. De notre côté, nous nous disposâmes, Salzedo et moi, à le suivre avec nos petits effets, qui valaient bien deux cent

mille écus. Jugez par là de ce que son excellence pouvait emporter. Enfin nous partîmes de Mexique , et l'on peut dire que ce jour-là nous donnâmes aux Américains un spectacle qui exerça bien leur médisance. Les railleurs, en voyant défiler près de cent mulets chargés de ballots , s'égayèrent un peu à nos dépens , et nous, à bon compte, nous nous rendîmes avec leurs espèces à la Vera-Cruz.

Nous attendîmes dans cette ville l'arrivée du nouveau vice-roi pour nous embarquer sur le même vaisseau qui devait l'apporter. Ce seigneur ne fut pas long-temps sans paraître. D'abord qu'il fut débarqué , le comte et lui s'abouchèrent ensemble. Ils eurent pendant deux jours des conférences sur la situation des affaires de la Nouvelle-Espagne ; après quoi ils se séparèrent avec plus de politesse que d'amitié , l'un s'en allant fort maigre à Mexique , et l'autre s'en retournant fort gras à Madrid.

## CHAPITRE VII.

*De quelle manière le comte de Gelves fut reçu à la cour. Sa visite chez le premier ministre. Le duc d'Olivarès le fait grand écuyer ; du parti que prirent don Salzedo et don Chérubin. Le premier devient intendant , et le second secrétaire du duc de Gelves.*

Nous mêmes donc à la voile pour Cadix. Si nous eussions rencontré sur la route quelque gros vaisseau d'Alger ou de Salé, comme il s'y en trouve quelquefois, la rencontre eût été bonne pour lui ; mais nous eûmes le bonheur de commencer et d'achever notre navigation sans voir aucun navire le mauvais augure. Etant arrivés à Cadix, nous ne nous y arrêtâmes qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour nous mettre en état de prendre le chemin de Madrid, où nous nous rendîmes à petites journées. Nous allâmes descendre à l'hôtel de Gelves, dans la place de la Servada, près de l'é-



glise de Notre-Dame de la paix. Ce n'est pas le plus bel hôtel de la ville ; mais il est commode, et nous nous y trouvâmes mieux logés que nous ne l'avions été chez les Cordeliers de Mexique.

Dès le lendemain du jour de notre arrivée, le comte alla voir le premier ministre, qui le reçut avec distinction. Il le fit entrer dans son cabinet, où l'embrassant d'un air qui marquait beaucoup d'estime et d'affection : Vous croyez sans doute, lui dit-il, que c'est moi qui ai voulu mettre à votre place le marquis de Serralvo ; mais apprenez que vous êtes dans l'erreur ; si vous n'avez pas été continué dans votre poste vous ne devez vous en prendre qu'à vous, c'est votre faute. Tout le conseil unanimement n'a pas moins blâmé votre conduite que celle de l'archevêque ; et comme ce prélat a été puni, on a jugé à propos de vous punir aussi pour contenter les Mexicains, qui ont sur le cœur l'affaire du sel.

Je n'ai point osé, poursuivit le duc, entreprendre de vous justifier : loin d'y réussir, j'aurais révolté le conseil contre vous en cherchant à vous excuser. Mais si je n'ai

pu faire prolonger votre gouvernement , j'ai du moins obtenu pour vous l'agrément du roi pour la charge de grand écuyer, ce qui doit vous consoler d'avoir perdu une place que vous n'avez pas infructueusement remplie pendant cinq bonnes années. Le comte de Gelves, tout défiant qu'il était naturellement, crut le ministre sur sa parole ; et , s'imaginant n'avoir que des grâces à lui rendre, il lui voua un éternel attachement, et devint un de ses meilleurs amis.

Le duc le mena chez le roi , auquel il dit en le lui présentant : Sire, voici un de vos plus zélés serviteurs , et de tous vos vice-rois celui qui peut-être a le mieux su faire respecter votre autorité royale dans les Indes ; il vient remercier votre majesté de l'avoir honoré de la charge de grand écuyer, de laquelle il est d'autant plus satisfait, qu'elle lui procurera le bonheur de voir tous les jours son maître. Le jeune monarque fit au comte de Gelves une réception des plus gracieuses ; et comme il était fort curieux, il ne manqua pas de lui faire plusieurs questions sur les Mexicains , et entre autres celle que je vais rapporter.

Comte , lui dit-il , est-il possible que parmi les Indiennes il s'en trouve d'assez piquantes pour mériter les regards des hommes d'Europe ? Notre vice-roi rougit à cette question, croyant que le prince la lui faisait par malice et pour lui reprocher son goût pour les négresses. Sire , lui répondit-il un peu troublé, on en voit quelques-unes qu'on peut envisager sans horreur ; mais après tout la plus jolie ne laisse pas d'être un objet désagréable pour des yeux accoutumés à la beauté des dames de Madrid. Si la comtesse de Gelves eût entendu son époux parler ainsi, je crois qu'elle n'aurait pas répondu de sa sincérité.

Le comte de Gelves, ayant pris possession de la charge de grand écuyer , augmenta son domestique de plusieurs officiers , quoiqu'il en eût un assez grand nombre , et n'épargna rien pour faire à la cour une figure convenable à son rang. Pour don Juan de Salzedo et moi, nous le priâmes de nous permettre de le quitter pour nous établir en particulier à Madrid , ayant, grâce à ses bienfaits, assez de bien pour y vivre honorablement. Mais ce seigneur rejetant notre

prière : Mes amis , nous dit-il , ne nous séparons point ; je me suis fait une trop douce habitude d'être avec vous pour pouvoir consentir à notre séparation ; ne m'abandonnez pas ; daignez tous deux vous mêler de mes affaires , je vous en conjure : que l'un se charge d'administrer mes revenus , et que l'autre soit mon secrétaire.

Il n'y eut pas moyen de nous en défendre. Nous nous rendîmes à ses instances ; mon beau-père devint son intendant , et moi le secrétaire de ses commandemens. Riche comme je l'étais , je me serais fort bien passé de ce secrétariat ; mais je l'acceptai par complaisance pour Salzedo , lequel , étant trop attaché à ce seigneur pour lui refuser ce qu'il demandait , était bien aise en même temps d'avoir auprès de lui sa fille et son gendre.

---

**CHAPITRE VIII.**

*Don Chérubin rencontre Toston à Madrid. De l'entretien qu'il eut avec lui, et de l'aventure fâcheuse qui arriva à Toston. Don Chérubin lui rend un service important.*

**U**NE autre raison encore m'obligea de prendre ce parti : Blanche avait si bien fait sa cour à la comtesse de Gelves, qu'elle était devenue sa favorite ; la vice-reine aurait été au désespoir de la perdre, et mon épouse, de son côté, charmée des attentions que cette dame avait pour elle, les payait du plus vif et du plus sincère attachement. Voilà ce qui fut principalement cause que je sacrifiai au comte le plaisir de me rendre à moi-même.

Comme mon emploi ne m'occupait pas beaucoup, je menais une vie assez agréable. J'allais presque tous les matins au lever du roi voir le concours de seigneurs qui s'assemblent là pour faire leur cour au

monarque ; et tous les soirs , dans les prairies de Saint-Jérôme , j'avais le plaisir de contempler les dames , parmi lesquelles j'en trouvais qui me paraissaient bien valoir celles de Mexique. Un jour , comme je sortais de notre hôtel pour aller à cette promenade , je ne fus pas peu surpris de rencontrer Toston dans la rue : Comment , lui dis-je , c'est toi ! Hé ! que fais-tu à Madrid ? je te croyais à Alcaraz. Mon cher maître , me répondit-il , vous savez que nos projets ne réussissent pas toujours. Je m'étais proposé de retourner dans mon pays pour y passer le reste de mes jours avec Blandine ; mais le ciel n'a pas voulu m'accorder cette satisfaction. J'ai fait rencontre à Cadix d'un Gabriel de Mouchique , qui m'a enlevé ma femme , sans qu'il ait été en mon pouvoir de m'y opposer.

Est-il possible , m'écriai-je , que ce malheur te soit arrivé ! Raconte - moi , je te prie , de quelle façon Blandine t'a été ravie. C'est , reprit Toston , un récit que je vais vous faire en peu de mots. En débarquant à Cadix , je m'avisai , pour mes péchés , d'aller loger dans la rue Saint-Fran-

çois , à l'enseigne du Pélican. Il y avait dans cette hôtellerie un jeune capitaine anglais, dont le vaisseau était à l'ancre dans le port. Dès que ce fripon vit ma femme, il en fut épris, et, formant le dessein de me la souffler, voici de quelle manière il l'exécuta. Il se garda bien de faire le passionné, de peur que je ne m'aperçusse de ses intentions, et ne changeasse d'hôtellerie, ce que je n'aurais pas manqué de faire sur-le-champ. Il affecta un maintien si sage, que j'en fus étonné. Se peut-il, disais-je en moi-même, qu'un officier de marine de cette nation ait un air si doux et si poli? Ce capitaine, appelé Cope, me fit mille civilités, sans paraître prendre le moindre plaisir à regarder Blandine, et ne la regardant même presque pas. Je fus la dupe de sa manœuvre. Je répondis à ses politesses, et nous soupâmes ensemble le premier jour aussi familièrement que si nous eussions été les meilleurs amis du monde.

Cope, en soupant, me demanda de quel endroit d'Espagne j'étais : De la ville d'Alcaraz, lui répondis-je, près de la province de Murcie. Cela est heureux, répli-

qua le capitaine ; je dois dans deux jours partir de Cadix pour Alicante. Je vous jetterai , si vous voulez , en passant à Véra , qui , je crois , n'est pas loin de chez vous. J'acceptai avec joie la proposition , m'imaginant ne pouvoir mieux faire , et rendant grâces au ciel de trouver une si belle occasion de revoir bientôt ma patrie. Je menai donc deux jours après Blandine à bord du vaisseau de Cope , qui nous y reçut avec des manières si honnêtes , que je m'applaudissais d'avoir fait une si bonne connaissance. Allons , nous dit-il , lorsque nous fûmes en pleine mer , faisons bonne chère. J'ai une ample provision de toutes sortes de viandes et d'excellens vins. Soyons toujours à table , c'est le moyen de ne nous point ennuyer sur la route.

Vous connaissez mon faible , continua Toston , j'aime la vie animale. Le capitaine Cope m'engagea sans peine à boire , et je m'enivrai comme un Allemand. Quand je fus dans ce bel état , il me fit porter à terre par ses matelots , qui m'y laissèrent étendu tout de mon long. Là , je dormis d'un profond sommeil ; après quoi , m'étant réveillé



au lever du soleil, et ne voyant point de navire, j'eus tout le loisir de faire des réflexions sur les politesses de l'Anglais, que je maudis avec d'autant plus de raison qu'il avait avec ma femme, en son pouvoir, un coffre où étaient mes espèces, et qu'il ne me restait pour tout bien que quelques pistoles que j'avais dans mes poches. Encore fus-je trop heureux que les matelots ne m'eussent pas volé cet argent pour se payer de la peine de m'avoir mis à terre et abandonné à la Providence.

Ne sachant dans quel lieu j'étais ni de quel côté je devais tourner mes pas, je suivis à tout hasard un sentier qui me conduisit au village d'Alzira, près de Gibraltar, d'où je gagnai la ville de la Ronda. Je m'y reposai deux ou trois jours. Ensuite, au lieu d'aller trouver mes parens, à qui je n'étais plus en état d'être utile, je pris la route de Séville sur une mule de louage, dans la résolution de me remettre à servir, si je pouvais rencontrer quelque maître qui me convînt. Je n'en trouvai pas; et, jugeant que c'était à Madrid qu'il en fallait aller chercher, je pris le chemin de cette

ville, où je suis redevenu laquais, après avoir été valet de chambre du fils d'un vice-roi.

Je te plains, mon ami, dis-je à Toston, lorsqu'il eut achevé son récit, et je déplore encore davantage le malheur de Blandine. Quelle affreuse aventure pour elle! Je conçois la douleur dont elle a dû être saisie lorsque le perfide Cope a fait paraître sa trahison. Elle en sera peut-être morte de chagrin. Oh que non! répondit-il, Blandine n'est pas femme à imiter ces héroïnes de roman qui, quand elles se trouvaient entre les griffes des corsaires, aimaient mieux mourir que de se rendre à leurs désirs. Je connais mal la créole, ou Cope a eu peu de peine à la persuader, et je ne crois pas, entre nous, qu'il ait eu besoin de poudre de colibri pour triompher de sa vertu.

Que dis-tu? m'écriai-je; à ce compte-là, Blandine serait donc une coquette? Assurément, repartit Toston. J'en doutais à Mexico; mais elle a tourné mon doute en certitude sur la route de Vera Cruz à Cadix. Il y avait parmi les passagers un jeune cavalier qui la lorgnait, et je remar-

quai plus d'une fois qu'elle répondait à ses mines par des regards agaçans. En un mot, c'était une petite personne dont la garde m'aurait donné bien de la tablature à Alcaraz, où les jeunes cavaliers sont vifs et galans. Je me console enfin de l'avoir perdue. Je voudrais seulement que le capitaine Cope eût partagé le différend par la moitié, qu'il m'eût rendu mon coffre, et retenu ma femme.

Je suis bien aise, lui dis-je, mon enfant, que tu ne sois pas plus affligé de l'enlèvement de ton épouse ; et dans le fond tu n'as pas sujet de l'être davantage, si Blandine est du caractère que tu dis. A l'égard de ton coffre, dont tu regrettes la perte avec plus de raison, j'en parlerai à madame la comtesse, et j'ose te promettre qu'elle entrera dans tes peines. De ma part, tu peux compter que je ne refuserai pas de contribuer à te remettre en état de faire le voyage d'Alcaraz de la manière que tu le désires. Je suis aussi persuadé que don Alexis ne manquera pas de compatir à ton infortune. Il pourra bien même te reprendre à son service. Mais peut-être es-tu trop

attaché au maître que tu sers actuellement pour vouloir le quitter. Oh ! pour cela non, s'écria-t-il en riant. Mon maître, qui se nomme don Thomas Trasgo, est un original sans copie ; c'est un visionnaire qui a une sorte de folie tout-à-fait plaisante. Il dit et croit effectivement qu'il a, comme Socrate, un esprit familier. Mon ami, me dit-il, lorsqu'il m'eut arrêté pour le servir, apprends que j'ai un génie qui s'est donné à moi par prédilection, et qui m'instruit de tout ce que je veux savoir. Je m'entretiens avec lui tous les matins, et je t'avertis de te retirer quand tu nous entendras discourir ensemble ; car il aime à me parler sans témoins.

Véritablement, un matin que don Thomas était dans son cabinet, poursuivit Toston, je l'entendis parler tout haut. Je crus qu'il y avait quelqu'un avec lui. Point du tout, il était tout seul. Il se parlait et se répondait à lui-même, croyant converser réellement avec un génie. Je fis un éclat de rire à ce portrait extravagant ; et là-dessus je quittai Toston, après lui avoir dit de venir le jour suivant se présenter à l'hô-

tel ; ce qu'il fit , bien persuadé qu'on le retiendrait dans cette maison. Il alla d'abord se faire annoncer à la comtesse , qui ne refusa pas de lui parler. Il lui raconta son malheur ; elle en parut touchée , quoiqu'au fond de son âme elle ne s'en souciât guère. Mon ami , dit-elle à Toston , nous ferons quelque chose pour vous. Il suffit que vous ayez mangé de notre pain pour que nous ne vous laissions pas sur le pavé. Allez voir mon fils ; je ne doute point qu'il ne soit disposé à vous faire plaisir.

Don Alexis , que j'avais déjà prévenu et déterminé à le reprendre à son service sur le même pied qu'auparavant , le reçut *fort* bien. Soyez le bien-revenu , seigneur Toston , lui dit-il d'un air railleur ; comment gouvernez-vous le capitaine Cope ? Il vous a joué , ce me semble , un assez vilain tour ; mais donnez-vous patience , il pourra vous renvoyer votre femme et votre argent. Peut-être ne vous a-t-il fait cette pièce que pour badiner , et pour voir comme vous prendriez la chose. Racontez - moi l'aventure ; j'aime à vous entendre faire des récits comiques ; vous vous en acquittez à merveille.

Hé ! monsieur, lui répondit Toston, pourquoi vouloir que je vous conte une histoire que vous savez déjà, et dont je ne puis faire le récit sans renouveler ma douleur ? N'importe, répliqua don Alexis, je le veux absolument : un détail de ta bouche me réjouira. Toston, pour le contenter, fit ce qu'il souhaitait, et divertit infiniment ce jeune seigneur, qui l'interrompit plus d'une fois pour s'abandonner à des ris immodérés, comme si l'aventure dont il s'agissait eût été la plus plaisante du monde.

Lorsque don Alexis fut las de s'égayer aux dépens de Toston, il prit son sérieux, et lui dit : Va, mon ami, pour te consoler du malheur qui t'est arrivé, viens reprendre la place que tu avais auprès de moi avant ton mariage ; redeviens mon premier valet de chambre et le dépositaire de mes secrets. Je te donnerai bientôt de l'occupation, ajouta-t-il ; j'ai ébauché une conquête, et j'ai besoin de tes conseils pour l'achever. Ces paroles causèrent une grande joie à Toston, qui, dès ce jour là même, quitta don Thomas et son génie pour aller demeurer à l'hôtel de Gelves.

## CHAPITRE IX.

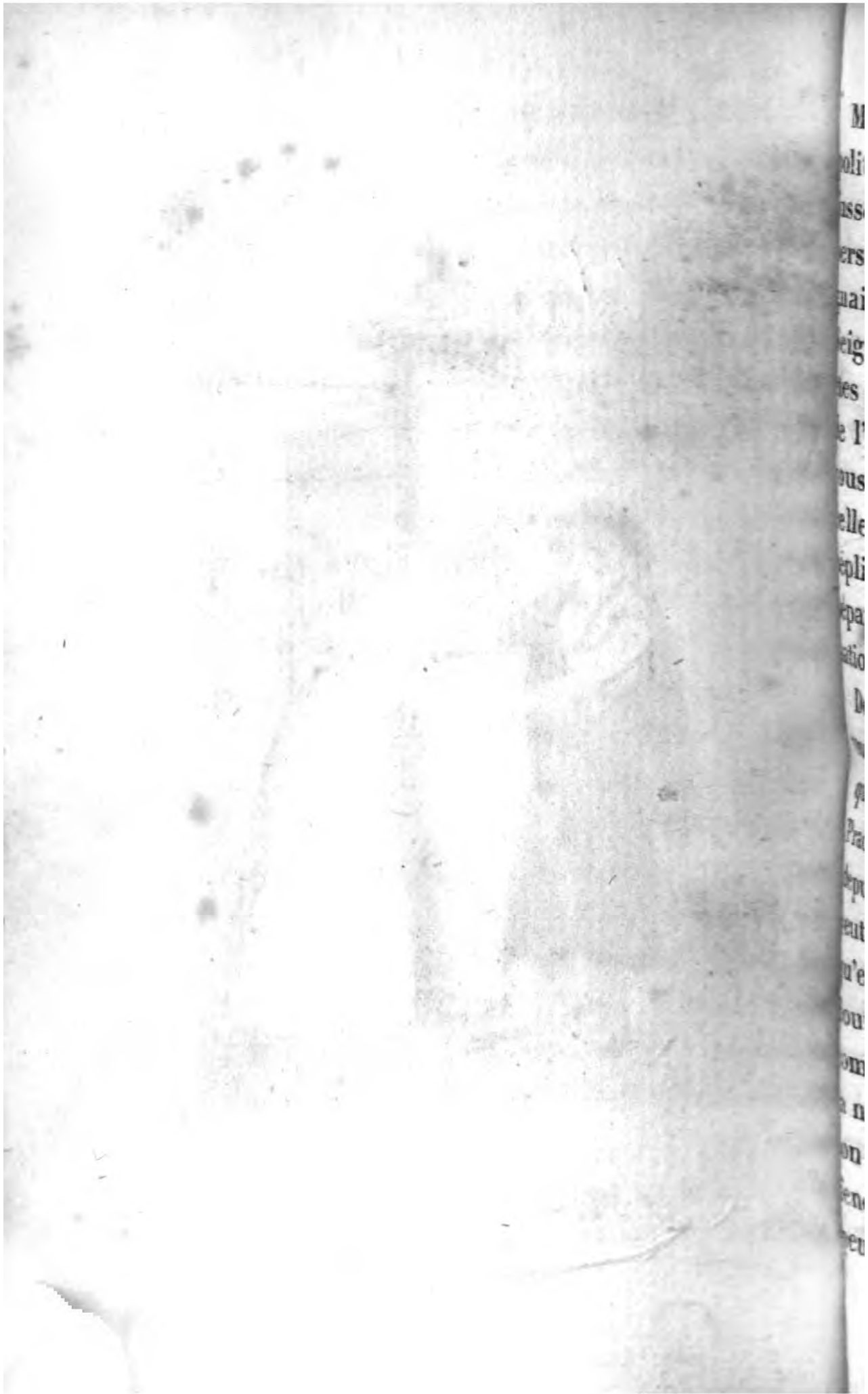
*Par quel hasard Toston rencontra sa femme, à laquelle il ne pensait plus; histoire de son enlèvement racontée par elle-même; sa justification. Nouveau changement que ce récit produisit dans son cœur. Ses affaires en vont mieux.*

**D**ON Alexis, le jour suivant, à son lever, dit à Toston : Apprends, mon ami, que j'ai fait une jolie connaissance, je te vais dire comment. Un matin je me promenais tout seul au Prado. Je vis sortir d'un jardin une dame voilée, et dont l'air noble et majestueux prévenait en faveur de sa naissance. Elle fit quelques tours dans la prairie, et, s'apercevant que je m'approchais d'elle pour mieux la voir, elle se retira vers le jardin pour y rentrer et tromper ma curiosité; mais, soit que mes pas précipités ne le lui permissent point, soit qu'elle voulût me laisser le temps de la joindre, je me trouvai avant elle à la porte du jardin.



Il repoussa doucement sa femme et lui dit d'un air  
rieux: point de grimaces, Blandine





M  
poli  
ass  
ers  
mai  
eig  
nes  
e l'  
ous  
elle  
epli  
pa  
atio  
D  
Fra  
ept  
eut  
u'e  
ou  
om  
a n  
on  
en  
et

Madame, lui dis-je en la saluant avec une politesse respectueuse, il faudrait que je fusse bien peu galant si, rencontrant une personne toute charmante, je ne lui témoignais pas le plaisir que me cause sa vue. Seigneur cavalier, répondit la dame, vous êtes prodigue de douceurs; loin de refuser de l'encens aux dames qui en sont dignes, vous avez bien la mine de l'offrir même à celles qui ne le méritent pas. Là-dessus, je répliquai; la dame repartit, et nous nous séparâmes après une assez longue conversation.

Depuis ce temps-là, dit Toston, l'avez-vous revue? Non, répondit le jeune comte, quoique j'aïlle presque tous les matins au Prado. Si elle n'est pas sortie de son jardin depuis ce jour-là, c'est apparemment qu'elle veut m'éprouver; car, sans vanité, je crois qu'elle est contente de moi. Il n'en faut pas douter, reprit le valet; un cavalier fait comme vous est sûr de plaire. Comment la nommez-vous? Je ne sais point encore son nom, repartit don Alexis; elle m'a défendu de m'informer qui elle était; et de peur de lui déplaire, je n'ai osé faire au-

cune démarche pour la connaître. Peste ! s'écria Toston, vous êtes un rigide observateur des commandemens des dames ! mais apprenez qu'elles trouvent bon quelquefois qu'on leur désobéisse.

Ma foi, monsieur, continua-t-il, vous êtes encore fort éloigné de votre compte. Je vois bien qu'il faut que je me mêle de cette affaire ; autrement, elle tournera mal pour vous. Allons tout à l'heure au Prado, et montrez-moi le jardin d'où vous avez vu sortir votre princesse ; je ne vous en demande pas davantage. Don Alexis le prit au mot, et le mena jusqu'à la porte du jardin.

Lorsqu'ils y furent arrivés, Toston dit au jeune comte : Laissez-moi seul ici, et retournez au logis ; je vous rejoindrai bientôt ; et soyez assuré que je vous dirai quelles personnes habitent cette maison ; nous prendrons là-dessus nos mesures. Sur cette assurance, don Alexis reprit le chemin de l'hôtel de Gelves, et son confident s'assit auprès de la porte du jardin, espérant qu'il en pourrait sortir quelque domestique qu'il ferait parler.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'il

était là, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et offrit à ses yeux surpris une jeune personne qu'il reconnut pour être Blandine, comme en effet c'était elle-même qui se présentait à sa vue. Elle le remit dans le moment, et courut à lui si transportée de joie, qu'elle s'évanouit entre ses bras. La mauvaise opinion qu'il avait alors de la vertu de son épouse l'empêcha de partager le ravissement où elle était de le rencontrer. Il crut que c'était une feinte, et que la mignonne était peut-être plus fâchée que réjouie de le retrouver ; il ne laissa pourtant pas de la secourir ; et quand elle eut repris l'usage de ses sens : Est-ce vous, cher époux, lui dit-elle, est-ce vous que je vois ? vous que je croyais au fond de la mer ! vous que j'ai compté parmi les morts ! En disant ces paroles elle embrassait son mari avec des démonstrations de tendresse dont il aurait été fort touché s'il les eût crues sincères ; mais, au lieu de s'y prêter de bonne grâce, il repoussa doucement sa femme, et lui dit d'un air sérieux : Point de grimaces, Blandine ; pourquoi tous ces transports de joie, ou plutôt tous ces faux té-

moignages d'affection ? Ne m'allez-vous pas faire un beau roman pour me persuader que Cope a sottement lâché sa proie ? Non, non, ne vous flattez point que je sois assez crédule pour vous en croire sur votre parole ; vous vous êtes rendue aux sollicitations de ce capitaine, ou vous avez cédé à sa violence.

Toston, répondit la créole, écoutez-moi sans m'interrompre, je puis, sans rougir, paraître devant vous. Si mon honneur s'est trouvé dans un grand péril, sachez qu'il n'y a pas succombé : je vais vous faire un rapport fidèle de ce qui s'est passé entre Cope et moi, et vous verrez qu'au lieu de vous trahir, j'ai poussé la vertu plus loin que Lucrece.

Rappelez-vous, continua-t-elle, ce souper perfide que cet Anglais nous donna sur son bord. Tandis que vous faisiez la débauche avec lui, je me retirai dans une petite chambre qu'il avait, disait-il, fait préparer pour vous et pour moi, et j'y dormis tranquillement jusqu'au lendemain. A mon réveil, ne vous trouvant pas à mon côté, je me levai pour vous aller chercher. Mais,

dans ce moment Cope entra dans ma chambre, affectant l'air d'un homme désolé. Madame, me dit-il, vous me voyez au désespoir : il est arrivé cette nuit un malheur dont je ne puis me consoler. Le seigneur Toston votre époux, dans son ivresse, ayant été sur le tillac pour quelque besoin, est tombé dans la mer et s'est noyé. Je ne saurais revenir de ce funeste événement.

A cette triste nouvelle, je fis retentir le vaisseau de cris perçans : je m'arrachai les cheveux ; je fus comme une possédée. Pendant ce temps-là, mon capitaine, jouant le rôle d'un homme affligé, soupirait, gémissait, et semblait vouloir enchérir sur ma douleur. Il eut pendant deux jours entiers la patience de m'entendre pousser des plaintes et de voir couler mes pleurs sans m'oser tenir des discours consolans. Au contraire, le traître irritait mon affliction par le regret et le déplaisir qu'il me témoignait de vous avoir engagé à vous embarquer sur son bâtiment. Il s'accusait avec amertume d'être la cause de votre mort, qu'il ne cessait de se reprocher.

Mais, dès le troisième jour, il ne jugea

plus à propos de se contraindre, et, faisant un autre personnage : Belle Blandine , me dit-il d'un air doux, il est bien douloureux sans doute de perdre ce qu'on aime ; cependant, quelque raison qu'on ait de pleurer sa perte, il vaut mieux faire des efforts pour s'en consoler que de ne vouloir écouter aucune consolation. Après tout, est-ce à votre âge que la mort d'un mari doit faire tant de peine ? Jeune et jolie comme vous êtes, vous ne sauriez manquer d'époux ; je sens même que j'en ai un à vous proposer ; c'est moi, si vous n'avez pas d'aversion pour ma personne, je vous demande la préférence. Je remerciai Cope de l'honneur qu'il s'offrait à me faire, et je rejetai sans hésiter sa proposition. Outre qu'il avait une figure qui n'était nullement de mon goût, j'étais dans une disposition peu favorable pour un amant.

L'Anglais employa cinq ou six jours à me faire l'amour fort poliment ; mais, jugeant que, pour arriver à son but, c'était prendre le chemin le plus long, il fit tout-à-coup succéder les airs marins à sa politesse, et je conviens que j'eus besoin alors de toute

— la force que le ciel me prêta pour résister à sa violence. Heureusement pour moi, ma résistance, au lieu d'irriter sa fureur, la ralentit. Il passa subitement de l'amour au mépris. Il cessa de me tourmenter; et me regardant d'un air dédaigneux : Pour une soubrette, me dit-il, vous faites bien la cruelle. Rassurez-vous, ma mie, je ne veux pas devoir à mes efforts une victoire que je méprise. En même-temps il me fit porter à terre avec mes effets par deux matelots, auxquels il ordonna de me conduire jusqu'au premier village, et de m'y laisser. Les matelots n'exécutèrent pas en gens d'honneur l'ordre de leur capitaine. A la vérité, ils me menèrent au village, et m'y abandonnèrent; mais, considérant que j'étais une femme qu'ils ne reverraient probablement jamais, ils emportèrent avec eux le coffre où était notre argent.

J'avais par bonheur dans ma bourse une trentaine de pistoles d'Espagne et un gros diamant au doigt. Avec de pareils effets on trouve de l'assistance partout où il y a des hommes. Le maître et la maîtresse de l'hôtellerie du village où j'étais entrèrent dans



mes peines. Je ne leur eus pas sitôt conté mon histoire , qu'ils me plaignirent , et m'offrirent leurs services en maudissant le capitaine Cope et ses matelots. Je leur demandai dans quel endroit d'Espagne j'étais. Vous êtes ici dans le village de Molina, me répondit l'hôte, sur la côte de Grenade, entre Marbellin et Malaga , à douze lieues de la ville d'Antequerre , où je vous conduirai moi-même, si vous le désirez. Vous me ferez plaisir , lui dis-je ; mon dessein étant de me remettre au service de quelque personne titrée , je pourrai trouver là quelque condition. Vous n'en devez pas douter, reprit-il ; Antequerre est une ville peuplée, et où il y a surtout bien de la noblesse. J'y ai des connaissances , ajouta-t-il ; je connais entre autres une bonne dame, qui était autrefois duègne dans une maison où je servais ; je vous menerai chez elle, et je suis sûr qu'elle vous aura bientôt placée.

Je partis donc avec mon hôte pour Antequerre , et nous y fûmes à peine arrivés, qu'il alla voir cette vieille gouvernante. Il lui raconta mon malheur, et elle en fut tellement attendrie, qu'elle lui dit : Amenez-

moi cette femme infortunée ; je lui offre un lit et ma table , j'épouse ses intérêts , je la prends sous ma protection. Pour supprimer les circonstances superflues , cette dame me mit auprès de dona Léonore de Pedrera , fille d'un gentilhomme d'Antequerre , avec laquelle , après la mort de son père , je suis venue demeurer à Madrid , chez dona Hélène de Toralva , sa tante , dont elle est unique héritière.

Je n'ai plus rien à vous dire , poursuivit Blandine. Je viens de vous rendre compte de ma conduite , et je crois que vous devez être content de votre épouse. Je le suis parfaitement , s'écria Toston ; et les choses étant telles que vous venez de me les rapporter , j'aurais tort de ne pas l'être. Je vous avouerai même , excusez ma sincérité , que je n'aurais pas attendu de vous tant de résistance ; mais , entre nous , la délicatesse de Cope m'étonne fort , et voulez-vous bien que je vous dise que , si votre rapport est vrai , il n'est guère vraisemblable. J'en demeure d'accord avec vous , reprit l'épouse , je l'ai échappé belle. Je vous en réponds , repartit le mari. Il m'a pris , pendant votre récit , une

sueur froide qui dure encore en ce moment. Outre le danger que vous a fait courir le capitaine anglais, vous n'avez pas été dans un moindre péril avec ces deux fripons de matelots qui vous ont conduite à Molina. Vous êtes bien heureuse qu'ils ne vous aient pris que votre argent.

Oh ça, ma chère femme, continua-t-il, n'en parlons plus. Nous nous retrouvons donc enfin, à nos biens près, dans le même état où nous étions à notre départ de Cadix. Le ciel en soit loué : ce qui nous doit consoler, mon enfant, c'est que nous allons faire en peu de temps une nouvelle fortune. Le comte de Gelves est revenu des *Indes* avec d'immenses richesses, et on l'a fait grand écuyer. Don Chérubin de la Ronda, mon ancien maître, est secrétaire de ses commandemens, et moi je suis redevenu valet de chambre de don Alexis. A mesure que ce jeune seigneur avance en âge, on lui fournit plus d'argent pour ses menus plaisirs ; et, comme je suis l'administrateur de ses espèces, mon poste deviendra meilleur de jour en jour.

Don Alexis, dit Blandine, est-il toujours

galant ? Plus que jamais , répondit Toston ; il est actuellement amoureux d'une personne qu'il a vue sortir de ce jardin ces jours passés , et cette personne pourrait bien être Léonor votre maîtresse. C'est elle-même , reprit la créole ; car elle m'a dit qu'un de ces matins un cavalier l'avait abordée dans cette prairie , et qu'elle s'était entretenue assez long-temps avec lui. Eh ! comment , dit Toston , vous a-t-elle paru affectée de cet entretien ? Pas mal , repartit la suivante. Je vous assure que , s'il en avait encore d'autres avec elle , il pourrait s'en faire aimer. Je vous dirai plus , je ne sais si ma maîtresse ne craint pas de revoir ce cavalier ; elle n'est pas sortie du jardin depuis le jour qu'elle lui parla ; elle a peut-être peur de le rencontrer.

La bonne nouvelle pour mon maître ! s'écria Toston , je vais la lui porter tout à l'heure. Avec quelle joie ne l'apprendra-t-il pas ! Sans adieu , ma chère Blandine , mes fidèles amours , nous nous reverrons ; demeurez auprès de Léonor , l'intérêt de don Alexis le demande. Secondez par vos bons offices les mouvemens que nous al-

lons nous donner pour lui plaire. Après cette conversation, ces deux époux se séparèrent en protestant de part et d'autre qu'ils pardonnaient à la fortune le tour qu'elle leur avait joué, en faveur du plaisir qu'elle leur faisait de les rejoindre.

---

## CHAPITRE X.

*Continuation du chapitre précédent.  
Blandine présente son mari à ses maîtresses ; leur entretien ; ce que résolurent Toston et sa femme en faveur du jeune comte de Gelves.*

TOSTON, avant d'aller retrouver don Alexis, vint m'apprendre qu'il avait rencontré Blandine ; et après m'avoir rapporté toute la conversation qu'il venait d'avoir avec elle : Hé bien ! monsieur, me dit-il, que pensez-vous de tout cela ? Croyez-vous que tout ce qu'elle m'a raconté du capitaine Cope soit au pied de la lettre ? Pour moi, franchement, je n'en crois rien du tout.

Il est vrai, lui répondis-je, qu'on en peut

douter sans passer pour incrédule ; cependant ce qu'un mari peut faire de mieux en pareil cas , c'est de s'imaginer que sa femme lui a dit la vérité ; c'est le parti que je prendrais à ta place pour me mettre l'esprit en repos. Mais, poursuivis-je, mon ami, tu n'as fait aucune mention dans ton récit de l'enfant que Blandine doit avoir mis au monde depuis son départ de Mexique. Ah ! vraiment, vous m'en faites souvenir, repartit Toston ; ma femme a oublié de m'en dire des nouvelles, et moi de lui en demander ; dès que je la reverrai, je ne manquerai pas de m'informer de cet enfant, quoique la nature ne me parle qu'à demi en sa faveur.

A ces mots, Toston prit congé de moi en me disant : Voulez-vous bien, monsieur, que je vous quitte pour me rendre auprès de don Alexis, qui m'attend sans doute avec impatience ; je vais le ravir en lui rapportant ce que Blandine m'a dit de sa maîtresse. Va, cours, lui dis-je, mon garçon ; quand on porte aux amans d'agréables nouvelles, on ne saurait aller trop vite. Je ne doute pas que don Alexis ne mette bientôt

au rang de ses conquêtes Léonor de Pedrera, puisqu'il a ton secours et celui de ton épouse.

Aussitôt que don Alexis vit arriver son confident, il s'avança vers lui d'un air empressé. Hé bien ! lui dit-il, as-tu découvert qui sont les personnes qui demeurent dans le jardin d'où j'ai vu sortir ma divinité ? J'ai plus fait, répondit le valet de chambre, j'ai appris le nom et la qualité de votre déesse ; elle s'appelle dona Léonor de Pedrera ; elle est fille d'un gentilhomme d'Antequerre, après la mort duquel elle est venue à Madrid, et elle loge dans ce jardin, chez dona Hélène de Toralva, dont elle est nièce et unique héritière. Te voilà devenu en peu de temps bien savant, lui dit le jeune comte. Et je ne vous ai pas dit encore tout ce que je sais, lui repartit Toston ; je sais de bonne part que Léonor a pris du goût pour vous.

Hé ! comment diable, s'écria don Alexis, as-tu pu découvrir jusqu'aux sentimens de cette dame ? qui t'en a pu instruire ? Le hasard, répondit le valet ; il m'a mieux servi que mon adresse, si toutefois c'est m'avoir

rendu service que d'avoir inopinément présenté ma femme à mes yeux. Que dis-tu ? reprit le jeune seigneur avec surprise ; tu as retrouvé Blandine ? Oui, monsieur, le ciel a eu la bonté de me la rendre sans que je la lui aie demandée, repartit le confident ; et ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est qu'elle est suivante de Léonor. Tu m'enchantes, reprit avec transport don Alexis, en m'apprenant que Blandine est à portée de me faire plaisir ; je suis persuadé qu'elle ne refusera pas de remettre à Léonor un billet de ma part. Non, je vous en répons, dit le valet de chambre, et je vous assure que vous pouvez attendre d'elle tous les services qui dépendront de son ministère.

Le jeune comte de Gelves, pour profiter de l'occasion qui se présentait de déclarer son amour à Léonor, écrivit un billet qu'il chargea Toston de faire tenir à cette dame. Le confident retourna donc le lendemain matin au Prado. Il y trouva son épouse à la porte du jardin ; il l'aborda d'un air galant et affectueux : Ma chère Blandine, lui dit-il, avant que nous parlions des affaires de mon maître, qu'il me soit permis, s'il vous



plaît, de vous entretenir un moment des miennes. Hier, s'il vous en souvient, vous ne me dites pas le moindre petit mot de l'enfant dont vous étiez enceinte lorsque la fortune nous sépara tous deux près de Gibraltar. Hélas ! répondit-elle en soupirant, la pauvre fille mourut presque en naissant, peu de temps après que je fus entrée au service de dona Léonor ; et sa mort eût infailliblement été suivie de la mienne, si l'on n'eût pas eu de moi un soin tout particulier ; mais ma maîtresse, qui m'avait prise en amitié, n'épargna rien pour ma conservation. Je lui dois la vie ; aussi, par reconnaissance, lui ai-je voué un attachement à toute épreuve.

Vous avez fort bien fait, reprit Toston ; une pareille maîtresse mérite que vous l'aimiez. Sait-elle que vous avez retrouvé votre époux ? Je le lui ai appris, repartit Blandine ; et elle m'a permis de vous présenter à elle, ce que je veux faire tout à l'heure : suivez-moi. En achevant ces paroles elle le fit entrer dans le jardin, et lui montrant deux dames qui s'y promenaient : Vous voyez, lui dit-elle, dona Léonor et sa

tante; joignons-les, que je leur fasse voir que je n'ai point épousé un homme mal fait et sans mérite.

En parlant de cette sorte elle le prit par la main, le conduisit à ces dames, et les abordant d'un air badin : Mesdames, leur dit-elle, voilà l'époux que j'ai cru mort, et que j'ai tant pleuré; regardez-le bien; ne vous paraît-il pas digne des larmes qu'il m'a coûté? Assurément, répondit dona Hélène, on pleure souvent des maris moins agréables. A ces mots, Toston fit une profonde révérence à la dame qui venait de les prononcer, et baissa modestement les yeux en gardant un respectueux silence. Ils sont bien assortis tous deux, dit alors Léonor, et je suis bien aise que le ciel les ait rassemblés.

Dona Hélène voulant faire parler Toston : Vous êtes donc, lui dit-elle, chez le comte de Gelves? Oui, madame, lui répondit-il; j'ai l'honneur d'être premier valet de chambre du seigneur don Alexis son fils unique. Et vous êtes, repliqua-t-elle, apparemment satisfait de votre condition? Très-satisfait, madame, repartit-il; mon maître est un

cavalier parfait ; je ne lui connais aucun défaut ; quoique jeune, il a une prudence consommée. Il est sage sans faire le Caton, et vif sans être étourdi : c'est un modèle de jeune seigneur.

Outre mille bonnes qualités dont il est doué, continua-t-il, quelque jour il possédera des biens considérables, le comte son père ayant amassé de grandes richesses dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Heureuse la fille de qualité à qui sa main est destinée !

En faisant ainsi l'éloge de son maître, Toston, l'adroit Toston examinait avec soin Léonor, et il lui semblait qu'elle prenait plaisir à l'entendre, quoiqu'elle affectât de l'écouter d'un air indifférent. Cette observation l'engageant à continuer de louer don Alexis, il en fit un portrait si flatteur, que dona Hélène ne put s'empêcher de lui dire : Mais, mon ami, vous outre, vous exagérez ; il n'est pas possible que le jeune comte de Gelves ait tout le mérite que vous lui donnez. Pardonnez-moi, madame, repartit-il effrontément ; c'est un sujet accompli, un abrégé de toutes les vertus.

Dans cet endroit de leur entretien ils furent interrompus par un page qui vint remettre un billet à dona Héléna. Elle le lut; et, comme il demandait une prompt réponse, elle rentra pour l'aller faire. Léonor la suivit, laissant sa soubrette avec son mari dans le jardin. Ces deux époux, se voyant seuls, se mirent à rire sans pouvoir s'en défendre. Il faut avouer, dit Blandine à Toston, que vous savez faire de beaux portraits; mais, entre nous, ils ne sont guère ressemblans. Je conviens, répondit-il, que j'ai un peu flatté don Alexis; mais je ne crois pas que cela ait produit un mauvais effet. Je suis sûr que votre maîtresse est charmée de mon maître en ce moment; car, quoique vous ne m'en ayez rien dit, je jurerais que vous avez averti Léonor que don Alexis est le cavalier qui s'est entretenu avec elle un matin dans la prairie. Cela est vrai, reprit Blandine. Je lui parlerai tantôt en particulier de ce jeune seigneur; je verrai ce qu'elle a dans l'âme, et je vous l'apprendrai demain. Fort bien, dit Toston; et si par hasard vous trouvez la dame disposée à recevoir favorablement

## LE BACHELIER.

...cette lettre de mon maître, en voici une, ajouta-t-il en lui présentant le billet de don Alexis, dans laquelle il y a une déclaration d'amour des mieux tournées : aussi y ai-je mis la main. Blandine se chargea de la lettre en disant à son mari qu'il pouvait assurer son maître de ses bons offices auprès de Léonor. Là-dessus les deux époux se séparèrent avec promesse de se retrouver au même endroit le lendemain matin.

Ils n'y manquèrent pas. Victoire ! s'écria la créole en revoyant Toston, victoire ! J'ai entretenu ma maîtresse de don Alexis, je lui ai fait le portrait de ce cavalier à peu près comme vous le fîtes hier. Elle a d'abord usé de dissimulation ; mais je l'ai tournée de tant de façons, qu'elle n'a pu se défendre de me découvrir ses sentimens. Oui, ma chère Blandine, m'a-t-elle dit, j'aime don Alexis, j'en suis occupée depuis le jour que je l'ai vu à la porte de ce jardin, et tout le bien que j'en entends dire achève de m'enflammer pour lui.

Venons au billet de mon maître, interrompit Toston : Léonor l'a-t-elle lu ? Avec  
... répondit la soubrette, et nous l'a-

vous toutes deux admiré. Vous m'aviez bien dit que vous y aviez mis du vôtre, je m'en suis aperçue ; cette lettre a fait une vive impression sur ma maîtresse. *Vivat!* reprit le valet de chambre, transporté de joie, les choses ne peuvent aller mieux ; continuons, ménageons un tête-à-tête nocturne à nos amans ; ils n'ont plus besoin que de cela pour devenir éperdument amoureux l'un de l'autre. Engagez Léonor à se promener cette nuit dans le jardin, j'amènerai don Alexis ; ils auront ensemble un long entretien, après lequel ils ne respireront que le mariage.

## CHAPITRE XI.

*Entrevue du jeune comte et de dona Léonor ; sa suite. Le comte de Gelves propose un parti avantageux à son fils. Seconde entrevue de nos deux amans ; ce qui s'y passe. Bon avis que donne Blandine. Don Alexis le suit. Quelle était la personne qu'on voulait lui donner en mariage.*

BLANDINE approuva ce dessein , qui fut exécuté. Le jeune comte de Gelves , conduit par son confident , arriva entre onze heures et minuit à la porte du jardin , dans lequel ils furent introduits par Léonor et par sa suivante qui les attendaient impatiemment. Don Alexis aborda la dame d'un air respectueux. Elle le reçut de même , et , après quelques complimens de pure politesse de part et d'autre , ils commencèrent à prendre le ton des amans. Toston et sa créole , voyant qu'ils allaient s'engager dans une tendre conversation , se retirèrent pour s'en-

tretenir aussi en particulier de leurs petites affaires.

L'amour , qui rend les heures si longues aux amans quand ils sont éloignés de ce qu'ils aiment , les fait passer en récompense bien rapidement lorsqu'ils sont ensemble. Il était déjà jour que don Alexis et sa maîtresse ne songeaient point encore à se séparer. Il fallut que les confidens les en avertissent : soin que prit volontiers Toston , à qui la nuit ne paraissait pas si courte qu'à son maître. Les deux amans se quittèrent enfin en se disant adieu jusqu'à la nuit suivante.

Cette entrevue , ainsi que l'avait prédit l'époux de la créole , irrita leur passion. Dès que don Alexis fut hors du jardin , il se mit à vanter les agrémens de Léonor , et principalement son esprit , et il ne fit que rebattre la même chose toute la matinée. Il ne fut occupé pendant le jour que du plaisir que lui promettait une seconde entrevue ; mais , avant qu'il pût jouir d'un si doux entretien , il fut obligé d'en essayer un qui lui fit peu de plaisir. Le comte son père , après le souper , s'étant renfermé avec



lui dans son cabinet , lui tint ce discours :  
Mon fils , j'ai une affaire de la dernière importance à vous communiquer. Le premier ministre , pour me prouver qu'il a pour moi une sincère et véritable amitié , m'a dit qu'il voulait vous marier , et vous donner une femme de sa main.

Don Alexis , à ces paroles , se troubla et demeura tout interdit. Comment donc ! continua le père , le mariage vous fait-il peur ? Ah ! quand vous saurez quelle personne le ministre propose , je suis persuadé que vous n'aurez point de répugnance à l'épouser. Le jeune comte , s'étant un peu remis de son trouble , lui dit : Seigneur , je suivrai toujours aveuglément vos volontés ; mais daignez me permettre de vous dire que je sens pour le mariage une aversion...

Vous me trompez , interrompit son excellence , vous dissimulez ; je vois bien ce qui vous révolte contre l'hymen dont il s'agit , votre cœur s'est engagé ailleurs. Follement épris de quelque aventurière , vous voulez vous faire un point d'honneur de lui être fidèle.

Non , seigneur , repartit don Alexis , je ne

brûle point d'une honteuse ardeur. J'aime, il est vrai, et je ne m'en défends pas ; mais l'objet de mon amour n'est pas d'une naissance à me faire rougir des sentimens qu'il m'a inspirés. Si vous voulez que je vous apprenne quelle est sa famille..... Je vous en dispense, interrompit le père pour la seconde fois ; je ne suis pas curieux de connaître cette dame, et je vous ordonne d'y renoncer. Je ne veux pour belle-fille que celle qui m'est offerte par le ministre ; et sachez que c'est une personne qui joint à la jeunesse et à la beauté une noble origine et de grands biens. Allez, ajouta-t-il, allez consulter là - dessus don Chérubin de la Ronda votre gouverneur ; je suis persuadé que ses conseils seront conformes à mes intentions.

Le jeune seigneur sortit à l'instant du cabinet sans répliquer. Mais au lieu de me venir chercher, il jugea plus à propos d'aller trouver Toston. Il lui apprit la violence que son père prétendait faire à ses sentimens ; et, après s'être plaint de cette tyrannie : Mon ami, dit-il à ce confident, que faut-il que je fasse pour me conserver à

Léonor ? Comment me tirer de cet embarras ? Monsieur , lui répondit Toston , la chose n'est pas facile. Monseigneur votre père , comme vous savez , est diablement opiniâtre ; il a résolu que vous épousiez la personne proposée par le ministre , il n'en démordra point : mais il n'est pas encore temps de nous désespérer. Employons auparavant la ruse. Feignez , paraissez consentir à ce mariage , pendant que j'imaginerai quelque expédient pour le rompre. Ah ! Toston , s'écria don Alexis à ces paroles qui semblaient flatter son amour de quelque espérance , si tu peux en venir à bout , il n'y a rien que tu ne doives attendre de ma reconnaissance. Courons , volons au rendez-vous , poursuivit-il ; je veux informer Léonor du malheur qui nous menace , l'assurer que je mettrai tout en usage pour le détourner et lui renouveler enfin le serment que je lui ai fait de n'être jamais qu'à elle.

Ils retournèrent tous deux au jardin , où Léonor et sa suivante s'entretenaient , en les attendant , des bonnes qualités de don Alexis. Blandine , qui les connaissait mieux que per-

sonne, élevait jusqu'aux nues ce jeune seigneur. Les amans gagnèrent un cabinet de verdure où ils avaient passé la nuit précédente, et les époux se retirèrent dans un autre endroit, où Toston dit d'abord à Blandine : Mon enfant , la vie est une succession continuelle de bien et de mal , de joie et de chagrin. Hier au soir, par exemple , nous vînmes ici gais comme des pinsons , nous y venons aujourd'hui plus tristes que des hiboux. Hé ! quel sujet de tristesse pouvez-vous avoir ? lui dit sa femme. Vous aurait-on annoncé quelque mauvaise nouvelle ? La plus cruelle que nous puissions apprendre , répliqua-t-il ; on veut séparer pour jamais don Alexis et Léonor. En même temps il lui raconta ce qui venait de se passer entre le comte de Gelves et son fils.

Blandine fut pénétrée de douleur à ce récit. Vous avez bien raison , dit-elle à son mari , vous avez bien raison de vous affliger ; rien n'est plus mortifiant que ce que vous dites. Malheureuse Léonor ! continua-elle en apostrophant sa maîtresse , quel coup de foudre pour vous ! Mais est-il donc impossible de le parer ? Toston , qui a de l'a-

dresse et de l'esprit, ne fera-t-il aucune tentative pour préserver nos amans du sort affreux qu'on leur prépare ? Pardonnez-moi, répondit-il ; je cherche dans ma tête quelque moyen de le prévenir ; mais je vous avouerai qu'il ne me vient point là-dessus d'idée qui me contente. Il s'en offre une en ce moment à mon esprit, reprit la créole, et je ne crois pas qu'elle soit à rejeter. Vous n'ignorez pas que la comtesse aime tendrement son fils ; pensez-vous qu'il n'y ait rien à faire de ce côté-là ? Tout au contraire, vraiment, s'écria Toston, j'épouse cette idée. J'irai demain au lever de la comtesse ; je lui demanderai une audience particulière. Je lui exposerai pathétiquement la situation de don Alexis, et peut-être l'attendrirai-je de façon qu'elle s'intéressera pour Léonor et pour lui.

Pendant que les confidens tenaient de pareils discours, les deux amans se promettaient, se juraient un amour à l'épreuve de tous les obstacles que la fortune pourrait faire naître pour le traverser. Ils se quittèrent l'un l'autre dans ces sentimens. Le jeune seigneur reprit le chemin de son hô-

**tel** avec Toston, qui lui dit le dessein où il **était** d'essayer si, par son éloquence, il ne **pourrait** point engager la comtesse sa mère à **protéger** son amour. J'approuve ton **projet**, lui dit don Alexis, et, pour le rendre **plus** efficace, je prétends t'accompagner. **Je** me jeterai aux pieds de ma mère, et **j'embrasserai** ses genoux tandis que tu **plaideras** pour moi. Je suis assuré que nous la **gagnerons**.

Dans cette opinion, ils se déterminèrent à faire cette démarche, et ils la firent effectivement le lendemain matin. En voici le détail et le succès. La comtesse de Gelves était à sa toilette. Sitôt qu'elle aperçut don Alexis et son confident, elle fit sortir toutes ses femmes, et d'abord, adressant la parole à Toston : Mon ami, lui dit-elle, dans quelle disposition vient ici mon fils ? A-t-il encore de la répugnance à lier sa destinée à celle d'une aimable personne qui lui est offerte par le premier ministre ? Madame, lui répondit Toston, mon maître vous a voué une aveugle obéissance ; il est prêt à faire tout ce que vous lui ordonnerez ; mais, si vous lui faites épouser la dame qu'on lui propose,

vous pouvez compter que vous perdez votre fils unique. Oui, ma mère, dit alors don Alexis en se prosternant devant elle et baisant une de ses mains, Toston vous dit la vérité. Si vous me donnez une femme malgré moi, je suis mort. Chose étrange ! s'écria la comtesse : peut-on se laisser prévenir jusque-là contre une personne que l'on n'a jamais vue ? Attendez qu'on vous ait fait voir la dame dont il est question ; et si vous la trouvez désagréable, je suis assez bonne mère pour m'opposer à une union contraire à votre repos, quoique chez nos pareils la figure ne fasse guère rompre de mariages. Mais, ajouta-t-elle, si je m'en rapporte au portrait qu'on m'a fait de cette dame, c'est une beauté. Fût-elle plus charmante que Vénus, dit Toston, madame, s'il vous plaît, ne nous en parlez pas davantage. L'amour a prévenu le ministre en présentant à nos yeux une espèce de déesse dont nous sommes enchantés.

Il faut en effet, reprit la comtesse, qu'elle soit pourvue d'une beauté bien rare pour avoir fait sur vous une si forte impression. Sa naissance répond-elle à ses charmes ?

De ce côté-là , je crains qu'elle n'ait sujet de se plaindre de la nature. Oh que non ! madame , repartit Toston ; c'est une fille de qualité. Léonor de Pedrera doit le jour à un gentilhomme d'Antequerre ; et de plus , elle est nièce de dona Héléna de Toralva.

La mère de don Alexis n'entendit pas plus tôt prononcer ces derniers mots , qu'elle fit de grands éclats de rire qui déconcertèrent son fils et Toston. Madame , lui dit ce jeune seigneur d'un air étonné , de grâce apprenez-moi la cause de ces ris immodérés ; nous soupçonneriez - vous de vouloir vous en imposer sur la condition de Léonor ? Laissez - moi donc rire à mon aise , s'écria-t-elle. A ces mots ses ris se renouvelèrent , pendant que le maître et le valet , ne sachant ce qu'ils en devaient penser , se regardaient tous deux en gardant un stupide silence.

Il plut enfin au ciel qu'elle cessât de rire ; et lorsqu'elle eut repris son sérieux : Don Alexis , dit-elle à son fils , ne vous alarmez plus. Vous ne serez point obligé de renoncer à votre chère Léonor , puisque c'est elle-même que le premier ministre vous



destine pour épouse. Dona Héléna de Toralva est parente de la duchesse d'Olivarès, et ce sont ces deux dames qui ont fait proposer ce mariage au comte de Gelves par le comte-duc. N'ai-je pas eu raison de rire? poursuivit-elle. Ne trouvez-vous pas cette aventure plaisante? En achevant ces paroles de nouveaux ris lui échappèrent encore, et son fils, suivant son exemple, se mit à rire aussi, de même que Toston; après quoi le jeune seigneur et son confident se retirèrent transportés de joie, et se rendirent avec empressement chez dona Héléna, où ils trouvèrent tout le monde en belle humeur, le bruit du mariage prochain de Léonor avec don Alexis s'y étant déjà répandu. Pour dire le reste en deux mots, les noces se firent peu de temps après, et il y eut de grandes réjouissances, tant à l'hôtel de Gelves qu'à celui de Héléna de Toralva.

## CHAPITRE XII.

*Des choses qui se passèrent après le mariage de don Alexis de Gelves. Du voyage de Toston à Alcaraz, et de son retour à Madrid. Don Chérubin est flatté des nouvelles qu'il apprend de don Manuel et de sa famille.*

**D**ONA Héléna, chez qui s'était fait ce mariage, aimait sa nièce comme une mère aime sa fille unique; ne voulant point se séparer d'elle, cette bonne tante céda la moitié de son hôtel aux nouveaux époux. Le premier soin de don Alexis fut de récompenser Toston d'avoir contribué à son bonheur. Il ne se contenta pas de lui faire présent de trois cents pistoles, il le fit son intendant; poste moins considérable parce qu'il valait alors que par ce qu'il pourrait valoir un jour. Léonor, de son côté, n'en usa pas moins généreusement avec Blandine, qui, plus sensible à l'amitié que sa maîtresse avait pour elle qu'à l'intérêt, lui était attachée de cœur et

d'inclination : ce qu'il faut admirer dans une soubrette.

Un matin, Toston, m'étant venu voir, me dit : Seigneur don Chérubin, je viens prendre congé de vous et recevoir vos ordres. Je partirai dans deux jours pour Alcaraz, pour contenter l'envie que j'ai de revoir les auteurs de ma naissance. Don Alexis mon maître me permet de faire ce voyage à condition que je serai de retour dans deux mois. Mon enfant, lui dis-je, le désir qui te presse est louable, et il est juste que tu le satisfasses; mais, quand tu auras passé quelques jours avec des personnes si chères, reviens promptement à Madrid; tu connais l'inconstance des grands seigneurs, tu pourrais perdre ta place, qui ne saurait manquer de te conduire à une fortune considérable. Oh! ne craignez pas, répliqua-t-il, que je m'amuse à me divertir avec mes anciens amis; j'ai déjà pris l'esprit de la cour, je ne pourrais plus vivre en province. Hé! par quelle voiture, lui dis-je, prétends-tu t'en aller? Sur un des meilleurs chevaux de nos écuries, repartit-il, et suivi d'un laquais du logis, qui aura la livrée de Gelves, et qui sera

aussi bien monté que moi. Un intendant de grande maison ne doit pas voyager en gredin. Véritablement, deux jours après, Toston partit sur un superbe cheval, suivi d'un laquais revêtu d'une livrée brillante, et chargé des dépêches que je lui remis pour mes beaux-frères.

Pendant son absence il arriva des changemens heureux pour la maison de Gelves. Don Alexis, s'étant attaché à faire assidument sa cour au comte-duc d'Olivarès, eut le bonheur de lui plaire à un point que ce ministre le fit recevoir gentilhomme de la chambre du roi, ce qui était le plus sincère témoignage d'affection qu'il pût lui donner, son excellence étant d'un caractère à ne vouloir mettre auprès de la personne du monarque que des hommes affidés. Ce ne fut pas tout; dona Léonor devint en même temps dame du palais de la reine par le crédit de madame d'Olivarès, qui était *camarera-mayor*; de sorte que Toston, à son retour, trouva son maître et sa maîtresse à la cour dans des rangs qu'ils n'y tenaient pas à son départ.

L'impatience que ce nouvel intendant

avait de me rendre compte de son voyage, ne lui permit pas d'aller d'abord se montrer à sa femme, ni même à don Alexis; il vint chez moi avec un empressement qui marquait bien qu'il m'aimait. Je ne le vis pas sans émotion paraître dans ma chambre; et ne sachant ce qu'il venait m'annoncer, je lui demandai en tremblant si ce qu'il avait à m'apprendre devait m'affliger ou me réjouir. Je ne vous apporte que de bonnes nouvelles, me répondit-il; don Manuel et don Gregorio jouissent d'une santé parfaite, aussi-bien que leurs épouses; ces dames, qui sont toujours fort aimables, ont encore grossi la famille depuis votre départ d'Alcaraz; votre sœur, avec Francillo et les deux filles qu'elle avait, a présentement un autre fils qui est en nourrice; et sa bonne amie, outre le garçon qu'elle a eu au commencement de son mariage, a donné à don Manuel deux fils en moins de vingt mois; tous ces enfans, continua-t-il, tant mâles que femelles, se portent à merveille, et sont tous gentils. Votre fille entre autres est plus belle que le jour.

Tout cela me fait plaisir, interrompis-je,

mon ami; mais dis-moi, je te prie, comment ma sœur et mes beaux-frères ont écouté le récit que tu dois leur avoir fait de mes aventures. T'ont-ils paru prendre beaucoup de part à ma fortune? Assurément, repartit Toston; ils me firent des questions à l'infini, et je n'eus pas peu d'affaire à contenter leur curiosité, chacun m'interrogeant à son tour, et quelquefois tous ensemble. Mais, quand je détaillai la rencontre de Monchique, et la manière dont il nous avait dit avoir séduit dona Paula, mes auditeurs commencèrent à fondre en larmes, et principalement les dames, qui, voyant votre épouse pleinement justifiée, déplorèrent amèrement son malheur. Après cela ils me questionnèrent sur dona Blanca; ils me demandèrent de quel caractère elle était, et ils eurent lieu de juger, par le portrait que je leur en fis, que, de tous les bienfaits que vous avez reçus de don Juan de Salzedo, sa fille n'était pas le moins considérable.

Il ne me reste plus, ajouta Toston, qu'à vous remettre les dépêches de votre famille; et voulez-vous bien après cela que je vous quitte pour me rendre auprès de mon maî-

tre ; je vais savoir si mon absence ne m'a point fait de tort dans son esprit. Non , mon enfant , lui dis-je ; tu retrouveras don Alexis tel que tu l'as laissé. J'ai pris soin , pendant ton éloignement , de te conserver ses bonnes grâces. J'ai encore une bonne nouvelle à t'annoncer : le roi a honoré ce jeune seigneur d'une charge de gentilhomme de sa chambre , ce qui ne donne pas peu de relief à ton intendance.

J'appris aussi à monsieur l'intendant que dona Léonor était dame du palais de la reine. Bon ! s'écria-t-il plein de joie , voilà ma femme à la cour , cela va me fixer à Madrid. Je le souhaite , lui dis-je , et que l'envie de revoir ton pays ne te reprenne jamais. Oh ! monsieur , me répondit-il , c'en est fait , je lui ai dit un éternel adieu ; je n'y ai été , comme vous savez , que pour voir mon père et ma mère ; je les ai trouvés tous les deux morts et enterrés ; j'ai répandu sur leur tombeau les pleurs que je leur devais , et je me suis détaché de ma patrie. En achevant ces paroles il me remit les dépêches dont il était chargé , et me quitta.

## CHAPITRE XIII.

*De la secrète et curieuse conversation que Don Chérubin eut un jour avec le comte de Gelves. Relation de l'entrée que fit le duc d'Ossone à Madrid; ce qui l'a perdu.*

QUOIQUE le comte de Gelves , comme il a été dit , eût rapporté des Indes de grandes richesses , il avait affecté par avarice et par politique de ne pas imiter les vice-rois qui reviennent de leurs gouvernemens ; il ne se montrait dans les rues qu'accompagné de peu de monde , et il rendait ses visites , pour ainsi dire , sans éclat , et dans un équipage trop modeste pour un gouverneur du Mexique. A l'égard des présens qu'il avait faits tant au roi qu'aux infans don Ferdinand et don Carlos , ce n'est pas la peine d'en parler , puisqu'ils ne consistaient qu'en quelques ouvrages de plumes , et autres semblables bagatelles. Aussi le public , qui censure tout , quelquefois sans examen , ne louait-il pas son humeur magnifique.



Ce seigneur n'ignorait pas ce qu'on pensait de lui dans le monde, et il me dit un jour : J'aime mieux passer pour un avare que de m'exposer à me perdre par un faste qui ne fait qu'exciter l'envie. L'exemple du duc d'Ossone qui vient de mourir dans une prison doit bien instruire les vice-rois. Ce grand homme vivrait peut-être encore s'il n'eût pas eu l'imprudence de faire son entrée dans Madrid avec une pompe plus convenable à un souverain qu'à un gouverneur qu'on rappelait pour lui demander compte de son administration ; s'il n'eût pas fait de si riches présens à la cour, et s'il n'eût pas enfin étalé ses richesses aux yeux de ses ennemis et de ses envieux. Peut-être n'avez-vous pas entendu parler de cette fastueuse entrée. Il faut que je vous en fasse un détail, moins pour vous en faire admirer la magnificence, que pour vous montrer l'ostentation de ce vice-roi de Sicile et de Naples.

Quatre trompettes avec douze gardes napolitains et douze autres silioiens commençaient la marche. Le maître-d'hôtel à cheval, et vingt-quatre mulets couverts de housses brodées d'or, conduits par vingt

palfreniers , précédèrent trois litières et trois superbes carrosses de la duchesse d'Ossone , que son maître-d'hôtel et celui de son fils suivaient avec des chevaux de main que menaient vingt palefreniers. Après quoi paraissait le majordome du duc , accompagné de douze pages à cheval vêtus à l'espagnole , et de douze hallebardiers habillés à l'italienne. Don Juan Telles venait ensuite à la tête de trente gentilshommes espagnols , napolitains ou siciliens , tous richement vêtus à la hongroise , et montés sur des chevaux de prix. Après cela , le duc , sous le même habillement , paraissait dans un carrosse de la dernière magnificence avec dona Isabella de Sandoval sa belle-fille , ayant quatre estafiers à chaque portière et vingt hallebardiers , suivis de trente carrosses pleins d'amis ou de parens , sans compter six autres de réserve. Enfin cette indiscrete et folle marche était fermée par une foule d'officiers , de pages et d'esclaves turcs.

Voilà , poursuivit le comte de Gelves , comme le duc d'Ossone entra dans Madrid aux acclamations d'un concours prodigieux de peuple accouru de toutes parts pour le

voir. Vous jugez bien qu'une pareille entrée ne diminua point le nombre des ennemis secrets qu'il avait déjà ; et, pour surcroît d'indiscrétion, il exposa pendant quinze jours dans son hôtel, à la curiosité du public, les richesses qu'il avait apportées d'Italie, se faisant un vain plaisir de les montrer aux Espagnols, comme des dépouilles des Turcs et de glorieux monumens des victoires qu'il avait remportées sur ces infidèles. Je n'ai donc pas mal fait, ajouta le grand écuyer, de tenir une conduite opposée à la sienne, moi surtout qui sors d'un gouvernement où tout le monde me soupçonne d'avoir amassé d'immenses trésors. Par mon entrée modeste, j'ai prévenu l'envie que je n'aurais pas manqué d'armer contre moi par un plus grand air d'opulence.

## CHAPITRE XIV.

*De l'arrivée de don Manuet à Madrid de la joie extrême que ce cavalier et don Chérubin eurent de se revoir après si long-temps, et des arrangemens qu'ils prirent ensemble pour ne se plus quitter.*

IL n'y avait pas huit jours que Toston était de retour d'Alcaraz lorsqu'un matin, comme je travaillais dans mon cabinet, on vint m'y annoncer don Manuel de Pedrilla. Je me levai dans le moment pour recevoir un homme qui m'était si cher. Nous nous fîmes long-temps embrassés tous deux, et nous témoignâmes par des pleurs, plutôt que par des paroles, la joie que nous avions de nous retrouver. Le souvenir de dona Paula nous attendrit d'abord, et nous ne pûmes refuser des larmes à la mémoire de cette adultère innocente, malgré les chagrins qu'elle nous avait causés à l'un et à l'autre; mais nous repassâmes bientôt de la douleur à la joie en nous entretenant de

notre famille. Nous avons d'aimables enfans , me dit don Manuel ; si Toston vous en a fait un portrait fidèle, il doit vous avoir assuré que dona Thérèse votre fille est toute mignonne , et que don Ignacio mon fils est un joli garçon : pour votre neveu Francillo, qui s'appelle à présent don Francisco de Clévillente, ce n'est plus un enfant, c'est un cavalier de belle taille et fort en état de servir le roi.

Après avoir parlé des enfans , continua don Manuel , parlons des mères. Isménie et dona Francisca sont toujours deux jolies femmes ; je suis plus que jamais épris de l'une , et don Grégorio a pour l'autre un attachement dont la vivacité semble augmenter de jour en jour. Vous me ravissez, interrompis-je, mon ami, en m'apprenant que vous vivez tous quatre dans la plus parfaite union : que ne puis-je aller partager avec vous les douceurs de votre société ! Hé ! qui vous en empêche ? me dit Pédrilla ; n'êtes-vous pas maître de vos actions ? Non, lui répondis-je ; le comte de Gelves ne veut pas que mon beau-père le quitte ; et mon beau-père, enchaîné à ses volontés, a la

complaisance de lui sacrifier l'envie qu'il aurait de se reposer après ses longs travaux. De mon côté, la reconnaissance et l'amitié me lient si fortement à Salzedo, que je me fais un devoir de ne le pas abandonner. Je vous reconnais à ces sentimens, reprit don Manuel : ainsi donc nos dames et moi nous nous sommes en vain flattés de vous posséder avec votre épouse. Je ne demanderais pas mieux, lui repartis-je, que de passer avec elles et avec vous le reste de mes jours ; mais voyez quel obstacle s'y oppose ! Hé bien, dit don Manuel, après avoir rêvé quelques momens, puisque je ne puis vous arracher de Madrid, il faut que j'engage nos dames à s'y venir établir ; c'est ce que je veux leur proposer, et je crois qu'elles accepteront volontiers la proposition.

J'applaudis à cette idée, dis-je à don Manuel ; puissiez-vous leur faire goûter ce projet ! Si vous êtes assez éloquent pour cela, je me charge d'acheter un grand hôtel pour loger toute notre famille ; je suis en état de faire une pareille acquisition, et même toute la dépense du ménage. Re-

tournez donc au plus tôt à la ville d'Alcaraz, déterminez, s'il se peut, les dames à venir demeurer à Madrid, et nous les amenez, Nous mènerons dans notre hôtel une vie délicieuse; on y verra régner la joie, et l'on y trouvera la bonne compagnie.

Don Manuel, impatient de voir arriver un temps si heureux, se hâta de reprendre le chemin de son pays. Mais, avant son départ, je le présentai à Salzedo, qui le reçut d'une manière qui le charma. Il ne fut pas moins content des politesses que lui fit mon épouse, qui, le regardant comme mon meilleur ami, crut ne pouvoir lui faire assez de civilités. Aussi me dit-il en partant: *En vérité, don Chérubin, j'admire votre bonheur; vous êtes entré dans une famille bien aimable; vous avez une femme digne de toute votre tendresse, et un beau-père qui mérite toutes les attentions que vous avez pour lui; je vais faire de ces deux personnes de si beaux portraits à Clévillente et à nos dames, que cela ne contribuera pas peu à me faire réussir dans mon dessein.*

## CHAPITRE XV.

*Par quel événement le projet de don Manuel et de don Chérubin ne fut point exécuté. Don Juande Salzedo est fait corrégidor de la ville d'Alcaraz.*

**J'**ESPÉRAIS ou plutôt je ne doutais nullement que Pédrilla ne vînt à bout de persuader les dames, et déjà je cherchais un bel hôtel qui fût à vendre ; mais c'était m'embarrasser d'un soin inutile, comme vous allez l'entendre. Un jour que le comte de Gelves avait été voir le premier ministre, il s'enferma dans son cabinet avec Salzedo, auquel adressant la parole : Don Juan, lui dit-il, vous allez être surpris de ce que j'ai à vous dire. Je reviens de chez le comte-duc, avec qui j'ai eu un entretien qui a roulé sur vous. Comte, m'a-t-il dit, vous avez auprès de vous un homme qui ne m'est point agréable ; c'est don Juan de Salzedo. Il a été secrétaire du duc de Lerme, et ensuite du duc d'Uzède ; en un



mot, c'est une créature de la maison de Sandoval. Je crois que c'est vous en dire assez pour vous obliger à vous en défaire; mais, comme je sais qu'il vous est cher, et qu'il mérite d'être récompensé des services qu'il a rendus à l'état, le roi le fait corrégidor de la ville d'Alcaraz, dans la Castille-Nouvelle.

Vous connaissez ce ministre, continua le grand-écuyer. Vous savez que c'est un esprit plein de caprices, et qui veut absolument tout ce qu'il veut; si, ne consultant que mon amitié pour vous, je refusais de le satisfaire, il faudrait me résoudre à me brouiller avec lui pour jamais; ce qui pourrait avoir de fâcheuses suites pour moi; car il est dangereux d'avoir pour ennemi un ministre qui gouverne la monarchie et le monarque.

Je suis fâché de vous perdre, ajouta-t-il; mais il faut que nous nous séparions; vous le voyez bien, c'est une nécessité. Seigneur, lui dit Salzedo, je n'ai rien à répondre à cela; il n'est pas juste que vous vous brouilliez pour si peu de chose avec un homme qui peut tout. A l'égard de la

charge dont on veut m'honorer, je puis m'en passer, de même que de tout autre poste, étant, grâce à vos bontés, dans une situation qui ne me laisse rien à désirer; néanmoins j'ai des raisons pour ne la pas refuser. Alcaraz est une ville fort connue de mon gendre; il y a sa famille et des amis qui mettront tout en usage pour m'en rendre le séjour agréable. Puisqu'il faut que je m'éloigne de Madrid et de votre excellence, c'est une consolation pour moi qu'on m'envoie dans l'endroit d'Espagne que je choisirais pour ma retraite. Cela me fait plaisir, reprit le comte; si j'ai le chagrin de ne vous plus voir, du moins j'aurai la satisfaction de vous croire heureux.

Après cet entretien, don Juan vint me trouver: Il y a bien des nouvelles, me dit-il. En même temps il me raconta ce que le grand-écuyer venait de lui dire; ensuite il me demanda ce que j'en pensais. Il me paraît, lui répondis-je, que le comte craint fort de perdre les bonnes grâces du premier ministre, et qu'il serait homme à sacrifier tout à sa crainte. Au reste, nous devons nous réjouir de cet événement. Il y a long-temps

que la seule complaisance nous attache à ce seigneur ; et puisqu'il nous donne lui-même une occasion de le quitter avec honneur , saisissons-la brusquement. Partons pour Alcaraz le plus tôt qu'il nous sera possible. Allons joindre don Grégorio et don Manuel, mes beaux-frères. Ils seront ravis , ainsi que leurs épouses , de voir grossir leur société par trois sujets qui ne la rendront pas plus ennuyeuse. Je vais , si vous le trouvez bon , envoyer dès aujourd'hui un exprès à don Manuel pour l'avertir qu'ayant été gratifié par le roi de la charge de corrégidor d'Alcaraz , vous vous disposez à partir pour en aller prendre possession. Il sera charmé de cet avis ; car je suis assuré qu'il aimera mieux se préparer à nous recevoir dans cette ville qu'à venir demeurer à Madrid.

Mon beau-père ne m'eut pas plus tôt témoigné qu'il était prêt à me suivre , que je dépêchai un courrier à Pédrilla pour l'informer de notre dessein ; et , dans la lettre que je lui écrivis , je lui marquai que nous passerions par Cuença.

## CHAPITRE XVI.

*Don Juan de Salzedo part de Madrid avec sa fille et don Chérubin. De leur arrivée à Alcaraz ; de la réception qu'on leur fit. Fin de l'histoire du Bachetier de Salamanque.*

Don Juan de Salzedo , après avoir été remercier le premier ministre , et prêter entre les mains du roi serment pour sa charge de corrégidor , ordonna les apprêts de son départ , qui furent faits en peu de temps. Notre sortie de Madrid ne fut pas si fastueuse que l'entrée du duc d'Ossone ; mais elle ne laissait pas d'avoir un petit air d'opulence qui nous faisait honneur. Trois litières , dont l'une était remplie de monsieur le corrégidor , *plena ipso* , l'autre de mon épouse et de moi , et la troisième , de deux femmes de chambre ; suivaient douze mulets chargés de notre bagage , et parés de bruyantes sonnettes. Ajoutez à cela cinq ou six domestiques montés sur de très-beaux chevaux dont

le grand écuyer nous avait fait présent. En vérité , notre équipage ressemblait un peu à celui d'un vice-roi qui va prendre possession de son gouvernement.

Nous nous rendîmes à petites journées à Cuença , où nous trouvâmes don Manuel qui nous attendait depuis deux jours. Après mille embrassades de part et d'autre , ce cavalier nous apprit qu'aussitôt ma lettre reçue il était parti pour venir au-devant de nous jusqu'à Cuença , d'où il se proposait de nous conduire au village de Bonillo , dans une ferme à lui appartenante , et dans laquelle il avait laissé son épouse avec ma sœur , et don Grégorio. Pour arriver plus tôt à cette ferme , nous nous hâtâmes de continuer notre chemin , et nous y trouvâmes effectivement Clévillente et ces deux dames , qui n'avaient pas moins d'impatience de me revoir que j'en avais de les embrasser. C'est là que les accolades et les complimens furent prodigués : Seigneur don Juan , dit ma sœur à Salzedo , quelle joie pour moi de voir un cavalier à qui mon frère a tant d'obligations ! Mais , de tous les biens que vous lui avez faits , celui dont je vous tiens

Le plus de compte , c'est d'avoir lié sa destinée à celle de cette aimable enfant. A ces mots elle jeta ses bras au cou de Blanche, qu'elle avait déjà plus d'une fois embrassée. Isménie fit aussi bien des caresses à mon épouse , qui , pour ne pas demeurer en reste avec ces deux dames , leur rendit baiser pour baiser.

D'une autre part , don Grégorio , don Manuel , Salzedo et moi , nous fîmes à peu près la même scène. Nous n'eûmes tous quatre pendant une heure qu'un entretien confus et entremêlé d'embrassemens.

Après cela nous reprîmes notre gravité , et le nouveau corrégidor eut tout lieu d'être satisfait des discours obligeans qui lui furent adressés tant par les dames que par les cavaliers. Aussi me dit-il plus d'une fois en particulier qu'il était charmé de mes beaux-frères et encore plus de leurs femmes , qui lui paraissaient , disait-il , avoir des manières de princesses. Je ris en moi-même de sa pensée , ou , pour mieux dire , de celle qui me vint là-dessus ; car je songai dans le moment aux sources où elles avaient puisé leurs grands airs. Nous nous

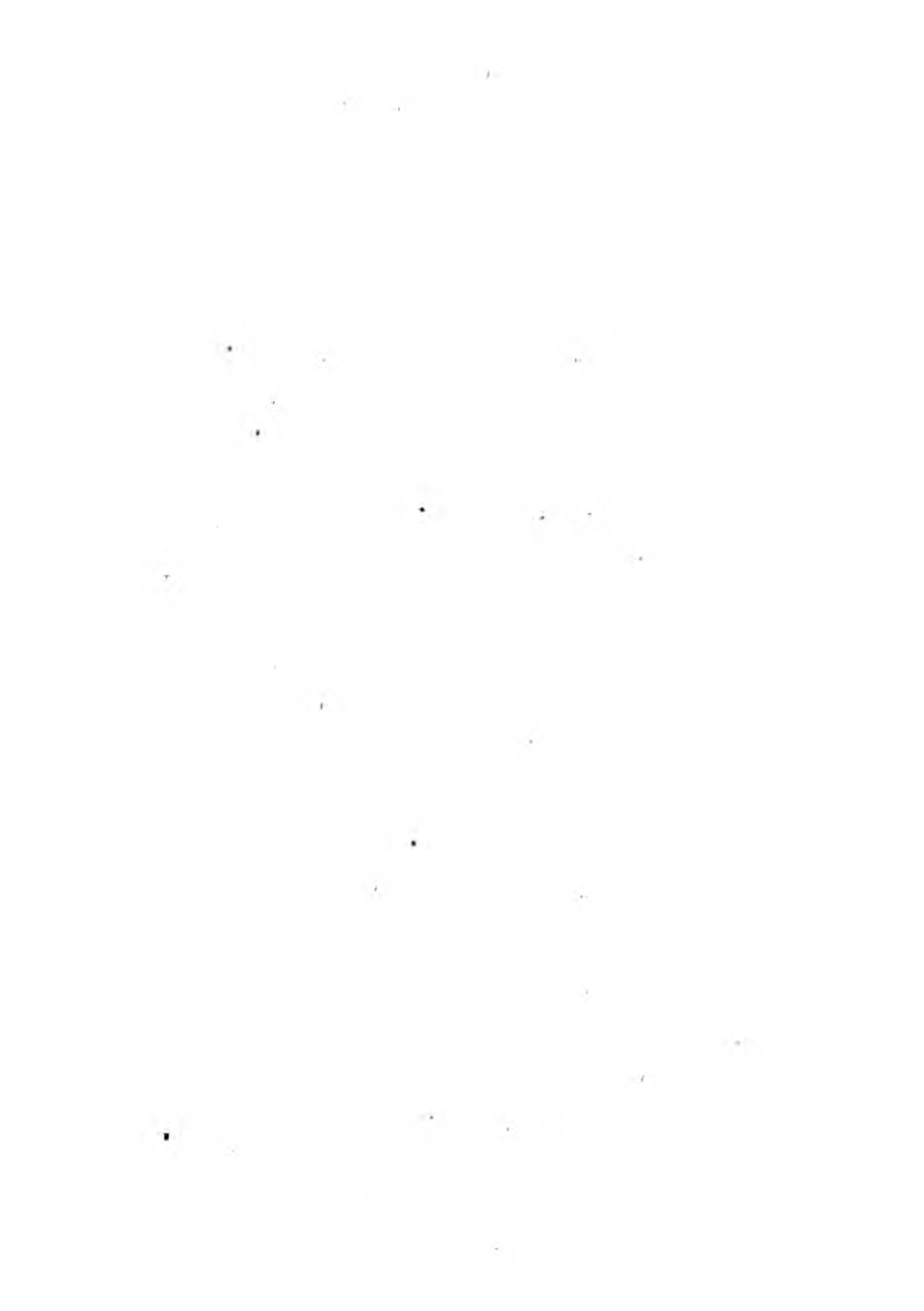
reposâmes quelques jours dans la ferme, où, par la prévoyance de don Manuel, rien ne nous manqua, et nous nous rendîmes enfin à la ville d'Alcaraz, qui n'en est éloignée que de cinq à six lieues.

Notre équipage jeta d'abord de la poudre aux yeux des bourgeois d'Alcaraz. Ce n'est point là, disait l'un, notre pauvre défunt corrégidor, don Martín Chinchilla, qui n'avait pour tout équipage que deux vieilles mules dans son écurie. Non, ma foi, disait l'autre, ce n'est pas un corrégidor ordinaire, c'est un vice-roi qu'on nous envoie. Le peuple, qui s'était mis sous les armes pour recevoir plus honorablement son nouveau magistrat, fit une triple décharge de mousqueterie. Nous allâmes descendre à l'hôtel de Pédrilla, où nous ne fûmes pas sitôt entrés que tous les supérieurs des ordres religieux vinrent haranguer en latin mon beau-père, qui, pour leur faire voir à qui ils s'adressaient, leur fit à chacun une réponse dans la même langue; ce qui donna aux auditeurs une haute opinion de lui. Après les moines, la noblesse lui fit son compliment, et il y répondit en homme de cour.

Pour dire le reste en peu de mots , il prit possession de sa charge , et bientôt par sa prudence , ses soins vigilans , son intégrité , son désintéressement ; par ses jugemens équitables , et par l'étendue de ses lumières , il fit connaître aux habitans d'Alcaraz qu'ils avaient pour corrégidor un homme capable de gouverner un état. Comme il joignait au mérite d'un juge toutes les qualités d'un galant homme , il gagna sans peine l'estime et l'amitié de tout le monde.

C'est avec un semblable beau-père que j'ai le bonheur de vivre actuellement , tantôt à Alcaraz chez don Manuel , tantôt au château d'Elche , qui n'est qu'à trois petites lieues de la ville , et duquel nous avons fait acquisition des deniers des Mexicains ; ou bien au château de don Grégorio de Clévillente , dont l'épouse s'accorde à merveille avec la mienne , quoiqu'elles soient toutes deux belles-sœurs.





# TABLE DES CHAPITRES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

### QUATRIÈME PARTIE.

**CHAP. I.** Don Chérubin de la Ronda , quinze mois après son mariage , devient le plus malheureux des époux. Don Gabriel enlève sa femme ; il poursuit inutilement le ravisseur. Son entretien avec son valet : il cesse de chercher celle qui le fuit , et se résout d'aller au Mexique. pag. 1

**CHAP. II.** Don Chérubin de la Ronda part de Cadix , et arrive à la Vera-Cruz , où il loue des mules pour aller par terre au Mexique. Du curieux entretien qu'il eut la première journée sur la route avec son muletier. Histoires singulières racontées par Tobie. Ce qu'il apprend du Mexique lui donne beaucoup d'espérance. 14

**CHAP. III.** De la rencontre que don Chérubin fit d'un religieux de l'ordre de Saint-François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre. Il soupe avec le gardien du monastère : portraits des religieux qui se trouvent avec lui. Après le repas , il joue , gagne , et se retire à minuit du couvent. 34

**CHAP. IV.** de l'arrivée de don Chérubin à Mexico , et dans quel endroit il alla loger. Il est charmé de la femme de son hôte , quoique mauricaude. 43

**CHAP. V.** Don Chérubin va voir le palais du vice-roi.

Il y trouve don Juan de Salzedo, qui le reconnaît. Du bon accueil que lui fit ce secrétaire, et de la première conversation qu'ils eurent ensemble, et dont Chérubin fut extrêmement flatté. 48

**CHAP. VI.** De la visite qu'il rendit l'après-dînée à Don Juan de Salzedo, et de son second entretien avec lui. Quel en fut le fruit. Don Chérubin de la Ronda est reçu gouverneur de don Alexis, fils du vice-roi. Joie de Toston en apprenant cette agréable nouvelle. 55

**CHAP. VII.** Don Chérubin, gouverneur de don Alexis de Gelves, fils unique du vice-roi, rend une visite à la vice-reine. Conversation qu'il a avec le précepteur de don Alexis ; portrait de ce dernier. 64

**CHAP. VIII.** Il va se promener avec son disciple au champ appelé *la Aloméda*, qui est la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, et de l'extrême étonnement qu'elles lui causèrent. Événement tragique dont il est témoin. 69

**CHAP. IX.** Comment l'esprit vient à don Alexis. Entretien de don Chérubin avec son valet ; ce qu'il apprend de son valet l'étonne. Conseils prudents qu'il donne à Toston ; il en veut profiter. 73

**CHAP. X.** Don Chérubin de la Ronda roule dans l'or et dans l'argent. Il les dépense à des parties de plaisir avec des dames qu'il connaît. Il va voir jouer

TABLE DES CHAPITRES. 325

une comédie. Ce que c'était que cette pièce, et quelle impression elle fit sur lui. 80

CHAP. XI. Du plus grand embarras où don Chérubin se soit jamais trouvé ; de quelle manière il en sortit : Salzedo lui propose sa fille en mariage. Il la refuse. Surprise de son ami. 86

CHAP. XII. Histoire de don André d'Alvarade et de dona Cinthia de la Carrera. Avis de don Chérubin ; don André le goûte et se résout à le suivre. 95

CHAP. XIII. Continuation de l'histoire de don André d'Alvarade et de dona Cinthia de la Carrera. Réussite des avis de don Chérubin ; il en est remercié par don André. 101

CHAP. XIV. Don Chérubin va , par curiosité , entendre prêcher un père de l'ordre de Saint-Dominique. Quel homme c'était que ce religieux. Sa surprise en le reconnaissant , et de l'entretien qu'il eut avec lui. 109

CINQUIÈME PARTIE.

CHAP. I. Le licencié Carambola commence à raconter l'histoire de son voyage aux Indes occidentales. Il rencontre un de ses camarades de collège ; ce qu'il était. Il prend le parti de le suivre , et se fait religieux. 115

CHAP. II. Le licencié Carambola s'embarque avec les bons pères de saint Dominique : sa réception au noviciat ; il reçoit les ordres sacrés. De quelle ma-

nière il prêcha la première fois. Il remonte une seconde fois en chaire ; son succès. Il part pour les Indes : son admiration en y arrivant. 121

CHAP. III. Le père Cyrille prêche au contentement d'un nombreux auditoire. Le lendemain il va dîner chez l'évêque de Guatimala. Il reçoit des honneurs. Sa visite chez plusieurs religieuses. Collations et concerts qu'elles lui donnent. Entretien particulier de l'évêque avec lui. Sujet de cet entretien. 132

CHAP. IV. Des mouvemens que le père Cyrille se donna pour faire réussir la faction de l'évêque ; quel en fut le succès. Il s'élève un bruit inattendu à la porte du couvent. Suite de cet événement. 141

CHAP. V. Comment, après l'aventure de l'élection, le père Cyrille devint curé de Petapa ; des agrémens qu'il trouva dans sa cure. Il apprend avec facilité le proconchi : nouveau règlement dans son presbytère : éloge de son cuisinier. Singulière façon des Indiens de célébrer le patron de leur église. 145

CHAP. VI. Le père Cyrille se fait aimer et estimer des Indiens et des Indiennes. Histoire intéressante de deux frères et d'une sœur : il prêche en proconchi, et par la beauté de ses sermons il obtient une place à l'académie de Petapa. 157

CHAP. VII. Des dames indiennes de Petapa. Secret merveilleux pour rendre quelqu'un amoureux, et dont elles se servent quelquefois. De la grande et sainte entreprise que forma le père Cyrille, et quel en fut l'événement. 163

**CHAP. VIII.** Suite de cette glorieuse expédition. Du danger où se trouva le père Cyrille, et du sage parti qu'il prit de s'en tirer. Il se retire en son monastère : il reçoit un ordre de son provincial d'aller prêcher à Mexique. 171

**CHAP. IX.** Ce que firent don Chérubin et le père Cyrille après s'être réciproquement conté leurs aventures. Portrait que fait le dernier de son prier. Don Chérubin est reçu de lui avec plaisir. Ce qui se passe à cette visite. 176

**CHAP. X.** Don Chérubin va voir les pénitens du désert, et reconnaît parmi eux don Gabriel de Monchique, le ravisseur de dona Paula sa femme. De la conversation qu'eurent ensemble ces deux cavaliers ennemis, et comment ils se séparèrent. Impression que le récit de l'enlèvement de l'épouse de don Chérubin fit dans son cœur. 182

**CHAP. XI.** Don Chérubin s'arrête dans un village en revenant du désert. Une rencontre imprévue qu'il y fait. Histoire d'un curé et d'une pèlerine : quelle était cette pèlerine : admirable effet de la ressemblance, et générosité extraordinaire d'un curé. 190

## SIXIÈME PARTIE.

**CHAP. I.** Don Chérubin, de retour à Mexique, rend compte à don Juan de Salzedo de son voyage. De la joie qu'eut ce secrétaire de le voir en état d'être son gendre. Du nouvel emploi qu'il lui fit obtenir, et du bon avis qu'il lui donna. 202

- CHAP. II.** Don Chérubin de la Ronda partage les fonctions de Salzedo , et s'en acquitte parfaitement bien. Il épouse dona Blanca. Histoire tragique de trois frères indiens. 208
- CHAP. III.** Par quel hasard Toston fit tout à coup fortune , et de la louable résolution qu'il prit bientôt après. Don Alexis voit partir sans regret sa créole , épouse de Toston. 222
- CHAP. IV.** De la confiance que don Juan de Salzedo fit à son gendre d'un projet formé par le vice-roi. Ce que c'était que ce projet , et comment il fut exécuté. L'archevêque de Mexique prend le parti du peuple , excommunie don Pèdre et le vice-roi. Violence que lui fait ce dernier pour le faire conduire à la Vera-Cruz. 228
- CHAP. V.** Des tristes et fâcheuses suites qu'eut l'enlèvement de l'archevêque de Mexique. Le vice-roi est obligé de se retirer chez les cordeliers ; don Chérubin , sa femme et son beau-père s'y retirent aussi. Don Chérubin sort du Mexique. 237
- CHAP. VI.** Don Chérubin , étant arrivé à Madrid , va voir le duc d'Olivarès , et lui fait un détail du soulèvement de Mexique. Comment ce premier ministre fut affecté de ce rapport , et des résolutions qui furent prises en conséquence dans le conseil de sa majesté catholique. Le vice-roi rentre triomphant dans son palais. Sa disgrâce ; il retourne à Madrid : don Chérubin et sa famille le suivent. 244

**CHAP. VII.** De quelle manière le comte de Gelves fut reçu à la cour. Sa visite chez le premier ministre. Le duc d'Olivarès le fait grand-écuyer ; du parti que prirent don Salzedo et don Chérubin. Le premier devient intendant , et le second secrétaire du duc de Gelves. 251

**CHAP. VIII.** Don Chérubin rencontre Toston à Madrid. De l'entretien qu'il eut avec lui, et de l'aventure fâcheuse qui arriva à Toston. Don Chérubin lui rend un service important. 256

**CHAP. IX.** Par quel hasard Toston rencontra sa femme , à laquelle il ne pensait plus ; histoire de son enlèvement racontée par elle-même ; sa justification. Nouveau changement que ce récit produisit dans son cœur. Ses affaires en vont mieux. 266

**CHAP. X.** Continuation du chapitre précédent. Blandine présente son mari à ses maîtresses ; l'entretien ; ce que résolurent Toston et sa femme en faveur du jeune comte de Gelves. 278

**CHAP. XI.** Entrevue du jeune comte et de dona Léonore ; sa suite. Le comte de Gelves propose un parti avantageux à son fils. Seconde entrevue de nos deux amans ; ce qui s'y passe. Bon avis que donne Blandine. Don Alexis le suit. Quelle était la personne qu'on voulait lui donner en mariage. 288

**CHAP. XII.** Des choses qui se passèrent après le mariage de don Alexis de Gelves. Du voyage de Toston à Alcaraz , et de son retour à Madrid. Don Chérubin



- est flatté des nouvelles qu'il apprend de don Manuel et de sa famille. 299
- CHAP. XIII.** De la secrète et curieuse conversation que don Chérubin eut un jour avec le comte de Gelves. Relation de l'entréc que fit le duc d'Ossone à Madrid ; ce qui l'a perdu. 305
- CHAP. XIV.** De l'arrivée de don Manuel à Madrid , de la joie extrême que ce cavalier et don Chérubin eurent de se revoir après si long-temps , et des arrangemens qu'ils prirent ensemble pour ne se plus quitter. 309
- CHAP. XV.** Par quel événement le projet de don Manuel et de don Chérubin ne fut point exécuté. Don Juan de Salzedo est fait corrégidor de la ville d'Alcaraz. 315
- ~~**CHAP. XVI.** Don Juan de Salzedo part de Madrid avec sa fille et don Chérubin. De leur arrivée à Alcaraz. De la réception qu'on leur fit. Fin de l'histoire du Bachelier de Salamanque. 317~~

**FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER  
VOLUME.**

... 留 留 ... 留

Handwritten scribble or mark, possibly a signature or initials.

